

# L'EMPIRA DE MILIEU

PAR

Albert de POUVOURVILLE (Matgiol)

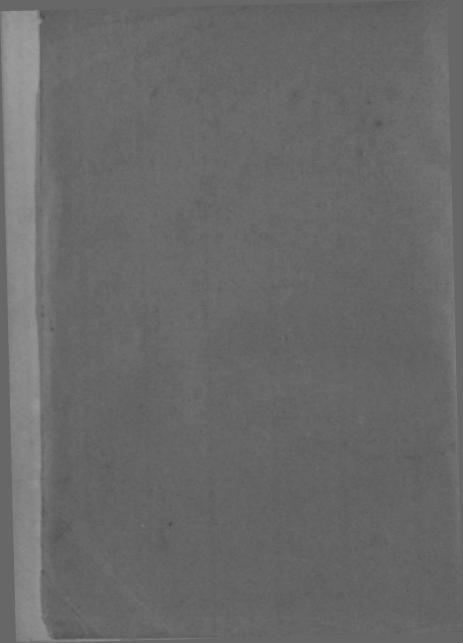
Acol 42 Figures dans le Texte

PARIS

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, Rue des Saints-Peres, 15

1900



# BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLES

III

#### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

#### Études coloniales

- 1. LE TONKIN ACTUEL, 3 cartes, 3º édition (Ollendorff).
- II. DECK ANNÉES DE LUTTES, 2º édition (Ollendorff).
- III. LA POLITIQUE INDO-CHINOISE, 2º édition (Ollendorff).
- L'Appare de Sian, avec préface de M. Flourens, ancien Ministre des Affaires étrangères, 3º édition (Chamuel, 5, rue de Savoie).

#### L'Esprit des Races Jaunes

- L'ART INDO-CHINOIS, 117 gravures, dans la Bibliothèque des Beaux-Arts (Maison Quantin), 3º mille.
- II. Les Livres sacrés et systègees (Bailly, 10, rue Saint-Lazare), traductions,
- III. LES SEPT ÉLÉMENTS DE L'HOMME, 11 croquis (Chamuel).
- IV. LES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES (Chamuel).
  - V. L'EMPIRE DU MILIEU (Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères).

#### Romans

- I. L'Annam sanglant, illustrations de Gézard (Chamuel).
- Le Mattre des Sentences, illustrations de Gézard (Ollendorff).

#### Voyages

- I. DANS LES SEIZE CHAUS, la mission Pavie (Chamuel).
- II. DANS LES GARDES INDIGENES (Schneider, Hanot).
- III. CHEZ LES PIRATES (Schneider, Hanoi).

#### Sous Presse :

La Question d'Extranse-Orient, grand volume in-8º anglais, avec une préface de M. G. Hanotaux, de l'Académie Française, ancien Ministre des Affaires étrangères.

En préparation dans la même collection

- LA CHINE DES MANDARINS.
- LA CHINE DES LETTRÉS.
- LA CHINE DES AGRICULTEURS.

## BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE & DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLES

L'EMPIRE DU MILIEU

Of Shall JOSEPH SO

Albert de POUVOURVELLE (MARGON)

Acec 42 Figures dans le Texte et 2 Cartes

# PARIS LIBRAIRIE C. REINWALD SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, Rue des Saints-Pères, 15 1900

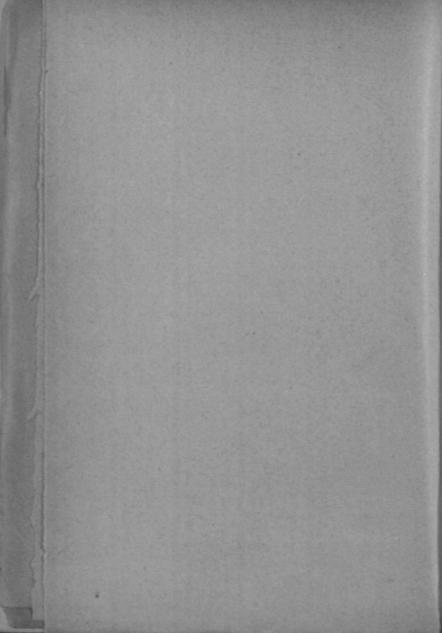
Desits de traduction et de reproduction riservés pour tous les pays, y compris la Sonde et la Worwege

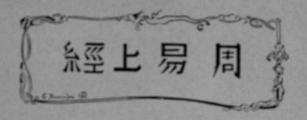


#### A Monsieur G. HANOTAUX

de l'Académie française, ancien Ministre des Affaires étrangères

> En témoignage de la patriotique gratitude et du profond respect de l'anteur. A. P.





# L'EMPIRE DU MILIEU

### INTRODUCTION

Personne ne saurait avoir la prétention, en deux cents pages, de décrire et de déterminer convenablement une race de quatre cent soixante millions d'hommes et une histoire de cinq mille années. J'ai cette prétention moins que tout autre, pour avoir contemplé, de très près, et fort longtemps, l'originalité puissante de cette race et la grandeur singulière de cette histoire.

A supposer connus les détails matériels de l'Orient, sa géographie, son histoire, son industrie, son commerce, ses arts et son avenir, l'impossibilité se dresserait encore de pouvoir résumer en si petit espace la religion, les traditions, les mœurs, les lois, les aspirations, l'âme enfin du plus grand et du plus ancien peuple de l'univers.

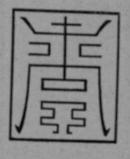
Tout d'abord, à de telles distances, l'esprit occidental, ému et dépaysé, dépense son observation analytique sur mille faits ténus, sur mille détails divers et disparates, dans le fatras desquels il se perd; et ce n'est qu'après une masse bien volumineuse de constatations, de déductions et de raisonnements qu'il peut trouver, par à peu près, la direction de ses études et le sol immobile où construire l'édifice de ses opinions.

Mais, et surtout, la race de l'Extrême-Orient apparaît à nos yeux et à notre intelligence comme incompréhensible et parfois déraisonnable, Il est bien facile d'étudier un peuple de civilisation analogue à celle de l'observateur ; il est aisé relativement - et ceux qui écrivent sur les choses d'Afrique jouissent de cet avantage de découvrir les mobiles nationaux des peuples peu ou point civilisés; mais le problème apparait formidable, quand l'étude se porte sur un peuple d'une civilisation antique, achevée, immuable désormais, mais d'une civilisation antinomique à celle dont on est imbu soi-même, qui découle de principes étranges, emploie des movens et des raisonnements inusités et marche, depuis quatre mille ans, à l'encontre de toutes les conventions européennes. Ce n'est ni la lecture d'un livre, ni le commerce d'un homme, ni le voyage d'un an, qui pourront arracher au Blanc les idées préconçues et natives, sous l'influence desquelles il jugera — et méjugera — la civilisation des Jaunes, et lui faire, pour apprécier sainement les Chinois, une âme parallèle à l'âme chinoise.

Et nous voici cependant à l'aube de ce labeur, que nous jugeons par avance infructueux et ingrat. Nous nous y décidons sans doute parce que les tendances internationales actuelles contraignent la France à se tourner vers les choses de l'Extrême-Orient, menacées d'un prochain cataclysme, et parce qu'il est du devoir d'un bon Français d'apporter son modeste rayon de lumière aux investigations de la science politique en marche.

Mais aussi nous pensons, après avoir esquissé ici en traits rapides et rares, mais précis et énergiques, les contours de la terre et de l'âme chinoises, pouvoir reprendre plus tard les titres les plus intéressants et les plus typiques de ce résumé et faire de chacun d'eux une étude plus complète et, dès lors, véritablement suffisante et initiatrice.

Mais, et surtout, nous comptons sur un penchant bien humain, le plus joli défaut des femmes, la plus sûre qualité des chercheurs : la curiosité.. Nous espérons, si peu que nous puissions dire, que ce peu engagera nos lecteurs à savoir davantage, et à visiter les détails de l'édifice dont ils auront aperçu la somptueuse et bizarre ordonnance; et ainsi notre livre sera la modeste occasion, grâce à laquelle les intelligences voyageuses se mettront en route sur le chemin de découverte, au dernier tournant duquel elles pourront, enfin satisfaites, explorer le plus profond repli de l'inconnu.





Au bord de la mer Jaune.

#### CHAPITRE PREMIER

L'idéal voyageur qui, en douze heures, sans obstacles et par des movens inconnus de locomotion, parcourrait l'Orient du Sud-Ouest au Nord-Est, verrait se dérouler sous ses yeux le plus sublime des spectacles. Pour lui, l'aube étincelante frappe les parois glacées de l'Échine du monde, le plus vaste amoncellement de neiges et de rocs qui soit sous le soleil : découpures hardies, pics inexplorés, d'une altitude telle qu'ils dépassent la couche d'air où respire le globe, et que strient des vallées vertigineuses et noires, dont l'abime obscur est encore à six mille mètres au-dessus du niveau des mers; multitude chaotique de sommets pressés, d'arêtes enchevêtrées, de précipices béants, où jamais l'alidade et l'éclimètre ne mettront d'ordre, et qui couvrent de leur grandeur sauvage et inextricable une surface supérieure à celle de l'Italie; glaciers, lacs immobiles, déserts de neige, fleuves et cataractes, beautés inconnues que nul œil humain ne contemplera jamais, et qui enrichissent, magnificences inutiles, les froides solitudes des extrêmes hauteurs : puissant réservoir des eaux où vont s'abreuver trois empires, centre des tempêtes et des pluies, distributeur des frimas et des brises devant lesquels s'effacent et reculent les torrides étés du tropique indieu.

Peu à peu les crêtes s'adoucissent et les bouleversements se modifient ; et, adossés à cet épaulement formidable, que les Titans n'eussent osé rêver pour escalader le ciel, s'étendent de hauts plateaux, nus, froids, sévères, d'une altitude movenne de quatre mille mètres, coupés de fentes où mugissent les torrents, déversoirs des immensités glacées. Sous l'inclémence des brises et l'apreté des froidures himalayennes, s'étale le Thibet, rude, sans grâce et inhospitalier, berceau de la race humaine, sanctuaire encore inviolable de la Tradition et du Passé. Plus loin, tandis que s'espacent à l'horizon les revêches contours du pays du mystère, les grandes forêts surgissent aux flancs des montagnes encore innombrables, mais d'un profil moindre déjà ; les torrents se réunissent en fleuves au cours impétueux ; mais, dans l'intervalle de leurs bruvants rapides et des biefs par où ils se précipitent, des coins de vallée déjà s'étendent, où, parmi quelques cultures, s'élèvent des villages forestiers, et la vie humaine apparaît dans la majesté des grands bois. Au penchant des collines, au confluent des cascades, dans l'exploitation des essences et des sucs, les tribus montagnardes s'ingénient : des champs de mais et de pavots timidement s'étagent ; les vallées resserrées s'élargissent, les collines s'abaissent et s'écartent; les eaux largement et majestueusement ondulent; les frondaisons énormes font place aux fougères et aux bambous ; enfin, sous les ondulations de moire verte, voici le riz, père de la race ; et, au midi triomphant du soleil oriental, voici la plaine fertile, riche d'hommes et de moissons.

Puissamment endigués d'épaisses levées de terre, les fleuves fournissent, par mille canaux, le drainage des plaines; sous leurs haies de bambous et sous les fleurs de leurs potagers, les villages s'échelonnent, se pressent à se toucher le long de ces routes où grouillent les caravanes des voyageurs et des marchands; d'énormes agglomérations de briques, d'où pointent les becs recourbés des pagodes, s'accroupissent au tournant des rivières, marchés d'échanges perpétuels où vivent côte à côte des centaines de milliers, des millions d'hommes; partout la vie éclate et déborde; et sous la brise du soir, le vaste manteau vert des riz étalés sur les plaines infinies, ondule et caresse doucement la terre féconde jusque par delà les horizons.

Et voici qu'au Nord, peu à peu, à mesure que la nuit tombe, décroît l'exubérance de la richesse et de la vie, que l'existence libre des champs disparaît, que les villes sont comme de vastes camps retranchés au milieu d'une nature plus avare et aussi plus pauvre; de maigres ruisseaux se lamentent sur un sol qui demeure sec; et le vent, tout chargé du sable et de la sécheresse des déserts, fait frissonner mélancoliquement les grandes herbes des steppes. Des montagnes, de nouveau, s'élèvent décharnées, et le froid revient; et, dans les ténèbres, s'aperçoit la silhouette massive de la muraille par laquelle la Chine croît s'être séparée du reste de l'univers. Et, là-bas, au bout de la vision, l'étrange lune aux rayons bleus de l'Extrême-Orient fait luire la ligne tremblotante des caux, aux

rivages lointains des mers qui baignent l'empire de la « Fraîcheur du matin ».

Tel serait le spectacle qui passerait sous les yeux éblouis du voyageur, qui verrait s'épanouir, entre les formidables défenses glacées de l'Himalaya et les steppes de la triste Mandchourie, la Chine immense, luxuriante et verte, glorieuse d'activité et de moyen bien-être et débordant de la prodigalité de son sol et de l'innumérabilité de ses enfants.

. .

Séparé, par les steppes, de l'Asie russe, par les plateaux de l'Iran, de l'Asie occidentale livrée au mahométisme, et par l'énorme Himalaya, des Indes et des territoires d'influence anglaise, l'Extrême-Orient occupe, en superficie, exactement le quart de l'Asie, et compte, en population, cinq cents millions d'habitants, le tiers environ de l'espèce humaine. Descendue, par les bords escarpés du plateau central, du berceau commun de toutes les races, la race jaune trouva devant elle des espaces immenses et divers, dans lesquels elle s'installa et s'épanouit. Mais ces espaces, au lieu de finir vaguement par des plaines sans fin ou de se rattacher à d'autres continents, avaient leurs limites bien marquées par la nature. C'étaient l'immensité du Pacifique, les sables et les aridités du Gobi et de la Mandchourie, et les infranchissables murailles glacées du Thianshan, de l'Himalaya et du plateau thibétain. Ainsi la nature elle-même protégeait l'Extrême-Orient et aidait à son développement personnel en dehors du contact et de l'influence du reste de l'univers. Ce sont ces dispositions géographiques qui donnérent sans doute à l'Extrême-Orient cette longue série de siècles

tranquilles, dont l'Histoire humaine n'offre pas un autre exemple, mais qui aussi la poussèrent à un développement tout à fait individuel, dans lequel les lois, les mœurs, les religions et les traditions s'élevèrent d'elles-mêmes, vivant des seules inspirations de la Race, ne s'infléchissant jamais sous aucune pression matérielle ou morale venue du dehors, et formèrent, au bout des siècles, une civilisation complète, immuable, étrange, où seuls les Jaunes se complaisent, et où le reste de l'Humanité ne se reconnaît pas.

Aujourd'hui, en dehors de toutes autres délimitations internationales, et même contre la poussée des politiques actuelles, ce sont ces frontières naturelles, vieilles comme le monde lui-même, qui bornent toujours l'esprit et la race de l'Extrême-Orient, et qui contiennent, à l'intérieur de leurs circonvallations, les peuples et tous les éléments physiques, intellectuels et moraux dont nous avons entrepris la rapide description. Il importait, pour la généralité des vues qui suivent, de préciser d'après les époques premières une notion géographique trop souvent vague et mal employée, et de faire remonter clairement à la construction même de l'Asie les causes de l'existence et de la détermination liminaire de l'Extrême-Orient.

Ainsi déterminé, l'Extrème-Orient s'étend du soixante-quinzième au cent vingt-cinquième degré de longitude Est, et du dixième au cinquantième de latitude Nord, comprenant les régions ethnographiques: mandchoue, turkestane-chinoise, indo-chinoise et thibétaine, et les régions politiques: Corée, empire chinois, empire français de l'Indo-Chine, royaume de Siam et Birmanie anglaise.

La latitude et la longitude ne font pas les princi-

pales caractégistiques d'un pays ; elles ne constituent qu'une indication générale de la température, qui a besoin d'être contrôlée. C'est aux influences maritimes des courants et des vents, aux étendues des côtes et des plaines, à la direction et à la valeur des soulèvements terrestres qu'il faut s'adresser pour connaître, non seulement la physionomie générale d'un pays, mais surtout les conditions géologiques, climatériques et hydrographiques qui déterminent la nature du sol, la densité des populations, et, par suite, la valeur commerciale, industrielle, ethnographique et nationale d'une race et d'un empire. La géographie physique, politique et économique, ainsi considérée, n'est plus une nomenclature aride, vaste et sans suite, mais bien le développement logique des conditions primordiales, où la constitution même de la terre a mis telle race an moment de sa naissance et de son développement. Et c'est à l'aide de la raison bien plus que de la mémoire que l'observateur, spécialement en Extrême-Orient, comprendra et retiendra, d'après les lieux mêmes et leur configuration, le mode de croissance de la race, sa civilisation et la mise en œuvre, par les autochtones, du sol où ils s'établirent et des richesses qu'ils y trouvèrent.

L'Asie forme la partie la plus homogène du globe terrestre, et c'est là que les forces plutoniennes ont produit les plus hauts soulévements, les efforts les plus continus, et, par suite, les continents, les plateaux, les espaces les plus compacts, les plus étendus et les moins découpés. L'Extrême-Orient, par le Thibet et l'Est du Pamir, possède le centre même de cette action. Les forces centrales, appliquées bien avant l'Histoire, au Toit du Monde, ont donné nais-



Le Plateau et la Montagne.

sance au formidable étoilement du centre asiatique et, en soulevant l'Himalaya et le plateau thibétain d'une part, le Thianshan et le Pamir d'autre part, ont, entre les côtés de cet angle, créé, d'un seul coup, l'Extrême-Orient.

Le continent asiatique, soulevé ainsi en arêtes et en plateaux très élevés par les forces intérieures, offre donc les aspects d'un sol qui se tient, sans profondes déchirures, sans dépressions violentes, d'une contexture massive et serrée. Aussi ses rivages, participant encore des conséquences de la généreuse expansion primitive, sont peù soumis à l'entreprise des océans. Point de déchiquetures, ni de ces golfes profonds qui font des mers intérieures et influent sur le climat et les productions d'un pays. L'ossature puissante de l'Asie se continue jusqu'à ses dernières limites, et l'attaque des énormes vagues du Pacifique, qui viennent pourtant d'un autre hémisphère, n'ébranlent et n'entament pas la terre des Jaunes.

Au surplus, l'élan des efforts maritimes est, bien avant l'émersion des côtes, brisé par le relèvement soudain du fond des mers et par une ceinture d'îles montagneuses, qui forment un rempart presque continu contre les assants océaniques. En effet, tandis que les profondeurs du Pacifique s'accusent à la sonde par des chiffres énormes, pendant que, tout contre le Japon, la fosse des Kouriles atteint la plus grande profondeur marine connue, les îles sibériennes, chinoises, indo-chinoises et l'Australie sont reliées au continent — dont certes elles firent partie jadis — par un haut-fond sous-marin qui n'est guère qu'à deux cents mètres au plus au-dessous de la surface des flots. Enfin les presqu'îles de Kamtchatka, de Corée, de

Haînan, sont autant de digues naturelles qui font dévier les flots et les vents, venant du Pacifique, s'engouffrer dans les mers intérieures par les détroits du Japon, de Corée et de Fokien. Et, derrière ces digues, à l'abri des cataclysmes, les grands fleuves de la Chine déposent à leurs embouchures le limon bienfaisant et créent peu à peu ces deltas splendides, où l'humanité pullule parmi la fécondité des terres.

Cependant la terre asiatique est si vaste qu'entre la mer et les montagnes s'étendent des régions de plateaux moyens, qui ne peuvent bénéficier du voisinage ni de l'une ni des autres. Le centre des continents contient aussi souvent des pays déshérités et maigres, où la chaleur et le froid, également secs, n'apportent pas, avec l'humidité et la douceur des brises, la grâce, la richesse et la fertilité. Tout semble leur avoir été mesuré avec parcimonie; et lorsque, par suite de la contexture circulaire des montagnes, ces régions ne peuvent communiquer par leurs eaux avec aucune autre, la parcimonie du sort se change alors en avarice, et une immuable pauvreté s'attache à leur sol et à leurs habitants. Non plus que la torride Afrique, la froide région Nord de l'Extrême-Orient n'échappe au principe général qui régit les continents trop massifs. Et c'est ainsi que nous voyons l'Asie orientale partagée en trois régimes superficiels, qui emportent avec eux les conditions de climat, de cultures, de prospérité relative et d'existence : la montagne, la plaine et la steppe.

La montagne ne comprend pas seulement ces solitudes glacées de neiges ou de rocs, ou ces plateaux élevés et âpres qui bordent le massif central de l'Himalaya et du Pamir. La région de montagne comprend les chaînes pressées et touffues qui séparent les fleuves déjà profonds et tranquilles, et qui bordent les vallées déjà fertiles et étendues. Là, les forêts admirables déploient leurs frondaisons énormes : les multipliants, les caoutchouquiers, les essences rares des bois de fer et de trac et de teck entre-croisent leurs branchages et forment d'éternels converts que jamais n'a pénétrés le soleil : au pied des troncs vénérables courent les eaux mugissantes des torrents et des cascades; et aux derniers jours de leur vieillesse glorieuse, les géants chevelus, dont tant de fois les feuilles jonchèrent les rochers, s'abiment dans cet humus qu'ils ont fait eux-mêmes, et d'où renaît triomphalement la forêt, C'est le règne incontesté du végétal, fronté de fleurs énormes et de fruits bizarres. les jaquiers, les cocotiers, les « pains de singe », les « mains de Bouddha », les palmiers éventails, etc. Et, dans les rares clairières de ces extraordinaires fourrés, quelques champs de riz rouge, et, aux flancs escarpés des collines, des villages montagnards, sur pilotis, aux maisons desquels on n'entre que par des échelles, qui abritent un peuple de forestiers, de coupeurs de bois et de faiseurs de radeaux, et qui déjà disparaissent sous la toute-puissante agression des grands bois. Et les fleuves, à leurs tournants, ont de grands rapides, où bouillonnent des eaux circulaires, où des rocs éclaboussés dressent leurs têtes noires au milieu des vagues, tandis que les flots plus tranquilles des biefs reflètent dans leur onde obscure et métallique l'éternelle forêt des rivages.

De la montagne à la plaine s'étend une région intermédiaire de collines, où la vie est déjà plus intense, et où, sous les latitudes tropicales, on trouve la frascheur que réclament les sanatoria. Les ondulations larges et sans déchirures vont mourir mollement aux bords des rivières, en les infléchissant de courbes très douces. La rébarbative splendeur des forêts vierges a fait place à la grâce des futaies jeunes ou des arborescences merveilleuses, lianes fleuries, bambous royaux, fougères aux dessins multiples, où s'égaient les grands paons sauvages, et que piquent, de leurs corolles éclatantes, les fleurs cramoisies des flambovants. De gros villages entourés de haies et de ronces, autant contre le pirate maraudeur que contre le tigre rôdeur, sont parsemés sur les chemins qui sillonnent les versants; et de plantureux marchés, construits également en défensive, se voient au tournant des grandes artères ou au confluent des rivières, amoncelant leurs maisons de négoce et d'échange autour de quelques grandes pagodes antiques et pévérées.

Et dans les clairières qu'ombragent les lataniers, les cultures riches et rares, thé, poivre, pavot à opium, badiane, cotonniers, font la joie du paysage et la prospérité des planteurs. Et, petit à petit, s'abaissant et se nivelant, le sol enfin s'étale dans ces deltas et dans ces plaines, où grouille la race la plus dense de tout l'univers, et où l'on dit que, dans les temps préhistoriques, les nations vécurent leur âge d'or.

En effet, dans ces plaines d'alluvions apportées peu à peu par le cours impétueux des hauts fleuves et jusqu'en ces deltas trempés et mouvants qui sont leur actuel travail, la terre généreuse donne, sans qu'on y peine, deux ou trois récoltes annuelles, et à peu près immanquables, de ce riz précieux qui forme la base de l'alimentation de toute la race; et à perte de vue, sans qu'un pouce de terrain soit perdu, en dehors des routes-digues et du lit des rivières, s'étale le verdoyant manteau des pousses jeunes et des moissons; les drainages coupent les levées de terre, et, par des niveaux successifs, portent, à travers les champs, jusqu'à la mer, les eaux des saignées fluviales. Dans leur gaie ceinture de bambous, les villages s'échelonnent, se



Dans les Deltas.

pressent et se succèdent le long des routes, jusqu'à former pendant plusieurs kilomètres une continuité de maisons, de granges et de jardins. Des bananiers énormes et rares coupent l'étendue ; les pagodes se

multiplient, témoignages reconnaissants des cultivateurs heureux; les bananiers, les letchis se cultivent, et, au-dessus des potagers luxuriants, l'aréquier dresse son panache svelte et échevelé; les gibiers de toute plume courent la plaine; des marchés en plein vent se dressent au milieu de la plus fébrile activité; des cultures riches, comme la canne à sucre et le mûrier de la soie, font l'orgueil et la prospérité des plus habiles; et les artisans des différents métiers, sculpteurs, laqueurs, brodeurs, argentiers et ciseleurs,

incrusteurs, vanniers, potiers et fondeurs, se réunissent dans les vallées les plus propices et les mieux



Au bord de la mer de Chine.

ouvertes et forment ces agglomérations libres, dont plus de cinquante, dans la seule Chine, dépassent une population de deux cent mille habitants.

Mais là où la plaine ne subit pas l'influence des

eaux, là où la colline aride ne s'est pas définitivement abaissée, règne en maîtresse incontestée la steppe à l'aspect désertique. Les eaux, sans déversoir naturel, sans communication avec la mer, se traînent péniblement et sans fruit sur un sol qu'elles ne sauraient



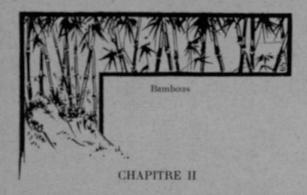
Pont rustique.

féconder; la terre ingrate n'a ni moissons ni forêts, et sa surface pelée n'arrête et ne condense pas les humidités de l'air; la laîche épaisse, la brousse revêche et rude reconvre tout de ses lances infertiles et sans grâce : maigre, grise et morose jusqu'aux froides aspérités des montagnes du Nord, la steppe s'étend, nourrissant à peine les villages étiques clairsemés dans l'immense étendue; et, sous les tentes, ou sous les bâches des chariots dont les essieux crient, les tribus nomades, aux figures frustes et à demi sauvages, passent et repassent, en quête d'une vie difficile, dans les espaces monotones. Le Nord de la Chine est fait tout entier de ces landes et de ces steppes à demi désolées, où les Tongouses et les derniers Mongoliques promènent, dans une course éternelle, l'indigne descendance de Gengiskhan.

Tel est l'Extrème-Orient; et, sous ces trois aspects divers, et dans ces trois sortes de régions, qui parfois brusquement font place l'une à l'autre, se meuvent des populations, des civilisations, des intelligences et se forment des agglomérations différentes, dont nous allons rapidement étudier, au cours des titres qui suivent, les plus typiques manifestations.



Carte physique de l'Empire du Milieu



Le régime montagneux de l'Empire du Milieu comprend trois régions bien distinctes : celle des altitudes glacées ; celle des hauts plateaux ; celle des montagnes ordinaires.

Le soulèvement principal du Pamir donne, nous l'avons vu, naissance à la double échine qui étreint l'Extrême-Orient: celle du Nord, qui comprend les monts Thianshan, chaînes aiguës et glacées qui atteignent encore sept mille mêtres, se continue par les monts Alatan, les monts de Dzoungarie et les Altaī, jusqu'aux forts épaulements des Sayanzk, où tout le système, formant la ligne de partage des eaux Nord-Sud de l'ancien continent, s'infléchit dès lors vers l'Est (Jablonoï, monts de Mandchourie, Stanovoï, etc.), jusqu'aux monts du Kamtchatka russe, qui approchent encore de l'altitude de cinq mille mètres.

L'échine du Sud forme la chaîne himalayenne

(monts Karakorum, Dapsang, Cachmir) et comprend les grands géants de l'Univers, dont plusieurs sommets atteignent, dit-on, neuf mille mêtres (Gaorisankar, Dhavalagiri, Kichinjanga, etc.). Ce plissement formidable est triplé, au Nord, par les deux chaînes parallèles des monts Tsang (ceinture du Dzangbo), et des monts Kouenlun (épaulement nord du Thibet), qui passent pour les montagnes les plus inaccessibles du globe. Cette échine, qui naît du Pamir par 70°, se prolonge par un arc de cercle jusqu'au 92° (longitude Est) sans la moindre solution de continuité.

En ces régions, qui correspondent aux frontières septentrionales de l'ancienne Birmanie, un gigantesque étoilement se produit; la chaîne principale s'écartèle en deux grands systèmes montagneux: l'un, le système du Yun-Nan, continue un certain temps la direction du soulèvement primordial, en laissant passer, dans des failles profondes et encore mal connues, les grandes artères fluviales du sud de l'Asie, après quoi il s'épanouit en éventail, formant les chaînes touffues et de hauteur moyenne qui composent toute l'Indo-Chine et qui séparent entre eux les bassins des fleuves du Sud de la Chine.

L'autre système (celui de la Chine intérieure), après avoir culminé aux monts Yungling, s'épanouit en rameaux immenses et pressés, où tous les tributaires du Pacifique, sauf les fleuves Bleu et Jaune, se heurtent sans y pénétrer, traversent capricieusement tout l'intérieur de l'Empire (monts In-Chang, monts de la Muraille, monts Kinggan), et va se souder fort étroitement aux montagnes de la Sibérie (Jablonoi), dont ils ne sont séparés que par la faille profonde et

fort resserrée que se creuse le fleuve Amour. Cette configuration crée ainsi, au centre de la Chine, un bassin intérieur.

Ce bassin intérieur comprend précisément les trois plateaux immenses que l'étoilement du Pamir crée entre ses deux branches orientales. Tandis que l'Himalaya tombe à pic sur les plaines torrides de l'Inde, à son versant septentrional s'accoude la région thibétaine, plateau âpre et rocailleux, le point le plus mal connu du monde entier et le mieux défendu par ses habitants contre les investigations de l'extérieur. Ce haut plateau dépasse la movenne de quatre mille mètres, et les grands lacs qui occupent ses profondes dépressions sont encore à plus de trois mille mètres d'altitude; les monts Kouenlun forment le rebord septentrional de ce plateau et l'échelon par lequel on descend au plateau intermédiaire du Turkestan oriental, plus fermé encore que le précédent, et qui n'a plus qu'une élévation de douze cents mètres.

Ce plateau intermédiaire est bordé au Nord par les derniers soulèvements des monts Thianshan. Et entre ceux-là et la chaîne sibérienne s'étend le troisième plateau, entre deux cents et sept cents mètres, plus vaste encore et plus aride, impasse véritable où gît le grand désert chinois. Ainsi se justifie le principe géographique de l'infécondité des bassins intérieurs et éloignés de toutes influences et communications océaniques.

Le régime des eaux en Extrème-Orient est l'immédiate conséquence du régime orographique. Les grands fleuves de l'Indo-Chine et du Sud chinois, qui ont forcé la barrière que les montagnes de l'intérieur leur opposaient, constituent d'immenses bassins, dont la première partie est rocheuse, encaissée, coupée de rapides, de cataractes et de biefs, et d'obstacles de tout genre, amoncelés dans la percée laborieuse des eaux à travers les chaînes, et dont la deuxième partie, bénéficiant des terres arrachées au sol pendant ces combats, se déroule dans des plaines douces, peu inclinées, vastes et se terminant par de riches deltas, où se déposent les alluvions entraînées. Ces grands fleuves sont donc, pour l'Extrême-Orient des plaines, une cause perpétuelle de richesse et de vitalité; mais il n'v faut pas voir, comme dans les cours d'eau ordinaires, un moven de communication ou une voie de négoce vers l'intérieur. Pendant des siècles encore les eaux continueront leur travail entêté avant de niveler le passage entre les plateaux et les plaines et avant de rendre praticables les trouées étroites et sauvages par où elles se précipitent des plateaux centraux vers les régions périphériques. Le Dzangbo (Brahma-poutra), la Salouen, le Mékhong, le Yangtzekiang et le Hoangho sont ces fleuves géants aux eaux puissantes, que le paysan chinois a surnommés les « perceurs de montagnes ».

D'un cours moins long et d'un débit moins puissant, une quantité d'autres fleuves (qu'on ne saurait appeler fleuves côtiers que par comparaison, puisqu'ils ont encore deux mille kilomètres moyens de parcours) prennent leurs sources au pied de ces grandes montagnes de l'intérieur et, courant dans des vallées souvent fort étroites et revêches, entre les chaîneaux détachés des massifs, vont droit à la mer, recueillant les eaux d'affluents nombreux, et traversant, après les régions montagneuses de leur naissance, les hautes plaines et les collines moyennes, et les deltas plantureux dont ils sont les causes efficientes. Tels sont l'Iraouaddy, le Ménam, le fleuve Rouge, le Sikiang, le Petho, le Siramouren et le Zoungari (partie extrême-orientale du bassin de l'Amour sibérien).

Enfin les plateaux intérieurs ont leur régime hydrologique à part : les eaux du Thibet (celles du môins qui ne s'écoulent pas dans la violence du Mékhong et du Yangtzekiang) se réunissent dans les cuvettes du Tengri et du Koukounoor (trois mille deux cents mêtres). Celles du Turkestan, de toutes parts pressées par les montagnes ou par les hauts plateaux sablonneux, tombent dans la dépression du Lob par l'intermédiaire de ce singulier bassin du fleuve Tarim, qui a deux mille kilomètres de longueur, et qui est isolé hermétiquement du reste de l'univers.

Les eaux enfin de la Mongolie, repoussées de leur cours naturel par les immensités du Tcha-Mo, se déversent dans les lacs encore mystérieux que les monts Alatau, Altaï, Sayansk et Targbataï cachent dans les profonds replis de leurs versants méridionaux. Et le désert de Tcha-Mo s'étend lui-même, entre ce bassin intérieur et les monts Inchang, dont le Hoangho et le Kerouloun réunissent les eaux trop rares, sans fleuves, sans sources, désolé de sa séchcresse et de son aridité.

Une succession de climats divers correspond logiquement à l'agencement, sur le sol extrême-oriental, des montagnes et des caux.

A cause de la latitude, et suivant qu'elle est torride, tempérée ou froide, le climat océanique est triple; dans la région du Nord chinois, il rappelle celui de la Hollande, doux, humide, sans variations extrêmes, mais avec des bises violentes et quelques recrudescences de froid, que lui valent, sur la terre, le voisinage de la steppe, et, sur la mer, l'absence de tout courant bénéfique, tel qu'en Europe le Gulfstream. (L'influence des courants maritimes ne se fait sentir, en effet, que sur la ceinture d'îles dont les rivages extrême-orientaux sont entourés.) Sur toute la région méridionale, là où les derniers renflements des montagnes et la forme convexe des côtes protègent les deltas et les vallées contre les vents maritimes, un climat très chaud, continu, s'établit. Ni la brise de mer, ni les vents naissant dans les montagnes, ni les pluies, rares dans les plaines et sous les latitudes équatoriales, n'ont assez de valeur pour procurer des abaissements de température longs et importants.

Ainsi les plaines méridionales du Quangtong, de l'Indo-Chine et du Siam jouissent de journées presque égales à elles-mêmes en été et en hiver, et de nuits presque aussi chaudes que les jours. La température, qui se maintient sans être excessive (moyenne de vingtcinq à trente degrés de chaleur), ne donne cependant aucun répit au corps humain et anémie fortement, par la continuité de son ardeur, la colonie européenne; cette influence est d'autant plus marquée que, à cause du voisinage de la mer, l'air est surchargé d'humidité et d'électricité, que les orages ne viennent détendre qu'à de trop rares intervalles.

Là où l'influence maritime se fait directement sentir, les marées d'une part, les cyclones d'une autre, apportent, dans la chaleur de l'atmosphère, de bienfaisantes perturbations. On donne à la naissance des typhons, cyclones ou tornades, particuliers aux mers intérieures de l'Extrême-Orient, diverses raisons scientifiques, sur lesquelles il est inutile d'insister ici : il suffit de savoir que ces accidents atmosphériques (dûment prévus aujourd'hui et suffisamment annoncés pour que les navigateurs y puissent échapper) longent les côtes japonaises, tant orientales qu'occidentales, et, de la mer Jaune, contournant les rivages chinois, s'engouffrent dans le détroit de Formose, le golfe du Tonkin, et cette mer intérieure que forment et qu'enclosent les îles espagnoles et les Indes hollandaises. Ces tourmentes, qui ont découpé profondément les rivages directement sujets à leurs assauts, et qui sont un danger sérieux pour la navigation côtière, tempèrent, aux saisons les plus chaudes, les violences extrêmes de la zone torride en hygrométrisant et en désélectrisant l'atmosphère. Les marées, qui, à travers les longs et bas deltas, s'étendent jusqu'à cent vingt milles dans l'intérieur des terres, apportent en été une frascheur et une brise vespérale très appréciables. Et l'influence directe des mers établit deux climats bien distincts : l'été (mai à novembre), où la chaleur est extrême (trente-cinq degrés à l'ombre), mais où il y a toutes les nuits une détente (vingt à vingt-cinq degrés), et où, pendant trois mois, d'abondantes pluies rafraichissent tous les soirs les terres essoufflées et craquelées; l'hiver (novembre à mai), où la température varie de quatorze à vingt-huit degrés avec des abaissements assez considérables, la nuit, pour avoir à se garantir de la fraîcheur, mais avec un ciel radieux, sans nuages et sans pluie. Le passage d'une saison à l'autre est seulement marqué par un mois de brumes et d'humidité, connu sous la dénomination significative de « période du crachin ».

Le climat moven des collines et des hautes plaines se rapproche sensiblement des trois climats que nous venons de déterminer. Dans l'intérieur des terres. mais avant les plateaux, existe un climat de montagnes moyennes, qu'on pourrait appeler le climat fluvial, qui s'étend sur tous les bassins des grands fleuves, et duquel on peut tirer grand parti, tant pour la prospérité autochtone que pour l'hygiène des colonies européennes. Ce climat emprunte à l'été des plaines sa température élevée, ses pluies et un peu de ses orages, mais avec une certaine diminution dans les températures extrêmes, à cause du voisinage des hauteurs, des forêts et de ces vallées étroites et vertes, d'où les fleuves apportent avec eux de perpétuels mouvements de l'air; en hiver, il est d'une douceur extraordinaire et rappelle aux Européens celui d'un beau printemps de leur pays natal ; sur les altitudes mêmes, ce climat se rafraichit et se refroidit jusqu'aux gelées blanches nocturnes, jusqu'au givre et jusqu'à la chute de la grêle. Nous ne nous rappelons pas sans sourire une nuit passée, dans le Haut-Laos, à un col de quatorze cents mètres d'élévation, à la fin de laquelle le soleil levant nous montra un magnifique tapis d'herbe givrée, et l'étonnement de nos porteurs indigènes, hommes des plaines, qui n'avaient jamais vu de glace que dans les appareils réfrigérants, et qui se précipitaient au dehors, en se demandant quel mauvais plaisant avait profité de l'obscurité pour étendre ainsi devant notre campement la provision de sel de notre caravane!

Le seul inconvénient de cet hiver montagnard consiste en d'assez forts soubresauts entre la température du jour et celle de la nuit (surtout aux grandes altitudes et dans la région des forêts): ces sautes thermométriques sont favorables au développement de la fièvre. Mais, en choisissant convenablement la région et l'exposition, ces régions de montagnes conviennent parfaitement à l'établissement de colonies européennes, et même à la constitution de sanatoria pour malades et anémiés, ainsi que fit la vice-royauté des Indes anglaises à Darjiling, sur les derniers versants méridionaux de l'Himalaya.

Enfin, le climat des hauts-plateaux, particulièrement sec et rude, se prête aussi mal au développement de la population qu'aux cultures et qu'aux voyages. La spéciale âpreté de ces altitudes, isolées par d'autres altitudes de tout contact extérieur, se traduit par une irrémédiable pauvreté du sol, des brouillards glacés, de longues nuits froides et de très rigoureux hivers. On s'en rendra un compte exact en lisant le récit des souffrances éprouvées par tous les explorateurs du Thibet, et en particulier par M. Bonvalot et le prince H. d'Orléans, que le froid contraignit un instant à suspendre leur voyage et à modifier leur itinéraire. Il n'y a rien à espérer de ces régions déshéritées, où le sol et l'habitant sont aussi revêches et aussi peu accueillants que le climat, et où les Européens du Nord eux-mêmes trouveraient des froids plus insupportables que ceux de leur pays natal.

A tous ces climats correspondent des sols de soulèvements géologiques secondaires ou tertiaires: au climat maritime correspondent des terrains diluviens et des apports alluvionnaires tout à fait récents, puisque l'action des fleuves a changé, dans le cours de la période historique, la forme des rivages, et converti en lacs fermés le fond des baies et des larges estuaires, par où se déversaient dans la mer les eaux de tout un bassin (par exemple, les grands lacs du Cambodge). Et, tandis que les pays de montagnes sont presque tous abandonnés à l'essor naturel des forêts, les sols alluvionnaires, soigneusement drainés, sont partagés en sols de cultures riches, naturelles, intensives ou importées, suivant leur fertilité relative et le mode

d'appropriation qui leur convient le mieux.

La forêt, en effet, couvre une très vaste partie de l'Extrême-Orient, partout où une élévation moyenne au-dessus du sol environnant donne lieu à des pentes de terrain supérieures à celle des terres croulantes. Les cultures habituelles nécessitent à la fois des terres meubles et des irrigations nombreuses. Elles ne sont pas soumises à un régime forestier spécial. Elles croissent naturellement sous le soleil et sous les pluies du climat natal. C'est, dans sa splendeur sauvage, la forêt vierge sur d'interminables étendues. On ne passe pas dans la forêt; on ne vit pas dans la forêt; il n'y a, bien entendu, pas de routes, ni d'autres sentiers que ceux suivis par les montagnards vovageant à travers leurs pauvres et lointaines agglomérations; la rivière, avec ses cascades et son cours tourmenté, est elle-même rebelle à tout usage. Aussi le trésor des forêts reste inutile et intact. D'admirables essences, des bois précieux et aussi des bois de construction poussent à l'envi dans ces profondes réserves; mais les fièvres algides, maîtresses souveraines de la forêt, l'absence totale de tout chemin, la matérielle impossibilité de toute communication rendent vaines toutes ces richesses naturelles. Ni l'ébène, ni le palissandre, ni le camphrier, ni les autres bois rares, ni les bois de fer, ni le teck, cet arbre admirable dont il pousse en

Extrême-Orient assez de sujets pour reconstruire les flottes du monde entier, ni les innombrables bois de construction, dont un historien français, à l'Exposition de 1889, énumérait complaisamment quarantedeux espèces, rien de tout cela n'est exploité, ni même connu. Et la rareté de la main-d'œuvre éloignerait encore les explorateurs de toute velléité d'exploitation. Dans les parties les moins inaccessibles de ces forêts, de hardis coupeurs de bois jettent néanmoins, du haut des montagnes au fond des vallées, des troncs de bois dur et d'essences rares, soit pour des poteaux ou des traverses, soit pour des sculptures d'art ou d'ameublement; mais le transport sur des rivières tantôt débordées, tantôt à sec, par des radeaux mal ficelés et chavirants, est aussi dangereux qu'aléatoire et coûteux, et l'exploitant y retrouve rarement son argent, et jamais ses peines.

Au-dessous de la forêt vierge, s'étalent les bois de bambous, très nourris il est vrai, mais accessibles et facilement praticables; car les mille espèces du bambou, la plus lisse et la plus légère des arborescences, croissent accolées les unes aux autres, laissant de larges espaces entre leurs pousses, sous leurs frondaisons vertes et aiguës. Le bambou est l'arbre national et nécessaire par excellence en Extrême-Orient. C'est avec le bambou que le Jaune bâtit sa maison, établit son lit, sa table et ses chaises ; c'est avec le bambou qu'il s'alimente d'eau ; c'est avec la feuille pressée du bambou qu'il s'habille; c'est sur le papier extrait du bambou qu'il écrit; c'est avec les pousses du bambou qu'il se nourrit; c'est avec les pointes du bambou qu'il se fait des flèches et les piquets aigus dont il parsème les chemins suspects; c'est avec le suc du bambou qu'il empoisonne ses armes; c'est dans le bambou enfin qu'il taille le cercueil élégant, riche et solide dans lequel il ira dormir et attendre sa réunion dans le Commun Ancêtre. Le bambou, très résistant, ne repousse pas aussi rapidement qu'on le dit; il est l'objet d'une exploitation très active et même excessive; mais, malgré l'usage continuel qu'on en fait, il se reproduit en de telles masses que sa consommation actuellement ne diminue pas sensiblement sa quantité et n'augmente pas sa valeur marchande.

Les forêts de l'Extrême-Orient sont d'admirables réservoirs pour les caux de source, et de non moins admirables condensateurs pour les eaux du ciel. Et, sans qu'on puisse dire qu'elles soient vraiment employées et aménagées dans ce but, du moins servent-elles comme un puissant régulateur du débit des fleuves. On ne leur pourrait faire qu'un seul reproche : c'est d'être aussi un magasin de poisons. Comme il y croft un assez grand nombre de végétaux vénéneux, et comme les essences multipliantes renaissent du milieu d'un humus vierge et inexploré, formé de leur propre décomposition, les cours d'eau qui traversent ces sols, à la fois riches et dangereux, s'imprègnent, surtout aux époques de la chute des feuilles et des arbres, de résidus empoisonnés qui rendent les rivières malsaines, non seulement à la boisson, mais même au contact. Et tels fleuves de Chine et d'Indo-Chine roulent des eaux tellement contaminées, qu'on ne saurait s'en désaltérer impunément même après les avoir filtrées, alunées et bouillies, et que, avant d'y autoriser les baignades militaires, on fait constater, dans une visite médicale, l'absence de toute ecchymose ou de la moindre érosion de la peau des baigneurs. (Toutefois, même après avoir traversé les forêts, les eaux perdent leur nocuité quand elles ont séjourné longtemps à l'air et roulé longuement à travers les pays de plaine inoffensifs.)

Ce régime des eaux, si imprévu et si variable, de l'Extrême-Orient participe à la fois du régime des pays les plus primitifs et incultes et du régime des pays les plus formés et les plus cultivés. Les effets de ce double régime voient leur valeur multipliée de ce fait que les fleuves principaux sont très importants, et que les eaux se réunissent en un nombre de déversoirs, peu considérable relativement à l'étendue du sol arrosé, mais d'un débit énorme et ressentant au centuple toutes les variations atmosphériques et géologiques des régions traversées.

Les hauts plateaux d'une formation massive reçoivent les eaux que leur altitude et celle des montagnes arrache aux nuages, et toutes les eaux provenant de la fonte annuelle des neiges amoncelées aux immenses réservoirs de l'Himalaya. Leur constitution rocheuse et décharnée, la rudesse de leur sol, ne leur permettent guère d'en conserver une quantité notable. Et, par conséquent, toutes les eaux tombées dans les hautes régions chinoises se présentent, à peu près sans déperdition, dans les couloirs encombrés et tumultueux des grands fleuves. C'est dans ces corridors naturels, longs parfois de plusieurs centaines de kilomètres, qu'ont lieu les crues énormes et les cataclysmes de rivières, d'autant plus que l'étroitesse des vallées ne permet pas à ces crues le moindre développement en surface. C'est ainsi que je vis, en Indo-Chine, dans l'été de 1888, le niveau de la rivière Noire, au milieu des couloirs et des rapides des Seize Chaûs, monter de douze mêtres en une nuit, entrafnant tout sur le passage d'une véritable trombe et occasionnant, sur les rivages, pourtant bien peu peuplés, une série de catastrophes. Les chutes d'eau très violentes de la saison des pluies produisent des effets semblables et d'une soudaineté singulière.

Pendant l'hiver (qui correspond à la saison sèche) les couloirs et les ravins, par lesquels se précipitent les eaux du ciel et de la fonte des neiges, ne donnent plus une goutte d'eau; le sol des hauts plateaux, dans son aridité native, n'en fournit pas davantage; et les débouchés fluviaux, où grondaient auparavant les flots pressés et impatients des inondations et des crues, ne voient plus que des éaux lentes et avares coulant dans un lit rétréci et presque asséché. C'est entre ces deux extrêmes que les forêts jouent leur rôle régulateur. Pendant les saisons humides, elles s'imbibent, remplissent leurs estuaires cachés, boivent par tous leurs dépôts d'humus et retiennent une partie des eaux débordantes. Pendant les sécheresses, elles restituent ces eaux captées aux thalwegs, en les augmentant du débit de leurs sources naturelles et des eaux du ciel qu'attire l'immense étendue de leurs frondaisons.

Dans les larges plaines orientales, le débit des fleuves reste ainsi suffisant, sinon pour la navigation (qui est aussi arrêtée par le changement des fonds sablonneux des rivières et le repérage nouveau, tous les ans obligatoire), du moins pour la flottaison et pour les besoins des riverains. Et, pendant les grandes eaux, les débordements inévitables, soigneusement mesurés, jaugés et distribués, sont localisés avec la plus grande logique et servent à l'entretien et à l'arrosage des rizières, étagées du pied des col-



lines jusqu'aux palétuviers et jusqu'au bord de la mer.

Ce système spécial d'endiguement et d'arrosage donne à la campagne extrême-orientale sa figure particulière et détermine la richesse du sol et son rendement. Les fleuves, à l'époque de leur débit moyen, coulent au niveau même des plaines environnantes ; à la moindre pluie, ils sont à pleins bords; en été, par la saison des pluies et des brumes, la surface des eaux dépasse rapidement celle du pays. Aussi, pour diriger le cours des fleuves, et pour les maintenir dans des limites déterminées, des digues courent à droite et à gauche, tout le long des rives, depuis l'entrée dans les deltas jusqu'à l'embouchure maritime : leur hauteur est proportionnée à l'importance des crues possibles, et leur épaisseur à la violence et à la largeur du courant. A mesure que le lit se creuse, que sa largeur augmente, les digues diminuent et vont mourir au bord des grands estuaires salés ou dans les marécages des palétuviers où souvent finissent les grands fleuves. Et sur les rives de tous les affluents court un même système d'endiguement, très soigneusement entretenu; si l'on mettait bout à bout toutes ces levées de terre, on obtiendrait un développement de plus de deux cent mille kilomètres. Ces travaux gigantesques, qui seuls protègent le sol chinois contre les inondations et leurs ravinements, font l'objet de la sollicitude d'un ministère spécial dans l'Empire; leur entretien est à la surveillance et à la charge des villages riverains, qui doivent veiller à leur conservation d'après les instructions les plus expresses. Ils constituent le meilleur système de drainage du monde entier, et peut-être le

plus gigantesque travail qui ait été entrepris par la patience humaine.

Tout à l'entour des fleuves et de ces digues qui les enserrent, les deltas étendent leurs rizières interminables. Ces rizières, séparées les unes des autres par de petites levées de terre, qui ont toujours moins d'un mètre d'élévation, sont continuellement en plein rapport; les compartiments, en lesquels elles sont divisées, vont en diminuant de niveau, depuis la rizière fluviale qui commence à la digue (et qui est la plus élevée), jusqu'à la rizière maritime, qui est la plus basse.

Dans l'intérieur des digues fluviales sont des canaux, situés à différentes hauteurs de la levée de terre, canaux qu'on peut ouvrir pour obtenir une coulée d'eau, et qu'on ouvre plus ou moins haut suivant qu'on a plus ou moins besoin d'irrigation dans les rizières, que le niveau du fleuve est plus ou moins élevé. Tous les canaux de même hauteur sont, par ordre administratif, ouverts le même jour dans une même province, et ainsi sont irriguées d'un seul coup toutes les rizières qui bordent les grandes digues. Quand ces rizières ont assez bu, on ouvre les tuvaux d'écoulement aménagés dans les levées de séparation, et l'eau quitte la première rizière pour aller inonder la deuxième; elle passe, par une opération analogue, de la deuxième rizière à la troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, ayant arrosé tout le pays, l'eau s'en vienne à la mer par ce chemin détourné.

Ce système de drainage est le plus simple, le plus sûr, le moins coûteux qui existe. C'est sur lui que se base toute la richesse agricole de la Chine; car ce n'est que sur les rizières de collines qu'on emploie encore le système d'élévation de l'eau par les norias. Le sol de ces deltas est si fertile qu'il n'y a pas un coin de terre improductif, et qu'on s'est servi de ces digues pour installer, à leurs sommets, les routes dites mandarinales et les chemins divers (qui sont surtout des sentiers de piétons) qui réunissent entre elles les agglomérations des plaines. Et c'est une caractéristique des deltas de l'Extrême-Orient que cet échiquier toujours vert, dont les cases sont séparées par les épaulements des digues et par les élévations minuscules entre les surfaces de drainage.

Le riz est la première richesse. On le cultive partout où le sol peut être inondé. Dans la plaine, c'est le riz blanc, à légère odeur de noisette et à grain très délié, qui donne, à la cuisson savante des indigènes, un mets très fin, qu'on appelle vulgairement le riz de Cochinchine. Dans les collines et aux versants des pentes, c'est le riz rouge, à gros grains, qui donne, au feu, une composition nourrissante, qu'on sert sur l'autel des Dieux, parce qu'il est rare, mais qu'on ne sert pas à la table des hommes, parce qu'il est gluant et de médiocre apparence. La rizière se retourne d'un seul coup d'épieu accroché tant bien que mal aux flancs d'un buffle; et les semailles n'en prennent pas moins bien dans un sol qu'on ne laboure pas; une fois le riz semé ou repiqué, le propriétaire se croise les bras et laisse agir la nature ; le reste est affaire au soleil et à la bonté des Dieux. - Quand un propriétaire use de sa terre, un travail de cette valeur lui donne trois récoltes de riz à l'année ; quand il la ménage, il a deux récoltes de riz et une saison de plantes potagères, pendant laquelle il est bien entendu que le sol se repose. Telle est la culture naturelle, et

l'on reconnaîtra qu'il n'y en aura jamais excès, quand on saura que le tiers du genre humain consomme du riz au lieu de pain et ne saurait vivre sans en manger tout le long des deux repas quotidiens. L'engrais de ces cultures est à la portée des propriétaires et ne fait jamais défaut. Car c'est l'engrais humain, soigneusement recueilli toute l'année aux portes des villages et dans l'intérieur des foyers et judicieusement réparti sur les terres, qui enrichit ce sol auquel on demande tant, et qui termine et ferme le circulus de vitalité réciproque auquel les Chinois tiennent comme à un dogme philosophique, et qu'ils reprochent fort aux Européens de ne pas utiliser.

Les deltas, si largement étendus qu'ils soient, ne comprennent que le riz comme culture, et, aux alentours des villages, quelques champs potagers et, chez les plus riches, des plantations de canne à sucre qui sabrent l'apparence paisible des autres cultures de leurs hampes drues et violettes. Le camphrier, là où il est exploitable, est une ressource. Le poivre se cultive en liane parasite autour des gros arbres. Les Européens ont donné une impulsion spéciale à la culture raisonnée du cotonnier et ont importé la culture du café. - Le chanvre, l'abaca de Manille, le tabac, la badiane, le jute sont parmi les cultures naturelles. Le cunao, fruit de l'arbre d'où l'on tire la couleur rougeâtre qui couvre les habits du paysan et de l'ouvrier, et les autres plantes tinctoriales se cultivent aussi sur d'assez grands espaces. Le bananier, le cocotier, le cannelier, le jaquier, l'aréquier, le manguier, le letchi, le mandarinier, et, dans le Sud, les arbres à pastèques, à papayes, les ananas, les mangoustaniers sont les principaux arbres à fruits de l'Extrême-Orient; au Nord, ce sont les pommiers et quelques espèces de poiriers, donnant des fruits durs comme la pierre. La vigne ne vient pas; les essais qu'on a tentés ont échoué complètement.

Il n'y a pas, en Extrême-Orient, dans les collines non plus que dans les plaines, ces petites fleurs qui égaient les campagnes occidentales. Seules, les roses poussent, pressées et sauvages, mousseuses ou simples, rigides ou grimpantes, pâles ou éclatantes, dans une profusion magique, mais sans parfum. Les fleurs sont aux arbres, comme, par exemple, au frangipanier d'odeur pénétrante et subtile, au bananier sauvage, d'une coloration violette si intense, et surtout aux « flamboyants », dont les fleurs vastes et rubescentes semblent des astres sanglants à la voûte éternelle des forêts. Des lianes grimpantes, élastiques, ondoyantes, parsemées quelquefois d'efflorescences plus étranges que les orchidées, courent des uns aux autres et relient, par des courbes gracieuses et par de menus berceaux, les géants de la forêt, bananiers, caoutchouquiers, multipliants de toutes sortes, aux noms bizarres, aux branches noueuses, aux dangereuses émanations, dont les frondaisons puissantes forment un épais et luxuriant rideau entre le ciel et la terre. De gigantesques graminées, des roseaux, des fougères, des arborescences, des palmiers de toute espèce complètent un règne végétal d'une variété et d'une vigueur prodigieuses, dont les enchevêtrements magnifiques étonnent le voyageur même prévenu, dépassent de cent coudées les pâles imaginations des Jules Verne et des Mayne Reid, et font pousser au débarqué d'hier à Cevlan, après les rudes aspects de la mer Rouge et des rives arabiques,

ce cri émerveillé qu'il vient enfin d'apercevoir le Paradis terrestre.

Toutes les races animales sont représentées dans l'Extrême-Orient, les domestiques comme les sauvages, mais point du tout dans les mêmes proportions que sur les autres continents. Le bœuf est rare en dehors des plateaux du Nord; il est totalement ignoré dans les deltas et dans tout le Sud ; le mouton est un animal de luxe, et mieux encore la chèvre, qui est fort estimée en Mongolie et au Thibet. L'animal de labour et de trait est le buffle, beaucoup plus gros et plus fort que le bœuf, mais plus difficile à conduire, revêche pendant sa vie et coriace après sa mort. Les ânes sont à peu près inconnus. La race porcine est incroyablement développée et n'offre pas les rebutants spécimens si connus en Europe; avec ses pieds fins, ses pattes nettes et son pelage fauve, elle ressemble infiniment aux marcassins et aux petites races de montagnes. - Les chevaux sont de petite race, surtout dans le Sud, très gracieux malgré leur exiguîté, très fins d'attaches, de sabot et d'encolure ; leurs allures ne sont pas allongées; mais ils ont la sûreté de démarche du mulet, supportent les fatigues les plus considérables et même répétées, et n'ont aucunes défenses. Ils sont d'un prix peu élevé, à cause du peu d'usage qu'on en fait; ils se reproduisent en quantité, mais on ne soigne pas cette reproduction. - Les chiens sont très nombreux et présentent surtout les deux genres du chien de garde, maigre, jaune et hargneux, et du chien de bassecour, bête de consommation, gras, luisant, rondelet et sans poils, qu'on élève pour la table des gens riches. - Les gallinacés et les canards pullulent

d'une façon si extraordinaire qu'un poulet moyen se vend couramment vingt centimes sur les marchés. Il n'y a ni mouches, ni puces, ni punaises; mais les rats infestent les pays habités, et, le dirons-nous, les poux sont innombrables de genres et d'aspects multiples, ne respectant ni la race, ni le sexe, ni l'âge. Et, dans le peuple, il ne paraît pas qu'on leur fasse une chasse bien vive.

Mais la plaie de l'Extrême-Orient est certainement le moustique, lancier ailé et mugissant, qui remplit les maisons, les chambres et les lits, qui perce la peau d'une morsure envenimée et douloureuse, empêche tout sommeil et tout repos et se rit des défenses qu'on prend contre lui. L'existence en serait intolérable, si, au bout de six mois de séjour, le moustique repu n'abandonnaît pas sa victime, pour se précipiter sur de nouveaux débarqués, de sang plus riche et plus abondant.

Les plaines et les collines basses de l'Extréme-Orient forment un pays de chasse idéal. Sauf le lièvre, qu'on n'aperçoit que rarement, chétif et blanchi, tous les gibiers de plume et de poil abondent, et les hécatombes qu'on en pourrait faire n'amoindriront pas de longtemps les tableaux des journées. Le sanglier d'Asic, compromis de la nature entre le sanglier européen et le pécari, le bison, le cheval sauvage, le lama, le buffle des montagnes sont répandus sur la surface des plateaux et aux abords des régions désertiques, ainsi que plusieurs races de petites bêtes de proie. Dans les bois des altitudes moyennes, les cerfs, les élans d'Asie promènent leurs immenses ramures. Mais c'est surtout la gent ailée qui pullule. Bécasses, bécassines, cailles, perdrix, poules sultanes,

poules de riz, coqs de bruyère, coqs de pagode, oies sauvages, faisans, sont des proies innombrables et faciles, à tel point que, dans la saison des rizières hautes, les bécassines se tuent à coups de pierre, ne se vendent pas sur les marchés et constituent l'alimentation du pauvre. Dans les clairières, le merle chanteur, au gros bec jaune, étonne par son éloquence et par la parfaite imitation de tout ce qu'il entend; les sauterelles de trente centimètres crissent avec un bruit insupportable de scie ; et l'oiseau-chien aboie au haut des arbres, pendant que la grenouilletaureau mugit dans les roseaux dormants. Au bord des fleuves, l'aigrette, par bandes, dresse sa silhouette gracile et argentée sur ses maigres pattes jaunes, et, au fond des bois solitaires, au milieu du pépiement des oiseaux brillants et du cri continu des perruches, les paons sauvages étalent leurs couleurs lourdes et somptueuses. En dehors des très hautes montagnes où règne le vol puissant des aigles, il n'y a guère d'oiseaux de proie, sauf la buse, le vautour à tête plate, voilier infatigable, qu'on a décoré du nom exact et peu gracieux de « charognard », et une race démesurée, encombrante et bruyamment rapace de corbeaux de rivière.

Des bêtes sauvages, magnifiques et bizarres, existent aussi. Le jecko, lézard inoffensif et familier, compte les heures sur les toits des pagodes campagnardes, de son cri prolongé et uniforme. Des scorpions, des cent-pieds, sortes de chenilles à cuirasse, promènent sur les écorces leurs innombrables pattes, dont chacune se termine par une ventouse empoisonnée; des caméléons singuliers, aux morsures perfides et souvent mortelles, surgissent après les

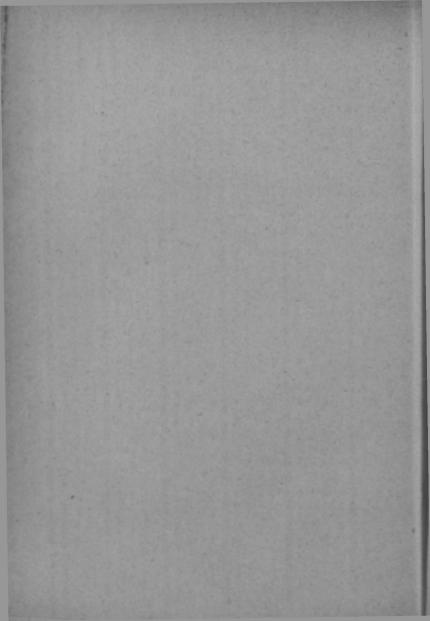
pluies; les pumas soufflent bruyamment dans les pays de brousses, et d'énormes chélonées dorment sous les sables. Les chats sauvages, agiles, audacieux



Un habitant des Forêts.

et cruels, glissent jusque dans les habitations leur pelage fauve, s'attaquent à toutes les proies, même à l'homme, et grimpent aux arbres avec la même facilité que leurs congénères domestiques. Quelques petits ours noirs vivent dans les hautes vallées. Le guépard, énorme et tacheté, parcourt solitaire les étendues des laîches et des collines mouvementées; et le tigre, de la race la plus forte et la plus grande, roi véritable des montagnes, apparaît dans sa robe splendide, au coin des taillis, dans les brousses mystérieuses, et, poussé par des débordements estivaux, s'aventure vers les cimetières et sur le bord des routes, où, caché dans les roseaux, il guette le voyageur isolé.

Dans les eaux courantes, le pangolin promène sa noire et luisante armure, dont les écailles détachées forment des amulettes au cou des petits enfants; et les profondeurs des halliers et des bois, dans les régions lointaines, sont remplies d'une foule de serpents, de petites races, tous venimeux à l'excès; le serpent-minute, noir et frétillant, dont la morsure est immédiatement mortelle; le serpent-bambou, d'un vert pâle et transparent, immobile, invisible, collé au tronc des arbres, et, lui aussi, tuant en une heure; et une foule d'autres, allongés, ne dépassant pas quinze centimètres et se cachant, par la chaleur, dans les chaumes des toits et les couvertures des lits. Et nous aurons donné la note gaie de cette faune inquiétante en parlant des singes de petite race, qui pullulent : le sapajou, le singe à queue prenante, et surtout le singe noir, à tête pelée et à face rouge, ennemi du serpent, familier, joueur, à physionomie presque humaine, qui s'attache à la maison comme un chat et au maître comme un chien, et qui constitue pour les habitants et les voyageurs perdus dans les solitudes une compagnie peut-être rudimentaire, cependant appréciable





Le Riz et le Thé.

## CHAPITRE III

La race jaune, la plus homogène et la plus compacte, la plus nombreuse aussi des races terrestres, est celle qui fit le moins de chemin à la descente du Pamir, toit du monde et berceau de l'humanité. Primitivement elle séjourna sur les hauts plateaux et dans les régions de montagnes et ne descendit dans les plaines qu'au fur et à mesure des civilisations. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la formation des deltas alluvionnaires, nous voyons que la race marcha dans le même sens que le sol, qu'elle s'affina et qu'elle se révéla à mesure que la terre s'unifia et s'agrandit. Elle a atteint depuis longtemps son plein développement et son épanouissement entre les bornes que la nature lui départit. L'influence des climats, celle des tempéraments et des habitudes qui sont les conséquences des climats, celle des civilisations qui dépendent des tempéraments, ont scindé le type unique en des physionomies différentes. Mais le type subsiste dans le teint, et mieux encore dans la tournure de l'esprit. Tandis que les migrateurs du Nord trouvaient des climats rudes, un sol âpre et rebelle, où la vie offrait des difficultés, et où, par suite, la constitution corporelle se renforça, l'intelligence restant primitive, les migrateurs du Sud trouvèrent un climat chaud, une terre fertile et facile, et en adoucissant la rudesse de leurs mœurs, adoucirent les traits de leur visage et ornèrent leur cœur et leur esprit. Durant de longs siècles, ils vécurent étrangers les uns aux autres, et ces différences s'accentuèrent. Le rameau mongol et le rameau chinois de la race jaune ne se rencontrèrent qu'aux exodes formidables de Gengiskhan, de Timourlenk et de Koubilaï, et formèrent cette race intermédiaire du Nord de la Chine, composée de Chinois proprement dits, de Tartares et de Mandchoux. C'est cette race du Nord qui, avec la dynastie mandchoue des Tsing, détient aujourd'hui le trône de l'Empire du Milieu. Cette race se caractérise par le teint jaune maladif et terreux, les yeux bridés, les pommettes saillantes, la barbe hirsute et courte, les oreilles immenses et la maigreur des membres cependant robustes et résistants. La pure race chinoise - que nous connaissons moins bien en Europe, car c'est à la race mandchoue qu'appartiennent tous les Chinois diplomates ou commerçants qui habitent temporairement l'Occident - la pure race chinoise a le teint jaune, mais plus éclatant et parfois presque blanc, les yeux plus largement fendus, la barbe très soyeuse et longue, réduite à quelques poils, la face pleine et fleurie, parfois une légère obésité, une force plus apparente et moins nerveuse. Les Chinois des hautes montagnes ont conservé leur aspect barbare et primitif. Mais dans le Sud, la race

jaune s'est croisée avec la race rouge et avec les races hindoues, pour former les Annamites, les Tonkinois, les Cambodgiens, les Birmans et les Siamois, les deux premiers peuples avec une majorité de sang chinois, les trois autres avec une majorité de sang indien. Ce croisement de races se distingue par un



Abris dans les Montagnes.

teint beaucoup plus foncé, une apparence plus maigre, une constitution plus chétive, et, spécialement, par une assez forte saillie de la mâchoire et par l'écartement singulier des orteils, qui permet aux Annamites et aux Tonkinois de ramasser avec le pied ce qui est à terre.

Dans l'intérieur des montagnes et des hautes vallées, des tribus autochtones se sont installées, à qui la difficulté des communications a fait perdre le contact avec leurs congénères, et qui ont acquis, dans leur isolement, des physionomies, des traditions et des idiomes particuliers. Elles se remarquent surtout par leur force musculaire plus grande, un certain développement des vertus naturelles au détriment de la culture de l'esprit, et une grande liberté d'allures. Telles sont les différentes tribus des Pavillons noirs ou jaunes, les Thôs, les Méos, les Miaotze, les Lolos, en Chine, les Laotiens au Tonkin et en Birmanie, et toutes les peuplades sauvages, Bahnars, Giarais, Sedangs, de la vallée médiane du Mékhong.

L'agglomération et l'installation de tous ces représentants de la race varient suivant la nature et les ressources du sol où ils s'établirent. Dans les deltas et dans toutes les régions de plaines et de cultures riches et intensives, les villages se touchent les uns les autres; les villes se soudent en agglomérations débordantes, et la densité de la population atteint et dépasse celle des meilleures provinces de Belgique. Dans les pays de collines ou de cultures qui nécessitent de grands espaces (pavot à opium. laque, thé, etc.), les villages sont considérables, mais plus clairsemés, et se réunissent autour des marchés et des gites d'étapes. Enfin, dans les forêts et les montagnes, la population s'éclaireit de plus en plus; les tribus vivent agglomérées entre elles, mais séparées les unes des autres par des coupures profondes et par de véritables déserts de verdure, où le voyageur erre parfois dix et quinze jours sans rencontrer un chemin ou une maison. Aussi, bien que la race compte cinq cents millions d'habitants, bien que près de quatre cents habitent la Chine seule, bien que l'exubérance de la race donne tous les ans un formidable excédent de naissances, le jour n'est pas près, que prédisent pourtant les pessimistes et les réveurs, où les Chinois, débordant de leurs frontières, faute de place, envahiront le reste de l'univers. Le problème tient à la détermination d'une autre inconnue. Tous les ans, le Chinois défriche une partie de son sol en jachère ou abandonnée et transforme des prairies ou des brousses en rizières, et il fait, pour cela, les travaux de drainage nécessaires. Tant que la Chine pourra étendre l'espace déjà démesuré de ses rizières, le peuple chinois ne songera pas à quitter le sol natal; et cet agrandissement de la culture du riz tient exclusivement à la formation géologique du terrain, et à la facilité qu'on aura, grâce à des exhaussements successifs, d'y amener le drainage des inondations estivales. Le Chinois transformera ainsi toutes ses plaines, et même les vallées intérieures et les bas flancs de ses collines; il ne s'arrêtera que devant l'insurmontable obstacle de ses montagnes et de ses forêts.

La population chinoise des « ports à traité » et des villes ouvertes au commerce européen a pris déjà des habitudes cosmopolites. Les vices qui fleurissent dans les grands caravansérails humains ne différent guére sous toutes les latitudes, et Canton se rapproche autant de Londres qu'on prétend que Paris se rapproche de Babylone. La population flottante, les mariniers, les coolies, les interprétes et boys de toutes sortes que l'argent et la familiarité des Européens déclassent, les intermédiaires de toute espèce (sauf les intermédiaires de l'argent, qui, dans le Sud, sont tous de race malaise), les commerçants douteux qu'attire l'appât d'un lucre immédiait et sans fatigue, et toute la séquelle des mendiants, et les enfants perdus, et les

métis qui cachent dans la foule la dualité de race de leur origine, tous ces éléments forment un mélange



Une rue couverte à Canton.

interlope, où fermentent, de la manière la plus active et la plus curieuse, toutes les qualités de parade et tous les vices d'utilité. C'est sur de tels spécimens, les seuls que, pendant longtemps, connurent les Européens, qu'on jugea le peuple chinois; et le jugement qu'on porta fut aussi erroné que le serait celui d'un étranger estimant le peuple français au vu des matelots, des barbaresques, des levantins des quais de Marseille.

C'est parmi la population agricole - qui forme encore la presque totalité du peuple jaune - qu'il faut chercher les caractères distinctifs de la race et de la nation. Les populations agricoles sont aussi sédentaires que le leur permettent les rares besoins de leur existence et que le conseillent la lenteur et la difficulté des communications. Peu laborieux sans doute, mais patients et intelligents, les paysans se contentent du travail modéré de la terre et savent borner à la fois leur fortune et leurs désirs. L'argent en tas ne les tente pas. et ils se jugent satisfaits de l'assurance du lendemain. A vivre ainsi, dans la tranquillité des campagnes, parmi la douceur des choses, la clémence bienfaisante du soleil et de la rizière, sans les préoccupations de l'extérieur, sans le souci des événements lointains, dans le cercle restreint du foyer familial et des connaissances utiles, le paysan sur sa terre revêt un aspect digne et patriarcal, et il pratique, sans difficultés apparentes ni réelles, les vertus de la loi naturelle, que son ciel et son tempérament lui rendent faciles et même agréables. En communion intime avec ce qui l'entoure, son sédentarisme l'attache et l'assimile à son sol natal, et il consume au scul entretien de sa terre et de son fover toute sa pacifique ardeur.

Les habitants des montagnes, mieux découplés par les aspérités mêmes de leur pays, sont plus aptes aux grandes courses, aux chasses et aux guets que nécessitent la médiocrité des vallons et l'insécurité des forêts. Les dangers des caux, des bois et des fauves, auxquels ils sont naturellement exposés, les ont rendus insouciants du péril, adroits sur la terre et sur les rivières, pleins de sang-froid, aventureux et hardis; ils pratiquent, même envers leurs ennemis, l'hospitalité des peuples indépendants et fiers; la liberté dont jouissent leurs solitudes a relevé leurs regards, leurs fronts et leurs âmes, et leur a donné la franchise de la démarche et de l'esprit. Peu lettrés, peu commerçants, mais admirablement faits pour leur climat, et le sachant, ils promènent délibérément dans leurs montagnes le caprice de leurs chevauchées et la grâce hautaine de leurs allures.

Et dans le désert et sur les steppes marchent interminablement les nomades, Tongouses ou Mongols des tentes, qui portent avec eux leur fortune et leur fugitif abri, et qui parcourent patiemment et sans défaillance leur insignifiante patrie. Aucune civilisation ne pénètre, aucune idée ne hante leur poitrine ou leur cerveau; ils ne laissent de trace ni dans l'histoire ni sur la steppe. Fuyards perpétuels d'un médiocre destin, ils n'ont que l'unique souci de pouvoir vivre, et tournent, en de gros chariots, suivis de maigres troupeaux, dans le cercle des sables avares, où s'écoule leur pauvre existence.

Chacun de ces rameaux divers d'une même race vit et habite suivant son tempérament et suivant ses occupations. Tandis que les villes se bâtissent en pierres, avec des recherches d'art, de sculpture et de confortable que nous étudierons plus loin, les villages sont construits en bois, en bambou, en charme,

ou en pisé. Mais les demeures obéissent toujours à cette double préoccupation : garer les habitants du soleil et comporter pour l'élément féminin un appartement séparé. La maison (sauf, bien entendu, dans les villes de commerce) est située au milieu d'une cour fleurie ou d'un jardin ombragé; et celui-ci se compose toujours de quelques grands arbres à fruits, sous le large feuillage desquels, dans des vases enluminés et tarabiscotés, poussent les fleurs étranges et les arbrisseaux déformés par une culture à rebours; car le jardinier chinois, pour produire des effets originaux, contorsionne la plante confiée à ses soins. Un peu d'eau et, sur le toit, le panache d'un aréquier complètent le jardin. Par un auvent, que ferme au soir une cloison de planches mobiles, s'ouvre la maison, dont le sol est parfois cannelé ou briqueté, mais plus généralement de terre battue. Et sitôt entré, le visiteur aperçoit, entre les lits de repos, l'autel des Ancêtres, planchette surélevée où se dressent les tablettes des parents morts, devant les offrandes rituelles et les parfums. C'est là la salle d'audience, où l'on reçoit les visites, où l'on traite des affaires, où l'on fume, où l'on se réunit pour deviser le soir; à côté est la salle où les gens de la maison prennent leur repas, à demi couchés sur des lits durs, recouverts de nattes frèles et fraîches; puis, tout à l'entour, les chambres de repos, où les lits disparaissent sous des moustiquaires, et où se trouvent les meubles façonnés, les outils ou les livres du maître du logis. De là, par des portes basses, on va dans l'appartement des femmes. Dans les maisons riches, toutes ces pièces sont disposées autour d'un vaste quadrilatère formant cour, au centre duquel se trouve une pièce d'eau rafraichissante, une source parfois. Tandis que les pagodes et les monuments publics regorgent de richesses, il est rare que les maisons soient luxueuses; celle du riche ne se distingue guère de celle du pauvre, si ce n'est par des revêtements intérieurs de faïence ou de laque, et par le nombre, la rareté et la somptuosité des meubles, des accessoires et des bibelots. Les toits toujours sont très vastes et surbaissés pour garantir des rayons du soleil et de la chaleur même de la réverbération; dans le Sud, des vérandahs courent le long de toutes les pièces, et les habitants passent presque toute leur vie au plein air des ombrages. Les ouvertures sont pratiquées de façon à obtenir un double courant d'air, perpendiculaire et perpétuel, et le bois épais est jugé le meilleur des matériaux de construction pour maintenir à l'intérieur des logis la fraîcheur de l'ombre dans les pièces hermétiquement fermées.

Dans les pays de forêts et de montagnes, on prend, en même temps que contre le soleil, des précautions contre les agressions nocturnes et contre l'influence du sol humide, formé de la pourriture délétère des grands arbres. Les planchers sont doubles et surélevés, et les habitations sont construites sur de véritables pilotis ayant de un à deux mêtres de hauteur; les planchers sont faits de bambous tressés : ils sont élastiques et dansent sous le poids des marcheurs à cause de leurs insuffisantes attaches; les indigénes d'ailleurs se déchaussent toujours. Entre les pilotis se tient généralement la basse-cour; on accède à la maison par des échelles de rotin ou des escaliers de bois mobile, qu'on relève la nuit contre les parois; les dormeurs sont ainsi protégés contre toute visite du

dehors. Ces maisons se composent de peu de pièces très spacieuses, très élevées, parfaitement aérées; le feu, quand il en est besoin, se fait sur quelques pierres plates isolées au milieu des chambres, et se dégage librement sans la moindre trace de cheminée. L'aspect de ces villages à demi fortifiés est véritablement fort curieux; et ils présentent beaucoup plus de facilités à la vie ordinaire qu'on ne pourrait le supposer. Les toits sont tous faits de feuilles de latanier superposées et arrangées comme des tuiles. Les huttes des plus pauvres, ou des semi-nomades, ou des tribus les moins civilisées, sont en paille tordue, en branchages et en terre gâchée et battue; l'indigène vivant constamment à l'air, son habitation n'est qu'une niche, refuge passager pour le sommeil et contre les pluies d'orage.

Une particularité des deltas consiste en les « villages aquatiques », double rangée de maisons de bois, l'une sur la berge des fleuves, l'autre sur radeaux à la surface même des eaux. Ces maisons voyageuses appartiennent spécialement à des familles de pêcheurs et aux propriétaires, conducteurs et coupeurs des grands radeaux de bois qui descendent, suivant le fil de l'eau, des hautes régions vers les pays de plaines. L'habitation terrestre n'est que le « pied à terre », expression parfaitement exacte en la circonstance. De très riches indigênes ne dédaignent pas cette manière de vivre amphibie, qui, malgré l'épaisseur du radeau de soutien (un mêtre de hambous superposés), prédispose à toutes les maladies provenant de l'humidité et des brouillards; et c'est une amusante caractéristique des deltas et des baies maritimes.

Le costume extrême-oriental est toujours simple de coupe et toujours respectueux des lignes du corps humain qu'il ne presse et ne déforme point. Le Chinois porte le pantalon très large, avec des « basanes »



Village aquatique.

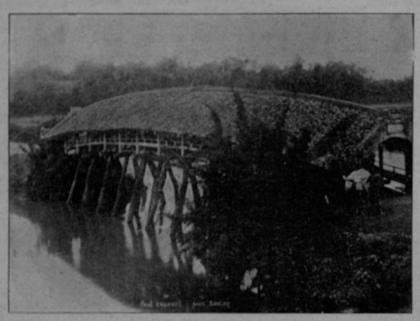
de couleur différente, et serré seulement aux chevilles, des bas blancs très lâches d'étoffe légère, des sandales de drap, une veste boutonnée largement sur le côté par cinq petits boutons de métal, avec des manches très courtes et très amples, et un col très bas et découvert. Les peuples montagnards s'habil'ent de vêtements analogues, d'une serge uniformément bleue, et serrés aux jointures, pour leur permettre la liberté de leurs mouvements. Ces peuples se

rasent la tête entièrement, sauf la mèche occipitale, qu'ils tressent en natte, et qu'ils allongent encore, jusqu'à ce qu'elle batte leurs chevilles, par des fils de soie noire. Leur système pileux est peu développé : d'ailleurs ils s'épilent jusqu'à trente ans et laissent ensuite pousser, au menton et aux lèvres, quelques poils rares et très longs, fins et retombants, qui particularisent leur physionomie.

Les peuplades du Sud ont un pantalon large, un veston court et une sorte de robe, ouverte du haut en bas, qui recouvre le tout. La couleur en est uniformément d'un rouge sombre, obtenu avec la teinture du cunao. L'habillement des hommes et des femmes est le même. Ils conservent tous leurs cheveux, qui sont noirs, fournis et fort beaux, quoique rudes ; ils les tordent en un épais chignon et se ceignent la tête d'un turban de soie ou de crépon foncé, dont ils laissent flotter les bouts. A mesure qu'on se rapproche de l'équateur, le costume devient de plus en plus simple et finit par se réduire à une scute ceinture, placée à peu prés où l'exige la décence de toutes les nations. Sauf dans les marches longues ou les ascensions de montagnes, les peuples du Sud vont jambes à l'air et pieds nus et sont fort génés de tout cérémonial nécessitant des chaussures ou seulement des sandales.

Ce n'est plus que dans quelques provinces et aux « dames de la cour » qu'on fait subir, dès la petite enfance, cette mutilation des pieds par serrage, dont on a tant parlé, et qui tombe de plus en plus en désuétude.

Les costumes de parade et les vêtements officiels des fonctionnaires sont fort riches au contraire; ce



Un pont en Chine.

sont des soies brochées des plus éclatantes couleurs, tissées d'or et de dessins au cordonnet, des bonnets de forme hiératique, et, partout, l'ornement obligatoire, le dragon à quatre griffes, pour les mandarins et les riches, et le dragon à cinq griffes, pour tout ce qui touche à la personne de l'Empereur. Quelques particuliers imitent cette magnificence en se couvrant, les uns sur les autres, de plusieurs costumes de soie voyante et chatoyante, dont le nombre indique la « surface financière » de celui qui en est revêtu.

Ces races ont toutes l'amour des bijoux et, en général, du minéral et du métal qui brille, avec ou sans travail. Spécialement les bagues, les bracelets et les colliers d'argent et d'or, sans alliage aucun, sont appréciés des femmes et des enfants. Les hommes même en portent, et c'est aussi une manière de porter sur soi ses modestes économies. Les tribus isolées portent même des bracelets à toutes les jointures, au coude, à la cheville et au genou. On porte, au centre de plaques d'or émaillées ou d'enchevêtrement d'or étiré, de petits diamants, des rubis de Siam, des coraux, des perles noires, et même des cristallins de requins; les ongles de tigre forment aussi de nombreux sujets de décoration personnelle, ainsi que l'ivoire et l'écaille la plus blonde, provenant de certaines chélonées.

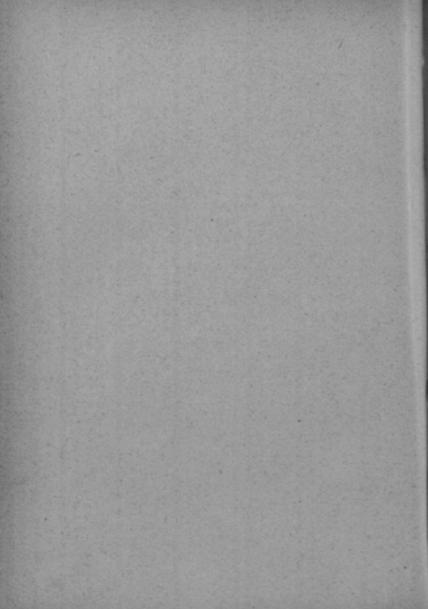
L'alimentation a pour base unique et générale le riz blanc, cuit dans des marmites de têrre poreuse, et non crevé. Le poisson, la viande de porc et la volaille et toutes sortes de légumes indigènes constituent le principal des menus. Et chacun des plats est assaisonné, en dehors du sel et des piments verts et rouges, d'une composition appelée en Annam « NuocMam », formée de la fermentation de certains poissons dans du vinaigre de riz; cette mixture, d'un aspect brun et d'un goût fort étrange, répugne à bien des Européens, qui cependant s'accommodent fort bien des sauces anglaises (qui sont de la même composition), parce qu'elles sont anglaises. On ne boit pas pendant les repas; après les repas, on boit du thé très



Maison campagnarde.

chaud; avant, on boit de très petites tasses d'eau de riz, boisson très forte et un peu semblable à l'eau-devie de marc, obtenue par la fermentation d'un riz assez ancien.

Les viandes sont coupées en petits carrés, ou pilées, et jamais on ne sert de couteaux à table; les mets sont apportés dans de petites soucoupes, et les repas comportent une soixantaine de plats. On les mange avec des baguettes d'ébène ou d'ivoire, tenues entre trois doigts de la main, et d'un mécanisme assez facile en somme à apprendre. Il est bien quelques plats assez curieux : pousses de bambou, salades fermentées, œufs avancés, etc. Mais il n'en est certes pas qui ait l'odeur d'un fromage de Roquefort, et quand on parle de manger des nids d'hirondelles, il s'agit tout simplement de mettre dans un potage une sorte de tapioca, sève d'un arbre avec laquelle les hirondelles consolident leurs nids. Et on termine par des sucreries et des fruits, généralement fort épicés et parfumés, cannes à sucre violettes, pommes cannelles, quartiers de jaquier, d'oranges, de mandarines sanglantes, ou pastèques roses, bananes « mains de Bouddha », gingembres confits. Ce genre de nourriture et l'habitude de ne pas boire pendant les repas perpétuent la maigreur et la gracilité de la race, mieux encore que la continuité de la chaleur; l'homme des plaines méridionales surtout est sec et sans chair; et les tout petits enfants, seuls, leur gros ventre tout ballonné de riz, et élevés en liberté au grand air, étalent joyeusement leurs formes grasses au milieu de la poussière dorée des chemins.





## CHAPITRE IV

L'organisation politique et sociale de tout l'Extrême-Orient est calquée sur celle de la Chine, dont la Corée, la Birmanie, le Siam et l'Annam furent des royaumes tributaires; il suffira donc de déterminer les ressorts qui mettent en branle toute la machine chinoise. On pense bien qu'une si énorme agglomération ne peut être régie par un autocratisme central, et qu'il faut rejeter bien loin la légende de la tyrannie chinoise; à la vérité, il n'est pas de peuple plus libre et dans les affaires duquel le gouvernement et l'administration s'immiscent moins. L'Empire est divisé en vingt-deux vice-royautés, dont le chef, ou vice-roi, est le maître souverain, frappe monnaie, lève des troupes, fait la guerre (on l'a bien vu dans la conquête du Tonkin par les Français) de sa propre autorité, sans que la cour de Péking en soit touchée, sans que les autres vice-royautés en soient rendues solidaires. Les vice-rois sont chargés de la transmission et de l'exécution des édits impériaux applicables sur tout le territoire et sont responsables de la tranquillité et de la prospérité de leur vice-royauté. Mais ils

n'ont pas de compte à rendre sur les moyens qu'ils emploient pour y parvenir. Indépendants par la nature de leurs fonctions, ils le sont davantage encore par l'éloignement de leurs résidences, et c'est à de bien rares intervalles que les envoyés impériaux, sorte de missi dominici, promènent, dans les capitales reculées des royaumes, les prérogatives et le contrôle du souverain.

Tous les grades et toutes les fonctions de l'État sont aux mains d'une caste spéciale, vulgairement appelée mandarins (d'un mot portugais); cette caste n'est pas héréditaire; elle se recrute parmi les lettrés, et suivant les succès obtenus aux examens littéraires et politiques qui ont lieu tous les cinq ans dans l'Empire. Aux cinq grades de bachelier, licencié, docteur, « tamhoa » et « hoanggiap », correspond l'obtention successive des fonctions d'interprète, de sous-préfet, de préfet, de gouverneur et de conseiller impérial. Cette loi, si son mécanisme était toujours observé, assurerait le maintien de l'autorité en des mains toujours intelligentes. Les fonctions se répartissent dans l'administration générale, les finances, la police et la justice, qui sont les quatre grands ministères de l'intérieur chinois. Chaque capitale, chaque chef-lieu a un mandarin représentant l'une de ces administrations; chacun d'eux possède une armée de scribes d'interprêtes, d'agents, tous lettrés, tous pourvus d'un diplôme. C'est aux mains de cette caste que se trouve le sort, national et international, de l'Empire.

Au-dessous de ces hiérarchies administratives se trouvent les fonctions communales (chefs de canton, maires, chefs de district, adjoints, conseil des notables). Et tandis que les premières sont nommées par l'Empereur, sur la désignation des examens, ces dernières sont soumises au choix des villages et du peuple et prises toujours parmi les natifs du sol sur lequel elles ont à veiller. Toute cette série de magistrats de terroir élus et populaires fait un heureux contrepoids à l'aristocratie des lettrés; et l'habitant trouve un protecteur et un défenseur avisé parmi ceux-là mèmes qui partagent ses intérêts, ses besoins et ses désirs, et dont il peut à chaque instant, par suite de la familiarité de la vie en Chine, contrôler l'existence et la fortune. C'est ainsi que l'administration générale et l'administration locale sont confiées au mélleur de l'intelligence et du sang chinois.

Au-dessus, moteurs apparents de toute la machine, se tiennent, dans le faste de la capitale, l'Empereur, ses ministres et les hauts mandarins de la cour. Et la scission naturelle entre le peuple et eux s'accentue encore de ce fait que la dynastie et ses plus proches serviteurs n'appartiennent pas à la race autochtone. Ce sont des Mandchoux, issus directement de l'un quelconque des quatre-vingt mille Tartares qui, en 1620, prirent Péking d'assaut et escaladérent d'autorité le céleste trône. Il ne reste plus aujourd'hui de ces heureux envahisseurs, goutte d'eau chue dans un océan qui se referma sur elle, que ces familles suprêmes, isolées dans l'Empire qu'elles gouvernent, et qui ne doivent leur hégémonie qu'à l'inertie générale et à leur propre habileté. Si les races du Sud, plus proches d'elles ethnographiquement, les acceptent volontiers, les Chinois du Nord les supportent impatiemment, et, comme nous le verrons au dernier chapitre, il faut aux souverains de Péking l'appui de l'Europe pour ne pas tomber à bas de leur trône chancelant.

D'ailleurs les mandarins seuls gouvernent; l'Empereur règne dans une solitude hautaine, où il s'occupe de littérature, de fêtes, de faisanderies, infiniment plus que de gouvernement; il semble n'appartenir guère qu'aux régents et aux usurpateurs de témoigner de l'énergie et de s'immiscer dans les affaires de l'État. Les autres souverains vivent dans un éloignement profitable à leur grandeur et ont ainsi à se soumettre moins souvent à cette règle du palais, qu'un Empereur doit mourir quand il n'a pas été heureux ou qu'il s'est trompé.

On voit ainsi combien vague est la direction générale que la cour donne aux choses de l'Empire, et combien il est facile à l'administration des viceroyautés de changer à leur gré cette direction.

Les frontières de la Chine proprement dite, indéfendables malgré le travail gigantesque, mais de conception enfantine, de la grande muraille, sont couvertes par des États feudataires, singulière invention politique dont il faut dire un mot. Ces États, qui possédaient une autonomie et une souveraineté absolues, étaient « assignés » à l'Empire chinois par une sorte de vassalité morale; le Fils du Ciel, tenant à demeurer le Père de toute la race Jaune, était le suzerain nominal et recevait l'hommage verbal des royaumes ainsi constitués; il leur promettait son aide dans leurs discussions et leurs difficultés; en revanche, ceux-ci, tant par leur situation géographique que par leur serment, devaient arrêter, tamiser et endiguer les invasions des ennemis de l'Empire; ils portaient le nom officiel de « Fan » (barrières) et devaient user l'effort de l'ennemi avant son arrivée sur le sol métropolitain; c'étaient des tampons amortissant le choc,

des boulevards où les Célestes venaient combattre pour s'éviter à eux-mêmes les frais et les dangers de l'occupation militaire; cette conception très habile a préservé la Chine pendant des siècles. Ainsi furent l'Annam, le Tonkin, le Siam, le Laos, la Birmanie, le Népaul, le Haut-Thibet, le Turkestan, la Mandchourie et la Corée. Et avant d'attaquer le colosse chinois, il a fallu que l'Europe s'emparât de ces boulevards et en retournât l'institution contre ceux-là mêmes qui l'avaient inventée.

Mais la caractéristique de cet état est le rôle politique et social joué par la famille. Toute l'administration est issue de la synarchie des cent Familles « Ba Hô », qui, aux temps primitifs, étaient les seules souches chinoises et constituaient toute la population de l'Empire 1. Chacune d'elles avait un chef, investi de tous les pouvoirs, et autour duquel gravitaient tous les intérêts de la souche; il rendait la justice, partageait les terres, était le maître souverain de tous ceux de son nom, et ceux-ci, ne s'éloignant pas du chef, formaient autour de lui des villages et apprenaient un même métier familial; telle fut l'œuvre du peuple chinois et de sa constitution communale. Aujourd'hui, le chef de famille n'a plus les mêmes pouvoirs ; mais, par une analogique conséquence, ces pouvoirs sont dévolus au chef de la commune, qui était jadis le chef de famille. Il est, jusqu'aux délits graves, le seul justicier de son pays; il récolte les impôts de ses villages; il détermine les corvées et la conscription

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le nom de souche s'est perpétue jusqu'à nos jours. Des trois noms du citoyen chinois, le premier est le nom de souche, le troisième est le nom de famille, le deuxième est le prénom individuel.

militaire; c'est lui qui veille à l'entretien des digues et aux cérémonies traditionnelles du culte; la commune, qu'il représente, est le véritable rouage de l'administration intérieure, et il y emprunte l'autorité d'un père sur ses enfants. Cette sorte de tiers-état, élu par le peuple et toujours renouvelable, est composé d'hommes suffisamment élevés, instruits, éclairés et expérimentés pour que M. Paul Bert, gouverneur de l'Indo-Chine, dans les temps les plus troublés, réunît en grande assemblée des notables tous les chefs des communes tonkinoises et fit grand cas des avis qu'ils avaient émis.

Cette solide organisation de la commune, qui donne à la Chine tant de paix et de prospérité, a été calquée sur l'organisation de la famille. Elle constitue l'élément le plus compact et la base solide de tout l'édifice social, et son lien, excessivement étendu. transmet sur une foule d'individus les prérogatives et les devoirs qui y sont attachés. Elle se pose sur deux sentiments d'une grande intensité : le droit social du chef de la famille ; la religion de la famille envers son chef. Le droit du père sur les enfants allait jadis, comme dans les vieilles lois romaines, jusqu'à la mort ; aujourd'hui, quoique atténué, il va encore jusqu'à l'exil ; le père rend la justice au nom de l'État, pour les délits commis par ses enfants, quand le cas n'est pas grave, afin d'éviter à un coupable léger une flétrissure officielle ; il régit tous les biens de la communauté, et il les donne ou il en use à son gré dans l'intérieur de la famille ; il n'y a, pour les enfants visà-vis du père, ni émancipation, ni majorité; et les décisions de ce chef sont toujours souveraines, tant qu'il a conservé sa raison. Les filles seules s'émancipent par le mariage; mais les femmes des fils y entrent et les y remplacent avec les mêmes devoirs.

En Chine, tout se fait, non pas en préparation et en vue de l'avenir, mais en tradition et en conséquence du passé. C'est ce qui explique le respect religieux des Ancêtres et du chef de la famille qui est la représentation dernière et vivante de toute la race; il parle non seulement en son nom propre, mais au nom de tous ceux de la même souche qui l'ont précédé et qu'il symbolise; et c'est ce qui fait que, sur le sort des enfants, l'aïeul a plus d'influence encore que le père. Les familles se réunissent au complet plusieurs fois par an, et par rite obligatoire; elles s'allient pour leurs intérêts, elles agissent comme tribunal de justice; et l'un des membres, sauf cas exceptionnel, ne saurait abandonner le village local et vendre le lopin de terre familiale qui lui échut en héritage.

Cette importance et ce rôle capital de la famille expliquent l'intérêt qu'on attache aux naissances, d'abord pour perpétuer la race, ensuite pour ne pas laisser se perdre l'hommage rendu aux Ancêtres porteurs du nom familial. L'enfant mâle seul compte et est un sujet de joie; son éducation et sa santé priment tout dans la maison; et, comme chez tous les peuples agriculteurs, le nombre des enfants est une source de richesse; on juge donc que le père ne met jamais un terme volontaire à sa progéniture : les familles où l'on voit vingt enfants ne sont pas rares ; celles de dix enfants représentent la movenne; tout cela habite dans la maison paternelle et va à l'école du village, vivant sur la rizière familiale, sans souci du lendemain. La rizière se partage plus tard en autant de parties qu'il y a d'enfants mâles, une préférence étant faite à l'aîné; et c'est à chacun d'eux à agrandir l'héritage paternel, ou à savoir s'en satisfaire. Ils vivent ensemble la plupart du temps et se soutiennent mutuellement de leur voisinage.

Une telle quantité d'enfants se comprend, quand onsaura que l'homme de race jaune est polygame de droit; cependant il ne l'est pas de nature, car il n'est guère de pays où les sens soient plus endormis, où la licence et la débauche soient vices moins répandus. La polygamie n'est donc pas, comme elle l'est partout ailleurs, une luxure ; elle n'est qu'un moven d'obéir sûrement à la Tradition et aux sentiments élevés de la perpétuité du nom dans l'avenir et de l'hommage au passé. Quand un mari n'a de la femme qu'il a choisie, ou, pour mieux dire, qu'il a reçue de ses parents, point d'enfant ou seulement des filles, il prend une deuxième épouse ; s'il n'est pas plus heureux qu'avec la première, il en prend une troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'arrive le garçon tant désiré. Et c'est la mère de ce garçon qui prend le rang de première épouse, à laquelle les autres femmes du gynécée obéissent pacifiquement et avec une amicale déférence. Mais je ne connais pas d'exemple qu'un homme ait pris une deuxième femme, du moment qu'il avait eu un mâle de la première.

Deux familles destinent leurs enfants l'un à l'autre dès le plus bas âge, et ceux-ci ne commencent parfois à se voir qu'à l'âge nubile; sauf des cas majeurs, le choix des parents n'est jamais rejeté; la femme s'achète et se paie, et le mariage est une simple formalité civile et une cérémonie familiale. La femme mariée peut être répudiée pour différentes causes, prévues par la loi, notamment pour stérilité, pour

impertinence et même pour bavardage. Que diraient les femmes d'Occident d'un pareil cas de divorce?... La répudiation n'est jamais accomplie au désavantage du mari. L'adultère est très gravement puni, même chez l'homme. Dans certaines régions, la femme adultère voit sa mort confiée au hasard des éléments, et précédée de supplices affreux dont nous tairons ici la description.

Le rôle de la femme dans la maison se confine tout entier dans l'intérieur du ménage; elle demeure, visà-vis du mari, complètement effacée. Mais le rôle de la mère est considérable, et les conseils qu'elle donne sur la demande qui lui en est toujours faite influent sensiblement sur la conduite et le sort des enfants, même âgés, même mariés. Elle ne jouit cependant d'aucun droit; et il ne semble pas que les femmes soient bien instruites. Ménagères, elles font même certains gros travaux, balaient, cuisinent, piquent le buffle et repiquent le riz, pendant que leur maître brode la soie, fait des vers ou rêve aux solives du toit en fumant ses pipes.

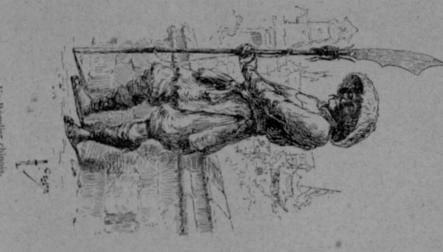
On voit que l'institution patriarcale de la famille ne crée pas d'usages familiaux bien nombreux et bien stricts. Nous ferons cependant une exception en ce qui concerne les morts. Certes, la mort fait à ces peuples, très fins d'intelligence, mais sans nerfs, et préparés par des traditions religieuses très consolantes, un effet fort peu pénible et qui ne se rapproche en rien de la répulsion que ce fait très naturel inspire aux imaginations compliquées de l'Occident. Mais les honneurs rendus à la mémoire du mort commencent avant le refroidissement du cadavre : il importe que les jeunes et les festins soient rituellement observés et

préparés ; que les deuils soient portés strictement suivant les parentés, et, pendant que l'esprit du père mort demeure autour de la maison où il commanda, symbolisé par la tablette à son nom placée sur l'autel où viennent se prosterner ses fils, le corps, au lieu d'être incinéré ou embaumé au loin, est enterré. dans un seul cercueil de bois, au milieu de la propriété familiale ; et de la tombe même, réceptacle de mort, mais source de vie, germe, du fond de la terre, le riz de la moisson prochaine, qui nourrira les enfants du disparu. Ainsi s'accomplit le circulus vital, la résurrection du chef mort dans la famille vivante. et, au pied de la lettre, la permanence du défunt aux lieux où il a vécu. Pour bizarre qu'il nous semble ici cet usage, éclairé aux lueurs de la Tradition extrêmeorientale, se revêt d'une implacable logique et d'une funèbre grandeur.

..

Les sentiments d'humanité générale et de paix, très développés dans le peuple par toutes ces traditions, l'indépendance presque absolue des vice-royautés, le lien très lâche qui unit si faiblement entre elles les régions de la Chine gouvernementale, cette autonomie de la race, qui s'oppose à toutes les entreprises de la force et de la ruse, sont parmi les caractéristiques de l'esprit chinois; mais ils ne vont pas sans porter préjudice à d'autres sentiments, qui sont, en Europe, les principaux moteurs: je veux parler des sentiments militaires et patriotiques.

Le sentiment de la nationalité est remplacé ici par celui de la race, beaucoup plus vif, mais beaucoup plus pacifique, et ne se démontrant pas par les mêmes



Un Régulier chinois-

passions ; la nationalité engendre l'amour de la gloire militaire et de l'extension violente et guerrière du territoire ; le sentiment de la race n'engendre que le



Un Chef des Sociétés secretes.

désir de l'accroissement de la population et de la solidarité; et il faut appuyer sur ce fait qu'il n'est lié à aucune idée de possession de sol ni de forme de gouvernement; les progrès incessants de la race, accomplis par un perpétuel excédent de naissances et par une mutualité très étroite entre les Jaunes, ne sont intéressés ni par les révolutions.

ni par les guerres; et c'est làqu'il faut chercher l'explica-

tion de l'inertie et de l'apathie de la race chinoise visà-vis les invasions européennes et les tentatives de démembrement de la Chine; ces tentatives menacent le sol, la dynastie, le gouvernement, les institutions politiques extérieures ; elles ne menacent pas la race, et la race ne s'en émeut pas ; ces cataclysmes agissent à côté, et, le dirai-je, en-dessous d'elle.

La grande conséquence d'une telle indifférence visà-vis les choses de la guerre est le dédain de la force et l'absence de tous les movens de force. En dehors des Tartares et des Mandchoux du Nord, il n'v a pas d'armée permanente en Chine ; aucune considération ne s'attache au métier des armes ; dans le peuple, on ne recrute comme soldats que les mendiants et les vagabonds : et les familles n'envoient à l'armée, comme officiers, que ceux de leurs fils dont on ne saurait rien faire, ou qui ont mal tourné. Les mandarins militaires sont de la dernière classe et passent après les agents politiques, les magistrats, les agents du trésor, du cadastre, et après les lettrés et les instituteurs. Ils n'ont même pas le droit de sacrifier sur les mêmes autels que leurs collègues et se construisent, à part, des édifices religieux d'un ordre inférieur. Il n'y a pas d'armée à recruter, ni à habiller, ni à entretenir, ni à payer. Au moment du temps de guerre, on lève les inscrits d'une manière tant soit peu arbitraire, et on ne peut pas dire qu'ils soient bien exercés ; d'ailleurs le matériel de guerre n'existe pas, les armes sont vieilles et défectueuses ; les officiers ne sont eux-mêmes que des maraudeurs, et leur stratégie et leur tactique bizarres sont leurs seules qualités militaires un peu dignes d'intérêt. Mais le nombre passe tout et leur donne un avantage énorme sur des assaillants braves, bien armés, bien instruits, mais venus de loin et, par suite, d'un effectif restreint. Encore faut-il faire une distinction, que nous ne saurions expliquer dans un aussi rapide aperçu : quand

l'invasion menace la race, toute la race se lève; et le général de Négrier s'en aperçut lorsqu'une seule des vingt-deux Vice-royautés, levée en armes, l'arrêta à son premier pas dans l'intérieur de la grande muraille. Lorsque l'invasion menace la dynastie mand-choue et les institutions qu'elle créa, le peuple chinois ne bouge pas, et le général japonais, débarqué dans le Petchili — et auquel nous ne ferons pas d'injustice en ne l'égalant pas au général de Négrier — trouve la route libre et même facilitée. Si nous avions l'espace nécessaire, nous montrerions la race chinoise en voie de développement normal, et s'aidant — ou croyant s'aider — des Européens pour atteindre l'hégémonie ethnographique à laquelle, depuis quatre cents ans, elle vise.

Par cette absence de charges militaires - tant au point de vue de l'armée qu'à celui de la marine - les impôts se trouvent singulièrement allègés. Le budget des travaux publics ne grève la population qu'en nature; l'impôt qui y est afférent est payé par les populations sous forme de jours de travail (entretien des digues, des ponts, des chaussées, sur le territoire des communes, sous la responsabilité directe du premier magistrat élu). Il n'v a pas de dépenses somptuaires, le trésor royal payant les édifices de luxe et les fêtes cérémoniales et rituelles. En ce qui concerne l'agriculture et le service postal des trams, les communes se gèrent et s'imposent elles-mêmes. Et les impôts perçus par le trésor impérial servent au paiement des autorités mandarinales, des fonctionnaires, des forces de la police permanente et des dépenses

générales et imprévues, lesquelles, dans les budgets jaunes plus encore que dans les autres, ouvrent des trous obscurs et inexpliqués.



La Brouette chinoise.

Mais la perception de ces impôts se fait d'une manière déplorable. Les livres du cadastre et de la propriété personnelle divisant le sol en cultures différemment imposables, suivant leur rendement, les registres de recensement, servent à établir la base des impôts de capitation et de propriété; mais le taux de l'imposition peut varier suivant des décisions impériales, qui n'ont pas toujours la justice et l'équité



Pendant l'orage.

pour base. Lorsque l'Empereur a décidé quelles devaient être, en telle année, les sommes totales provenant des impôts de tout l'Empire, elles sont partagées au prorata du sol et de la population entre les vingt-deux vice-royautés; mais chacun des vice-rois réclame à l'ensemble des agents du trésor qui lui sont soumis une somme plus forte que celle qu'il doit porter à la cour ; chacun des agents du trésor indique aux collecteurs des communes une somme plus forte que celle que lui indique le vice-roi; et chacun des collecteurs prélève sur les maires des villages plus que ce qu'il doit représenter. L'impôt est ainsi grevé d'autant plus d'additions qu'il passe par plus de mains intermédiaires, qui en conservent toutes quelque chose. On prétend que, la solde des mandarins n'étant pas en rapport avec le faste que les traditions et les conventions veulent qu'ils déploient, ces derniers sont contraints de voler, s'ils veulent maintenir leur rang et ne pas déchoir. Malgré ces concussions, que les lois répriment très vivement quand on vient à les découvrir, mais que nul ne cherche à faire connaître, le peuple chinois ne paie pas à son souverain une redevance générale qui atteigne, même dans les années les plus dures, le chiffre d'un franc vingt centimes par tête d'habitant inscrit.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur les conditions d'existence que les rouages politiques et financiers, dont l'énumération précède, font aux habitants des pays jaunes; mais, aux chapitres suivants, nous allons voir comment les traditions, les religions, les lois, les coutumes, la littérature et l'instruction générale ont modifié ces conditions, ont adouci les mœurs, ont formé les caractères, et comment il se fait que, sous l'ambiance de l'atmosphère sociale qu'il s'est créée, le Jaune vit, en face d'un autocratisme falot, sous des hiérarchies avides et improbes, et devant la menace de tous les cataclysmes, plus indifférent et, en somme, plus heureux

que le Blanc au milieu de ses progrès incessants, de sa civilisation tourmentée, et de sa recherche du bien-être, de la richesse rapide et de tous les plaisirs.



## CHAPITRE V

Chaque peuple prétend que ses traditions et ses religions sont les meilleures et remontent aux plus hautes origines. La race jaune ne manque pas aux prescriptions de ce spécial orgueil, en attribuant à son passé une antiquité historique de trois mille cinq cents années avant l'ère chrétienne. Certes, elle entend faire remonter plus haut encore les certitudes de ces ancestralités; les temps antéhistoriques de la Chine comprennent huit périodes et huit dynasties royales; les temps semi-historiques comprennent une seule dynastie, la neuvième, qui aurait compté seize empereurs. Quelque parti que l'on veuille prendre, il faut reconaître que le Yiking, le plus ancien des livres chinois qui nous soit parvenu (on connaît le titre de quatre autres antérieurs), est un traité d'astronomie symbolique, et qu'il parle, comme d'une chose actuelle, d'un certain état du ciel, qui, d'après les calculs les plus rigoureux de la science moderne, a dû se présenter trente-quatre siècles avant Jésus-Christ. Or, l'homme capable d'écrire le Yiking était un inspiré; et le peuple pour qui il était écrit, ne pouvait être un peuple sauvage. On sait que c'est à Fohi que les Chinois font remonter l'invention de l'écriture, la composition du Yiking, la création des premiers instruments de musique et l'application de la charrue au labourage. C'est ce saint, ce mage — d'autre disent ce mythe — qui est vraiment l'inspirateur de la race et l'inventeur de sa religion et de ses traditions.

Le Yiking, livre sacré des Chinois, est divisé en soixante-quatre chapitres, dont chacun est la paraphrase d'un des soixante-quatre caractères primordiaux de l'écriture (Koua), au point de vue moral, politique, métaphysique, divinatoire et social. Toutes ses comparaisons et tous ses enseignements sont tirés de l'astronomie, à tel point que son meilleur traducteur, M. Philastre, n'y veut voir qu'une discussion astronomique. Tous les philosophes chinois étudient le Yiking; et les plus fortes intelligences ont passé leur vie à établir des « commentaires de ce texte obscur et rempli d'ambiguïtés ». Les « commentaires » traditionnels, de Wenwang (« formules déterminatives » ), de Tsheoukong, fils de Wenwang (« formules symboliques »), de Tshengtze et de Kong-foutseu (« Grand commentaire de Confucius ») forment aujourd'hui partie intégrante du Yiking primitif de Fohi et constituent le texte le plus compliqué et le plus abstrait de toutes les sciences humaines.

Impossible de donner une idée d'un texte qui, dans des phrases vagues, contient le germe de tous les systèmes philosophiques, de toutes les sciences naturelles d'observation, de toutes les institutions sociales, politiques et religieuses d'une race. Des savants chinois pàlissent, passent leur vie sur ce livre et meurent avant que de l'avoir fini. Mais il s'en dégage deux principes fondamentaux : celui d'une unité primordiale et d'une même unité finale, et celui d'un ordre parfait dans le développement des modifications qui ont fait jaillir la création de cette unité, et qui, peu à peu, l'y réintègreront. De mémoire d'homme, c'est là-dessus que tout, en Chine, est établi 4.

Les systèmes théogoniques et idéologiques de la race jaune ont reçu l'empreinte de plusieurs grands esprits de l'Extrême-Orient, qui ont, sans en changer le sens intime, modifié, codifié et mis à la portée du petit nombre d'abord, des masses ensuite, le sens primitif des livres sacrés. Plusieurs, comme nous l'avons vu, ont porté toute leur attention sur le Yiking, et leur nom ne se sépare plus de celui du Livre. Trois grands réformateurs philosophes, solitaires et saints, ont extrait du Livre les systèmes de religion, de morale et de philosophie sociale qui régissent aujourd'hui les peuples jaunes, et ont eu sur l'Asie depuis deux mille cinq cents ans l'influence qu'ont eue, sur l'Europe et sur une partie de l'Afrique, Jesus-Christ et Mahomet. Ils se différencient d'eux en ce que leur œuvre fut plus durable, moins attaquée, et que jamais leur personne ne fut divinisée autrement que dans des légendes. Ces réformateurs sont Laotseu, Confucius et le bouddha Cakva Mouni. De leurs enseignements, de leurs écrits, de leur vie, sortirent le taoïsme, le confucianisme et le boud-

¹ Les livres sacrés de la Chine comprennent le Yiking, le Lêki (mémorial des rites), le Chouking (livre d'excellence), le Chiking (livre des vers), et le Gialè (rites domestiques), le plus récent (1129 après Jésus-Christ), et qu'on ne reconnaît pas toujours comme tel.

dhisme, système triple, dont la religion, la métaphysique, la philosophie, la morale et les sciences politiques et sociales s'étayent les unes les autres, pour constituer l'appareil intellectuel qui régit depuis deux mille six cents ans, sans révoltes et sans schismes, sept cents millions au moins de cerveaux, c'est-à-dire la moitié environ de la race humaine.

Le taoîsme, système théogonique et métaphysique, exposé par Laotseu et ses disciples (le Livre de la voie et de la vertu, les Influences errantes, le Livre des récompenses et des peines), est aujourd'hui la base de l'intellectualisme religieux. Le Tao ou la Voie est le mécanisme de toutes les transformations subies par l'univers pour sortir de l'unité divine, et ensuite pour y rentrer. La Voie est symbolique; c'est la totalité des créations sérielles, et, comme elle est égale au circulus universel des mouvements, elle peut être prise aussi pour le repos des choses dans leur normalité. Malgré les apparences, les taoïstes se défendent absolument de toute velléité de panthéisme; la résorption de toutes choses dans l'Être un et inconnu (si inconnu que cette vérité, cette unité et cette vie sont désignées généralement par un seul de leurs attributs, et se définissent uniquement par la négative) est la fin de la Voie. Mais cette résorption est intelligente et volontaire, et elle n'est pas couronnée de ce nirvana derrière quoi on ne saurait plus rien imaginer 1. Le taoïsme admet donc l'unité de l'Essence première, la fin heureuse de

¹ Le mouvement modificateur qui fit tout sortir du Ciel et qui y fait tout rentrer peut être éternel et éternellement se reproduire, dans des phases analogues, avec le concours des mêmes-volontés et la présence des mêmes personnalités.

ce qui existe, avec un recommencement éternel, la faute originelle (qui est le résultat de toutes nos existences et de nos volontés antérieures), la communion des saints, la perpétuité du « moi », et le « Ciel » comme but final et inévitable. L'austère et sombre Laotsen, effroi des rhéteurs et admiré du monde jaune tout entier, à travers les tribulations d'une existence méprisée par lui, nous amène à Dieu seul, solitaire, immuable et indifférent. Et la sanction contre les fautes volontaires consiste en une série d'existences, plus ou moins malheureuses, à travers lesquelles l'individualité coupable passe et expie, avant de communier de nouveau au Grand Tout. (Inutile de faire remarquer combien ce principe très élevé diffère de l'invention barbare de la métempsycose, à laquelle Pythagore lui-même n'a jamais cru.)

Laotseu vécut, voyageant en tête d'une douzaine de disciples, faisant des adeptes, sans d'ailleurs les chercher; on le représente assis sur le buffle en marche du voyageur. Il avait, comme les philosophes de la grande époque grecque, une doctrine publique et une doctrine secrète; mais elles ne se nuisaient pas l'une à l'autre; et la première est un symbolisme grossier et populaire de la seconde. La doctrine de Laotseu n'a point d'autels, point de prêtres, point de liturgies : des couvents où l'on étudie et où l'on conserve les grands préceptes, des moines errants qui travaillent pour eux-mêmes, des docteurs qui enseignent gratuitement la parole du maître, sont les seuls monuments et les seuls transmetteurs de ce dogme impersonnel et austère, qui inscrivit au fronton de ses monastères cette devise ambigué et profonde: « Aimez la Religion; défiez-vous des reli-



Peristyle de pagode.

gions. » Le taoïsme aujourd'hui compte quelques thaumaturges, plusieurs saints et un nombre infini de solitaires et d'ascètes; mais on ne doit pas compter dans ses rangs les fameux *taosse*, jongleurs forains, qui, pour quelques piécettes, amusent les foules de miracles prétendus.

Sur ce système théogonique, le bouddhisme a enté sa douce et charitable morale. Parmi le peuple jaune, en effet, le bouddhisme n'a pas importé ses dogmes religieux, ses renaissances, ses missions salvatrices, ses bouddhas prédestinés et ses nirvanas impersonnels. Le bouddhisme ici n'est qu'un système de morale et d'universelle pitié. Sous le nom de Tichca, Cakya Mouni est honoré comme un saint, comme Laotseu lui-même ; mais ce n'est plus un dieu, c'est une manifestation de Dieu et un explicateur de sa parole. La morale bouddhique régit toute la Chine méridionale et s'arrête à la Mandchourie, encore barbare, et au plateau du Thibet, dont les prêtres, dans les asiles miraculeux et impénétrables de Lhassa, ont conservé, au fond des temples mystérieux et sans portes, toute l'apreté et la rudesse des principes et de la doctrine première. Le bouddhisme a construit, sur toute l'étendue des territoires, des milliers de pagodes, où sont révérés, par la foule, une quantité innombrable de dieux ; ceux-ci ne sont que les besoins, les passions et les désirs divinisés des hommes. Ce sont aussi et surtout les intercesseurs, placés par ' l'homme, conscient de sa petitesse, entre lui et le Ciel. C'est la religion dite des « Génies », depuis le Génie de la pluie et le Génie de la guerre, jusqu'aux dieux lares et aux héros antéhistoriques : paradis grouillant et bizarre, où chacun trouve un Dieu à sa

convenance et adéquat aux prières du jour et de l'heure. Cette religion populaire — à laquelle aucun lettré ne croit — donne lieu à des liturgies solennelles, à des cérémonies extérieures étranges et três luxueuses, qui ne coûtent d'ailleurs rien aux fidèles et aux spectateurs. Et c'est là certes le côté le plus miraculeux de ce paganisme populaire et divertissant.

Le sérieux de la religion chinoise a été renouvelé et codifié par Confucius, et il consiste essentiellement dans le culte rendu aux ancêtres. Indépendamment des honneurs qui leur sont attribués dans les pagodes et aux fêtes rituelles, les ancêtres sont honorés dans chaque famille et dans chaque maison. Leur culte est simple; les tablettes qui portent les caractères écrits de leur nom, sont, à la place d'honneur du logis, l'objet des respects de chacun ; on y brûle quelques parfums; on y fait des offrandes traditionnelles ; mais surtout la crovance est ancrée que l'Esprit de la race réside ainsi dans la maison, et le chef ne prend pas une décision importante sans venir réfléchir et prier auprès de l'autel familial. Tout se reporte aux Ancêtres: honneur, respect, manière de vivre et de se diriger dans la vie, à tel point que, lorsque l'Empereur distingue un de ses sujets, il anoblit avec lui son ascendance, et non sa descendance; et une récompense fort enviée est d'obtenir, pour le père mort, tel grade dans le mandarinat, ou tel titre honorifique. Le culte des Ancêtres est celui auquel le Chinois tient le plus; nous verrons plus loin qu'il est, avec la polygamie conditionnelle, la grande raison pour laquelle les Jaunes sont réfractaires au prosélytisme des missionnaires chrétiens.

Confucius - qui vécut au vre siècle avant Jésus-

Christ, et qui, par suite, fut à peu près le contemporain de Cakya Mouni et de Laotseu - Confucius a laissé, sur l'intelligence chinoise, une empreinte ineffaçable et variée. Inférieur, de son propre aveu, à ses deux illustres contemporains, c'est lui qui rénova et recréa, pour ainsi dire, en Chine, la philosophie, la politique, la poésie et la langue, et mérita le nom qui, à travers les siècles, lui est resté, de Père des Lettres. C'est à lui qu'on doit la civilisation, la courtoisie souriante, la culture intellectuelle et morale, la politesse hospitalière et les mœurs doucés qui font, aujourd'hui encore, le charme singulier des hautes classes en Chine. Les études littéraires, politiques et philosophiques, mises par lui en honneur, sont, à l'heure présente, le critérium qui distingue le Chinois policé du rustre et du barbare ; ce sont les examens à cinq degrés, inventés par lui, qui régissent tout l'Empire, et qui créent les castes instruites où l'administration impériale choisit tous les agents et tous les fonctionnaires ; c'est l'étude de la langue et des chefs-d'œuvre, par lui vulgarisée, qui a répandu l'instruction dans les bourgades les plus reculées, et l'aménité et l'honnêteté générale que donne l'instruction. Les livres de Confucius, dits « Livres classiques » (la Grande Étude, l'Invariable Milieu, les Entretiens philosophiques), sont, avec le livre de Mengtseu (Mencius) et les Petites Études de Tsouhi, les livres où tout Chinois apprend à lire et à se conduire dans l'existence vis-àvis de ses parents, des grands, des événements et de

Les examens des lettrés, pour les grades de bachelier et de licencié, sont des plus sévères. Et outre les perfections graphiques, grammaticales et littéraires qu'on exige de leurs compositions dans la langue la plus compliquée, la plus difficile et la plus délicate de l'Univers entier, on soumet à de jeunes villageois de vingt-cinq ans des questions de politique et de haute diplomatie : « de l'hospitalité d'un pays envers les étrangers ; des intérêts bien entendus de l'État ; de l'utilité politique des lettres ; de l'opportunité philosophique de l'action ; du ferme propos dans la direction des affaires ». Et ces sujets ardus sont traités par de simples étudiants avec une aisance qu'envieraient beaucoup d'administrateurs des métropoles européennes.

Il faut reconnaître que cette éducation, profondément politique et pratique, donnée aux jeunes Chinois dès leur bas âge, constitue une race fine, à l'esprit délié et retors, et crée une armée de lettrés (ils sont plus d'un million) qui seront toujours les ennemis de l'assimilation européenne et qui méprisent, du haut de leur sagesse, les efforts passagers de la violence. La race blanche, qui, à cause de son petit nombre et de son éloignement, est contrainte d'avoir, en Chine, recours à la puissance de ses engins de guerre et de destruction, rencontrera un obstacle vivant et perpétuel à son expansion, dans la personne de ces lettrés souriants, qui puisent dans la solidité de leur instruction et dans l'ancienneté de leurs doctrines la conscience de leur force morale et l'espoir de l'immortalité de leur résistance.

La langue des Jaunes est impersonnelle, invariable et monosyllabique. Le savant M. Hovelacque la range

parmi les langues non agglutinantes. Sa caractéristique est dans les préfixes ou suffixes qui servent à marquer l'époque de l'action et les rapports des mots entre eux dans les phrases ; sa difficulté principale gît dans la quantité d'accents, au nombre de huit, qui affectent les syllabes, et dont la prononciation mauvaise ou insuffisante rend le dialogue parfaitement incompréhensible! La langue parlée, ou vulgaire, se distingue expressément de la langue écrite, ou mandarine. La langue écrite est idéographique, et non alphabétique; c'est-à-dire que chacune des idées, des sensations ou des choses est représentée par une sorte d'assemblage de lignes, droites et courbes, pleines et déliées, qui portent le nom de « caractère ». Chacun d'eux fut primitivement la représentation graphique de ce qu'il exprimait : le temps et les diverses associations d'idées ont compliqué et déformé ces représentations; mais chacun des caractères dans lequel se trouve, par exemple, l'idée de l'eau (mer, humidité, larmes, pluie, lessive, encre, etc.), ou de feu (soleil, incendie, été, rouge, cuisine, etc.), possède une ou plusieurs lignes semblables et de semblable arrangement : ces lignes portent le nom de « clef ». Il y en a neuf cent quatorze dans l'écriture chinoise. Ces neuf cent quatorze clefs agencées entre elles, ou avec des lignes secondaires représentatives de sentiments ou d'idées pures, constituent les cent huit mille caractères de la langue mandarine écrite. Ces cent huit mille caractères

La multiplicité et la délicatesse des accentuations rend les langues jaunes (chinois, japonais, annamite, siamois) impossibles à apprendre hors du pays où on les parle, et stérilise tous les efforts de linguistique faits à leur sujet dans les écoles coloniales ou orientales établies en Europe.

portent chacun un nom différent; mais ce nom n'est applicable qu'au caractère écrit, quand on lit l'écriture: l'idée de la chose représentée par ce caractère a une dénomination autre dans le langage parlé. C'est ainsi que pour aller de la parole (langue vulgaire) à



l'écriture, il faut une traduction (qui est la langue mandarine).

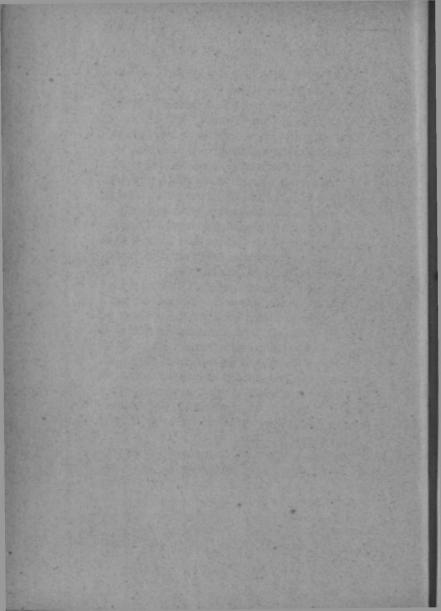
On comprendra sans peine qu'il faille plusieurs années au Jaune pour parler sa langue, et que la vie ne suffise pas à un homme pour pouvoir écrire tous les caractères existants. On cite quelques rares savants qui, à un âge avancé, et après un travail opiniâtre et exclusif, étaient parvenus à connaître et à tracer cent mille caractères.

Afin de remédier à une telle impossibilité pour la masse, on a créé, dans la langue écrite, plusieurs divisions: il y a la langue 'administrative, la langue diplomatique, la langue commerciale, etc., composées chacune de deux à trois mille caractères, qui donnent déjà un travail très suffisant à ceux qui les emploient, et surtout aux interprètes. La langue poétique est de beaucoup la plus nombreuse et la plus compliquée.

L'écriture se fait au pinceau et à l'encre de Chine sur papier de roseau ou de bambou très transparent et fin, mais solide ; l'impression se fait sur même papier, en caractères de bois dur, buis ou gaïac.

Presque tous les souverains de la Chine ont protégé la littérature; on n'en cite guère qu'un qui ait persécuté les lettrés et détruit les livres. Les poètes sont populaires et révérés. L'enseignement est général et répandu partout; il concerne surtout les traités de morale et de sociabilité, et les recueils de philosophie assez douce, où les préceptes et les apophtegmes de Confucius sont résumés et mis à la portée de tous, pour faire trouver la vie agréable à la plupart, et au moins supportable au plus misérable et au plus déshérité d'entre les Jaunes.

Nous verrons comment, de ces traditions immuables, découle un code de justice d'une logique singulière, et comment, de cette compréhension philosophique générale, sortent un état d'âme spécial, une alacrité intellectuelle et un contentement physique dans la médiocrité sociale du destin populaire.





## CHAPITRE VI

Découlant immédiatement des traditions ancestrales et des livres sacrés, les codes de l'Extrême-Orient contiennent les prescriptions les plus strictes et les plus compliquées. Elles font l'objet de deux épais recueils : le *Tcheouli*, œuvre de Tcheoukong, frère du premier souverain de la dynastie Tcheou, douze cents ans avant l'ère chrétienne ; et les *Lois et Décrets* de la dynastie des Ming. Pour l'Indo-Chine, on eut le *Code de Muévong* (mille ans avant Jésus-Christ), et la refonte totale du code par les *Lois de Gialong*, premier souverain de la dynastie annamite des Nguyen (1811).

On peut donc voir que les codes primitifs subsistèrent environ trois mille ans, sans qu'il parût nécessaire d'y rien changer; ils étaient en effet d'une singulière subtilité et d'une précision presque absolue. Dès le moyen âge, ils contenaient six cent dix incriminations entraînant la peine de mort et environ six mille incriminations entraînant les autres peines diverses de la loi.

Ces codes furent d'abord l'interprétation de la loi naturelle, laissant, comme nous l'avons vu, la juridiction au chef de famille pour les crimes et délits privés, et ne faisant intervenir la justice de l'État que pour les crimes et délits intéressant la sûreté générale ou l'ordre public. Peu à peu, on v joignit les sentences les plus remarquables, ou celles qui visaient des cas particuliers et rares, c'est-à-dire que les codes s'augmentérent petit à petit et continrent, à côté des textes des lois, un recueil des décisions et des interprétations principales. On peut dire aujourd'hui que rien n'est laissé à l'appréciation du juge dans les codes, et que tout crime commettable est prévu déjà et pourvu de sa sanction pénale. C'est un caractère bien distinctif de la judiciaire de l'Extrême-Orient. Nous en trouvons un autre dans la variété indéfinie des peines ; elles consistent essentiellement en corvées, amendes, bastonnade, prison, exil et mort. Mais de combien d'agencements divers ces peines sont mélées et multipliées; aussi finissent-elles par présenter un appareil répressif compliqué, hérissé de détails et parfois terrifiant ! Le souci de la plus extrême justice modifie, dans les circonstances les plus ténues, l'application des pénalités. Et c'est à ce sonci et non pas à la vulgaire satisfaction du primitif sentiment de cruauté - qu'il faut attribuer les genres de mort, les uns simples, les autres aggravés, inscrits aux codes jaunes.

La décapitation à plusieurs coups, la strangulation, la mort avec sursis, la mort lente ne sont pas des supplices ou des tentatives inquisitoriales; ce sont des répressions proportionnées à la grandeur de tels crimes, pour la réparation desquels la mort immédiate et sans douleur ne semble pas suffisante au législateur. La mort des femmes coupables et des adultères (écrasement de la tête sous le pied d'un éléphant) était un genre spécial aujourd'hui tombé en désuétude. La prison, pour les délits civils, peut se racheter par l'amende; l'amende, pour les insolvables, peut se convertir en prison. Le condamné à mort avec sursis est mis en liberté : la menace. perpétuellement suspendue sur lui, l'incite violemment à se bien conduire, et devient, à la première récidive, exécutoire sans jugement nouveau. Pour les mandarins et les fonctionnaires, la dégradation et la rétrogradation d'une ou plusieurs classes dans le mandarinat correspond aux peines les plus sévères. A cause de l'amour traditionnel du foyer ancestral et de la race, l'exil est considéré plus terrible que la mort; et il existe un exil intérieur, par lequel une certaine catégorie de coupables (rebelles à l'autorité) sont exclus du sol de l'Empire, sauf tels districts éloignés qui forment une bande de terre le long des frontières. Cette pénalité crée, aux abords du Céleste Empire, une population louche d'exilés, de récidivistes et de vagabonds et donne naissance à la piraterie des frontières, fléau jaune dont nous allons parler tout à l'heure.

Une dernière spécialité de la jurisprudence des Jaunes réside dans la responsabilité absolue et entière de l'accusateur, de l'instructeur et du juge. L'accusateur qui s'est trompé dans son accusation prend, devant le juge, la place du calomnié; le juge qui a condamné faussement est destitué de sa fonction,

dégradé de son mandarinat et condamné à une amende, à des dommages et intérêts, parfois à la prison; si son erreur a fait exécuter un innocent, il paie cette erreur de sa tête; enfin le magistrat instructeur, qui a usé de la prison ou du rotin vis-à-vis d'un accusé que la suite des débats renvoie libre, est condamné à un nombre égal de jours de prison ou de coups de rotin, ou à un rachat très oné-reux.

De telles précautions entourent la justice, de telles immunités préservent les citoyens, qu'il semble que l'application des lois doive toujours se faire d'une manière impeccable. Il n'en est rien, à cause de la grande quantité de subalternes qui trompent et endorment les chefs de la justice, à cause de l'impossibilité presque absolue des réclamations, à cause de la vénalité du plus grand nombre des fonctionnaires, malheureusement choisis par la dynastie mandchoue, en dehors des règles confucéennes.

Les traditions les plus anciennes, le culte des Ancêtres, l'amour exclusif de la race, l'isolement du citoyen vis-à-vis la loi et vis-à-vis les hiérarchies mandarinales exécutrices de la loi, ont fondé dans le cœur de tout Jaune cet intime et vibrant sentiment de fraternité ethnographique, appelé « Gen », et qu'on traduit volontiers par solidarité. C'est cette solidarité, conséquence pratique de tout le dogme religieux et philosophique, qui dirige la vie et les actes des Jaunes, et qui fait le fonds et le tréfonds de l'âme chinoise. Elle est sortie armée de logique impérieuse,

du système philosophique et de la « grande formule

tétragrammatique 1 », dont le deuxième terme « Uyân » est le principe de causalité considéré dans sa puissance efficiente. Appliqué à l'homme, après l'apparition des formes, (l'écoulement de l'Être dans le courant des formes) « Uvân » n'est autre que l'idée de vie, principe en vertu duquel les êtres sont engendrés : l'idée de vie, dit Tsouhi, c'est précisément l'humanité et la solidarité : Gen. Ce mot implique, philosophiquement, la communauté de la naissance des êtres, et, socialement, leur intimité dès leur naissance ; et cette solidarité, qui commence dès le premier jour de la création, se poursuit à travers la vie, jusqu'à la réintégration finale, sans s'arrêter à la mort; car, dit le commentateur, « aucun homme, dans l'éternité, ne pourra être complètement heureux, tant qu'il subsistera un malheureux. Le malheur d'un seul être est une défectuosité, qui empêche le bonheur de l'univers d'être parfait et complet ». Donc, et dès ce monde, la charité et le secours mutuel ne sont pas seulement un devoir ; c'est là une œuvre personnelle, qui profite tout autant à celui qui la fait qu'à celui qui en est l'objet, et tout aussi directement.

Tous ceux qui ont parcouru la Chine remarquent avec étonnement combien cette notion impersonnelle let délicate (dont nous verrons au prochain chapitre une application pratique bien singulière) tient de place dans l'esprit de tous les Chinois. Avec la tournure sérieuse de ses conceptions, le Chinois a tiré de cette notion de fraternels principes, journellement appliqués, comme les premiers et les plus naturels

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nous n'en avons point parlé pour ne pas allonger et alourdir le sujet de considérations, fort intéressantes sans doute, mais uniquement idéologiques.

des devoirs ; et c'est ainsi que d'un dogme, mis en pratique de telle façon que cette pratique est devenue une habitude et un besoin, découlent la prospérité relative et la féconde stabilité des institutions communales ; c'est là une solution originale, aussi parfaite que possible, des questions sociales qui bouleversent si inconsidérément notre Occident. Du « Gen », placé en face de tous les états de la vie humaine, découlent la naissance et l'exercice des qualités qui rendent l'homme bon, c'est-à-dire heureux.

La mutualité s'exerce naturellement, ce n'est pas une loi civile ; ce n'est pas seulement une série de sociétés reconnues ou d'institutions spéciales et anonymes ; elle s'exécute de l'individu vis-à-vis de l'individu, sans gêne et sans contrainte, sans règles déterminées, comme une sorte de contrat tacite, signé par les Ancêtres, auquel les enfants, quels qu'ils soient, font honneur, naturellement et sans y chercher mérite, sans en prendre ombrage ou vanité. La propriété du plus riche se prête au moins riche, sans orgueil du prêteur, comme sans abus de l'emprunteur, sous la seule charge morale que l'emprunteur rendra, un autre jour et ailleurs, le bienfait à de plus pauvres que lui. — L'hospitalité, qui est une des formes visibles du « Gen », s'exerce de la façon la plus simple et la plus complète. - Si nous ajoutons à ces considérations ce dernier fait que la propriété est assez morcelée pour que le moins fortuné soit néanmoins possesseur du champ de riz dont la moisson suffira à son existence journalière, on comprendra qu'il n'y ait pas en Chine de vrais misérables, que le paupérisme - à l'intérieur surtout - soit un mythe, et qu'on ne rencontre de mendiants et de malheureux que parmi les

vagabonds, les déclassés, les exilés et les récidivistes, qui ont, au moins en partie, mérité leur infortune.

. .

La vie, en Chine, est en général familiale, sédentaire et sans luxe extérieur. Elle est laborieuse, mais sans fatigue, les besoins et les désirs étant restreints. Elle est aussi intellectuelle, mais sans excès, l'ambition étant à peu près inconnue. Elle y est, politiquement et socialement, normale et sans surprises, l'amour de la stabilité et l'appréhension du changement empêchant tout progrès brusque, tout à-coup, toute entreprise extraordinaire. Les hautes classes, essentiellement lettrées, s'adonnent, plus qu'on ne le croirait, aux distractions pacifiques de l'esprit, pendant tous les instants que laissent libres les fonctions administratives ou le gros commerce des villes. La population campagnarde, essentiellement agricole, vit sur la terre, par la terre et pour la terre, s'identifie à sa culture et à sa région, et vit satisfaite dans le calme des grandes plaines fertiles et des petits désirs accomplis. Il faut avoir pris place dans ces familles de lettrés ou de travailleurs pour connaître l'indépendance d'esprit, la liberté d'allures, le détachement des grandeurs et des choses lointaines, la paix d'existence, dont se compose leur modeste et inébranlable félicité. Et cette connaissance est d'autant plus difficile à acquérir que, si le caractère du Jaune est accueillant et hospitalier, son esprit reste réservé et son intelligence fermée, pendant bien longtemps, devant tout étranger qui n'aura pas, par un long séjour et une suite coordonnée d'actions sympathiques, acquis son droit de cité, c'est-à-dire le droit de voir

et d'entendre les corps et les esprits des Jaunes se mouvoir comme s'il n'était pas là. Le lettré (qu'il soit fonctionnaire ou simple particulier), en dehors des ins ta nts de son existence publique, au tribunal ou



La Déesse du fover.

dans les conseils, vit, chez lui, assez retiré, dans un isolement un peu fier. L'étude, non pas seulement des livres sages, mais de toute la culture. qui constitue la grande et vraiment la scule aristocratie de la Chine, occupe la plupart de ses instants.

Quand il a relu les sentences qui peu-

vent être utiles à sa fonction et à son travail du jour, quand il s'est récréé l'esprit de tels littérateurs souriants ou de tels harmonieux poètes, il s'ingénie, le pinceau en main, à tracer des écrits qui lui représentent agréablement ses pensées, et qui forment aussi des assemblages convenables de caractères élégants; et surtout, il sellaisse et se contemple vivre, avec une jouissance consciente et aiguë du non-agir, qui est toute particulière à sa race et à sa caste.

Le négociant, l'habitant des villes, pour n'avoir pas passé les examens qui revêtent les heureux de grades et de titres universitaires officiels, ne sont pas moins curieux que le lettré des délassements intellectuels. Et, dans toute la classe aisée des travailleurs, on trouve un sentiment d'art, de littérature et de confortable, très affiné. - Et leur vie privée est parfaitement distincte de la vie extérieure à laquelle les contraignent leurs affaires, leurs commerces ou leurs intérêts d'argent et de propriété. Après le soin de leur négoce, ils n'estiment rien tant que le séjour dans leur « home », soigneusement fermé aux importuns, au milieu de la conversation de quelques amis choisis, la distraction des livres ou des danseuses, et l'agencement gracieux de chambres bien meublées et très fraîches. Ils reçoivent volontiers les voisins à leur table hospitalière et bien garnie, et leurs jardins, remplis d'eaux capricieuses et de végétations tourmentées, voient souvent se terminer leurs fêtes dans un épicurianisme paisible et de haut goût. Et c'est là que, réunissant toutes les douceurs de la sensualité, dans un passage factice et compliqué, au son d'instruments très doux et bizarres, à la vue de danses voluptueuses ou rituellement rythmées, l'œil et la main réjouis par les soies veloutées et chatovantes, ils font des vers - distraction et joute suprêmes - en buvant le vieux vin de riz dans des tasses de jade, cette pierre singulière dont le toucher est une caresse.

Le campagnard participe à tous ces goûts et à toutes ces dispositions, sans en avoir toutefois l'entière finesse et sans en rechercher aussi complètement les satisfactions. Pour lui, la vie est tout aussi intérieure, mais plus familiale et patriarcale. D'un soin jaloux, il garde ses femmes, il nourrit et élève ses enfants mâles, qu'il aime faire venir et voir s'ébattre et bavarder autour de lui pendant les heures de repos. Il s'ingénie à connaître la nature des plantes et des arbres, la médecine végétale; il se distrait aux musiques des baladins voyageurs, aux représentations des acteurs de passage, ou à ces grands jeux d'échecs dont les éléphants sont les tours et les hommes les petites pièces. Les fêtes familiales sont des occasions de réunions et de discours; et le laboureur luimème, qui sait lire, et qui a appris les caractères de sa langue dans les livres de Confucius, apprendra ce que vaut, pour l'âme, et parfois pour l'esprit, la rêverie intelligente, dans son jardin, le soir, au lever des premières étoiles.

Mais c'est à l'opium surtout qu'il faut demander l'explication de la vie intérieure des Extrême-Orientaux. Le pavot blanc, qui croît dans toute l'Asie, donne, après les préparations les plus longues et les plus compliquées, un suc brun et demi-consistant, qui brûle à la lumière de petites lampes, et dans la fumée duquel la vieille Asie s'endort. Importé de l'Inde (nous le verrons au chapitre suivant) mais issu, également, et à toute époque, de l'intérieur du sol natal, l'opium est entré dans les habitudes, dans les nécessités mêmes de la race jaune, bien plus qu'en Occident le tabac ou l'alcool, et est devenu la distraction et le lien commun des classes et des individus. L'opium est à la fois, aujourd'hui, l'excitateur intellectuel des lettrés, l'amuseur des heures longues des inoccupés, la distraction des travailleurs, le réconfort de la fatigue des agricoles, l'endormeur des douloureux, des fugitifs et des hors-la-loi. C'est sur le lit, dressé au fond de toutes les maisons, que le juge trouve la formule adéquate à la loi et la peine appropriée au crime; que le poète déroule une pensée subtile en d'harmonieux caractères; que les particuliers retrouvent le calme et chassent le souci des affaires; que le philosophe atteint à la souriante indifférence, qui est le plus commode des systèmes terrestres ; c'est là que les chagrins s'atténuent, que les douleurs s'effacent, que le pirate fugitif oublie ses pieds sanglants et son déplorable exil, que les malades prennent l'espoir de la santé; les prisonniers, la résignation de leur geôle, et les mourants, l'impavide mépris du trépas. Les Européens savent bien que l'opium peut seul ouvrir les bouches fermées et faire parler les consciences muettes; dans les volutes odorantes et bleues, viendront les confidentes expansions et les familières intimités; et la fumerie est un moyen d'investigation politique tout autant qu'une distraction intellectuelle ou simplement sensuelle. Que ce soit sous les moustiquaires de soie et sur les peaux rares, au fond d'un logis sombre et muet, dans une salle dallée de marbre et remplie d'ivoires et de bois précieux; que ce soit sur la natte fine et simple, dans la maison isolée et fraîche, au milieu des plantes luxuriantes de la campagne rase ; ou que ce soit sur le lit de bois dur et grossier de la maison de thé, au carrefour des chemins poussiéreux, sous un toit délabré par où passent les rayons ardents du soleil, parmi les cris des coolies et le grouillement des marchés populaires, la drogue joue son rôle prépondérant et continuel; et dans la pipe d'ivoire ou d'écaille cerclée d'or, où se complaît le luxe artistique du mandarin, ou dans le bambou noirci de l'amateur.

ou dans le tube infect du malandrin, l'opium verse à tous, avec la force du corps, la pitié générale du cœur et l'acuité de l'esprit, le triple don qui seul peut rendre l'humanité heureuse : l'oubli du passé, le dédain du présent, l'indifférence du futur.

Le lit d'opium occupe le centre de la maison, comme l'opium occupe et couronne la fin de la journée; autour de lui, le Jaune étale ses livres, ses bibelots et toutes les recherches de luxe et d'agrément qu'il peut imaginer. Et il sait doser la drogue, pour en obtenir les effets qu'il recherche.

L'opium, en effet, préserve du choléra et de la dysenterie; il annule toutes les douleurs nerveuses et engourdit les douleurs musculaires et les besoins du corps, comme la faim, la soif et le sommeil. Il rend la mémoire plus prompte et l'intelligence plus aiguë. Il endort les sens. Néanmoins c'est un composé d'alcaloïdes vénéneux, dont il faut user avec précaution.L'excès de l'opium mène à l'anémie cérébrale, en passant par la cachexie physique. Et comme l'on s'y habitue facilement, il faut prendre garde à la multiplication des doses. Mais, pris sagement et pratiquement, il doit être recommandé; et ce n'est qu'au vu et à la généralisation de certaines exceptions lamentables, toujours justifiées par l'abus, que ce remède excellent, ce précieux « népenthès », a soulevé l'indignation vertueuse des Occidentaux, qui possèdent le vin, l'éther et l'absinthe.

Et ainsi, entre les frontières immenses que la nature a imposées à la race, et que tous les jours elle dépasse un peu davantage, se déroule la vie chinoise. Dans les villes, âpres le jour à leur besogne, très aptes à saisir chaque occasion de gain, mais satisfaits de moyens avantages, les négociants chinois (on a dit qu'ils étaient les Israélites de l'Asie, et ce n'est vrai que pour leur ténacité) deviennent, au coucher du soleil, des amateurs de l'existence et des citoyens à l'âme indépendante. Fins et subtils, les lettrés, igno-



rants du temps qui passe et démesurément contempteurs de la force et de ses effets, maintiennent l'intellectualité générale au niveau où la haussa Confucius, et soucieux principalement des belles-lettres, sacrifieront plus volontiers leur tête qu'une tournure de phrase concise ou qu'un vers élégant et harmonieux.

Dans les champs, les agricoles, masse immense, instinctivement et admirablement coordonnée, s'identifient à la terre qu'ils cultivent et font fructifier, et perdent, dans le calme des jours et dans la paix des nuits, le peu de nervosité que laissa le soleil sous leur peau bronzée. — Seul, dans cette quiétude immense, le rebelle, exilé, se meut opiniâtrément dans la région frontière que lui assigna la sévérité des lois : sans foyer, sans famille et sans terre, il demande à la justesse de son fusil la nourriture de ses jours, et à la rapidité de ses allures et à la finesse de ses sens la solitude pacifique de ses nuits. C'est l'errant perpétuel de ce grand monde immobile; et malgré l'intensité de sa résistance et ses défenses désespérées, ce n'est pas lui qui redoute la mort violente de la lutte ou la mort infamante de l'exécution, derrière laquelle gît enfin le repos si cher à ceux de sa race, et que, dans sa vie aventureuse et pillarde, il n'aura jamais connu.



La Grande Muraille.

## CHAPITRE VII

L'histoire documentaire et datée de l'Extrême-Orient remonte, suivant les travaux très consciencieux du P. Amiot, à 2637 avant Jésus-Christ. Cette histoire se décompose en cycles de soixante années, et commence, après le légendaire Fohi, au règne de Hoangti, l'empereur Jaune, Premier Ancêtre et souverain du ciel. Les dynasties de Yao (2687-2217), des Hia (2217-1783), des Chang (1783-1134), des Tcheou (4134-256) et des Thsin (256-206) se succèdent sur le céleste trône. Mais leur empire n'est guère que nominal et vaguement suzerain des dynasties princières qui règnent dans les royautés avec une autonomie presque absolue. C'est après les Thsin qu'arrive au pouvoir suprême la fameuse dynastie Han (202 avant Jésus-Christ à 264 après Jésus-Christ), qui a donné aux Jaunes son propre nom, qu'ils conservent encore aujourd'hui (les fils de Han). - Puis vinrent les dynasties des Thsing (265-419), des Soung (420-477). des Thang (618-907), les cinq petites dynasties, les Soung (960-1279), la première dynastie mongole (1279-1308), les Ming (1308-1644), et enfin les Thaïtsing Mandchoux, actuellement régnants en la personne de Quangdzu.

Cette longue suite de souverains (quatre mille trois cents ans, alors que les dynasties françaises, qui sont les plus anciennes de l'Europe, ne se déroulent que sur quinze cents ans d'histoire) à donné à la race jaune une civilisation déjà éclairée, 2000 avant Jésus-Christ. A cette époque, dans la hiérarchie gouvernementale, venait, immédiatement après l'Empereur, le tribunal des affaires célestes, correspondant aux sacerdoces de la Chaldée ; on connaissait l'astronomie et le calendrier; l'empire était divisé en douze provinces aux mains de douze grands gouverneurs ; le pouvoir exécutif comprenait neuf ministères (présidence du Conseil, agriculture, instruction publique, justice, travaux publics, domaines, cultes, arts et censure). C'est de cette époque que date le défrichement des grandes forêts et l'établissement des premières digues. - En 1110 avant Jésus-Christ, un édit réglementa l'uniformité d'un système de poids et mesures pour toute l'étendue de l'Empire, et quelques années après, sous le règne de Wou-wang, la boussole fut mise en pratique sur les bateaux et dans toutes les caravanes (les propriétés de l'aimant étaient connues depuis l'empereur Hoang-ti). D'ailleurs la dynastie Tcheou fut certes la plus glorieuse des antiques dynasties chinoises avec les empereurs Wen-wang. Wou-wang et Tsheonkong (ce dernier établit les « tableaux chronologiques »), et avec les trois grands réformateurs de la Chine, Laotseu, Confucius et Mencius (Koung-fou-tseu et Meng-tseu). En 1000 avant Jésus-Christ, le premier code pénal fut institué

par Mou-wang; et sa prudence, sa compassion et sa clairvoyance, après trois mille ans, étonnaient nos jurisconsultes (le P. Pauthier en a fait une admirable et naïve traduction). A la même époque remontent la première fabrication de la soie, l'usage de la laque, la connaissance de la sphéricité de la terre et de son aplatissement polaire. - Quatre cents ans avant Jésus-Christ, les Chinois connurent les propriétés de la poudre à canon et employèrent les bouches à feu; et les habitués de la Bibliothèque nationale de Paris peuvent y trouver la gravure de quatorze cent quarante-quatre vases artistiques chinois, en bronze, en cuivre ou en terre, fondus ou moulés, entre 1750 et 500 avant l'ère chrétienne. Et c'est à cette époque aussi, comme nous l'avons vu, que remontent les systèmes philosophiques, les littératures et les poésies qui ont fait la solidité de l'Empire et la grandeur de la morale chinoise. On peut dire que le cinquième siècle avant Jésus-Christ fut l'apogée de la civilisation extrême-orientale, et que, sous certains rapports, elle n'a jamais été dépassée en aucun lieu du monde.

Le premier souverain chinois de la dynastie Thsin, Chi-Hoang-thi, surnommé le Napoléon chinois, fut un des hommes les plus extraordinaires, en bien comme en mal, de tous les temps. Il détruisit tous les royaumes feudataires et réunit tout l'Extrême-Orient en un seul empire autocratique. Il fit adopter la numération sextile, réformer le calendrier, fit de sa capitale, Hien-yang, un lieu de luxe et de délices extraordinaires, construisit les « routes mandarines », créa les institutions de la statistique et du cadastre, conquit les vice-royautés des Quang, l'Indo-Chine, le

Tonkin, le Nord de la Mandchourie, fit élever la grande muraille, et, pour asseoir à l'intérieur sa domination, dont les savants critiquaient l'autocratisme, il proscrivit et persécuta la classe des lettrés et détruisit les livres des adeptes et successeurs de Confucius (celuici voyait le bonheur du peuple dans son instruction; Laotseu dans son ignorance). L'histoire a conservé les noms de ses ministres, Lisse et Moungtien.

A cette époque cruelle et glorieuse succéda l'époque vraiment nationale des Han : l'impôt du sel fut supprimé; les hôpitaux furent organisés; les vieillards incapables de subvenir à leurs besoins furent nourris aux frais de l'État; des lois frappèrent le luxe effréné, réglementérent la frappe des monnaies, la plantation des mûriers, l'élevage des vers à soie et encouragèrent la renaissance des lettres. C'est à cette époque (145 avant Jésus-Christ) que vivait Ssema-thien, le plus célèbre historien de la Chine. De nombreuses écoles furent fondées pour répandre l'instruction dans le peuple, et le bouddhisme fut autorisé comme religion officielle (65 après Jésus-Christ). Mais la douceur des mœurs engendra la faiblesse de l'autorité, et la dynastie Han résigna son pouvoir suprême aux mains d'un général habile et victorieux (220 après Jésus-Christ). L'influence des prêtres continua à être prépondérante; il en résulta de continuelles révolutions et deux changements de dynasties environ par siècle. L'Empire néanmoins s'augmentait de la Corée et du Turkestan; on construisait un système de canaux latéraux aux grands fleuves, et, en 422, l'art de la verrerie était découvert avec toutes les colorations du verre par le feu.

La dynastie Thang porta la capitale de l'empire à

Sin-gan-fou, où s'illustra le fameux empereur Taïtsoung (627-649). Taïtsoung fonda des collèges et la célèbre académie qui existe encore aujourd'hui; une foule d'ordonnances charitables et morales furent rendues en faveur du peuple : la peine de mort fut abolie 1, les taxes furent remises, les lois onéreuses abrogées, les codes réformés dans le sens de l'adoucissement des peines. L'Empire entretint une armée permanente de huit cent mille hommes; l'État assura l'existence aux vieillards, aux malades, aux infirmes et aux incapables. En 721, l'empereur Hioutsang fit établir les cartes impériales au moyen de la triangulation, construire un clepsydre à figures, plus compliqué que la fameuse horloge de Strasbourg; ses astronomes déterminèrent la hauteur de l'étoile polaire, les coordonnées de la lune, les déclinaisons du soleil, etc. La population de l'Empire atteignait déjà soixante millions d'habitants, et les revenus impériaux sept cent trente et un millions de francs; le célèbre Li-taï-pé créait, en d'immortelles inspirations, la langue poétique chinoise.

Le vme siècle vit la lutte de la Chine contre le Thibet, lutte longue, meurtrière et d'incidents divers, qui se termina, en 821, par un traité d'alliance. Après les interrègnes et les révolutions qui marquèrent le rapide passage des cinq petites dynasties, un nouvel éclat fut donné aux lettres chinoises par le philosophe

¹ A la suite d'un fait singulier: L'empereur, ayant trouvé trois cent quatre-vingt-dix condamnés à mort dans les prisons de Singan, les renvoya à la campagne pour la moisson, avec ordre de se représenter à la justice après la récolte. Tous reviarent exactement pour être décapités à la grande exécution d'automos. L'empereur leur fit grâce et abolit la peine de mort. Mais l'abolition ne fut que temporaire.

Tchou-Hi et l'historien Ssema-kouang. Et déjà les Mongols se construisaient, au Nord de la Chine, un royaume indépendant, dont Taïtsou fut le premier roi (1161). Le souverain des Tartares Tchinggis (Gengiskhan), après avoir soumis le Turkestan, le Gobi et la Chine méridionale, laissa à son petit-fils Koubilaï le soin de renverser la dynastie chinoise et d'imposer à toute la race jaune le premier empereur mongol (4260)4. Le règne de Koubilaï consiste en la conquête, ville par ville, de la Chine, dans la construction de la nouvelle capitale mongole, Péking, et dans l'organisation administrative de ses États. Son petit-fils fut Tchingtsoung, qui créa le papier-monnaie et introduisit dans toute la Chine le bouddhisme particulier du Thibet et la prépondérance des lamas. L'influence de ceux-ci poussa le peuple à la révolte, et un simple lettré, fils de laboureur, mais homme de génie et d'audace, jeta bas le petit-fils de Gengiskhan et fonda la dynastie des Ming (1368). L'agriculture tint le premier rang parmi les travaux physiques, et l'histoire parmi les travaux intellectuels. Et cependant il ent assez de puissance pour résister aux entreprises guerrières de Tamerlan. Les trois cents années de cette dynastie n'ont pas d'histoire, et le peuple chinois fut heureux.

C'est en 1643 que les Tartares mandchoux renversèrent la dynastie et s'approprièrent le trône. A leur avènement, il y avait environ soixante millions d'habitants dans la Chine septentrionale, quatre mille quatre cents forteresses, neuf cent mille fantassins et trois cent cinquante mille cavaliers, quarante et un

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> De cette époque date le premier voyage en Chine d'un Européen, le vénitien Marco Polo.

mille mandarins. Les impôts rentrant annuellement au trésor royal atteignaient la somme de dix-huit millions six cent mille liang, soit un milliard cent vingt-cinq millions de francs.

Sous la dynastie mandchoue, les vice-royautés de Canton, du Quangsi, du Yunnan entrèrent définitivement dans l'Empire, qui monta ainsi à une population de quatre-vingt-dix millions d'âmes. Le Louis XIV de la Chine, Kang-Hi, fut le deuxième souverain de cette dynastie (1662-1722). Il étendit son autorité, après les guerres les plus considérables, sur la Birmanie, la Dzoungarie, le khanat de Samarkand. Il constitua à l'Empire, par une sage administration, un trésor de réserve considérable; il protégea intelligemment les arts et les poètes; il fit traduire dans tous les idiomes de l'Empire les Livres sacrés et les quatre livres classiques, et on lui doit ce bréviaire impérial de maximes que son fils Youngtching publia sous le nom de Saint Édit. Sous le règne de Kang-Hi, les étrangers furent bien reçus; les missionnaires européens, à cause de leurs connaissances scientifiques, jouirent d'une grande faveur à sa cour, et ils eussent certes réussi à propager le christianisme dans l'Empire, sans les intrigues et les querelles intestines des deux ordres religieux qui s'étaient introduits à Péking, les Dominicains et les Jésuites.

En 1760, les Kirghiz, la Kachgarie furent soumis à l'Empire, et l'empereur Kian-loung créa le delta du fleuve Jaune par une série de digues et de drainages. Sous son règne et sous celui de son successeur, Kiaking, les sociétés secrétes commencèrent à s'agiter et à prendre de l'influence. Et c'est à partir de son successeur, Taokouang, que les Européens s'introdui-

sirent en Chine, sous des prétextes commerciaux, y acquirent des établissements et y firent une politique agressive et conquérante, dont nous verrons, au dernier chapitre, l'épanouissement, et qui ne tend rien



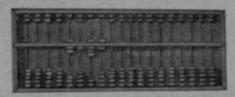
Marchand de poteries,

moins qu'à la chute de la dynastie mandchoue et au démembrement de l'Extrême-Orient.

Le commerce de l'Extrême-Orient porte sur une infinité de sujets; mais les moyens de communication sont rares et défectueux. Les fleuves sont d'un étiage trop bas pour être, dans la saison sèche, des « chemins qui marchent ». Dans la saison des pluies, ils roulent au contraire des flots trop pressés et sont soumis à des crues trop fortes et trop imprévues pour constituer un moyen de transport d'une sécurité suffisante. Les canaux et les rivières canalisées sont en petit nombre et ne forment pas un réseau important. Les chemins sont de tous points insuffisants : ce ne sont, de village à village, que de simples sentiers, où deux attelages ne sauraient se croiser, et les voies plus larges, construites sur les digues des plaines, sont parallèles aux fleuves et font avec eux double emploi. La navigation côtière est fort active, et le nombre des jonques de transport est énorme; mais ces jonques sont lourdes; la direction en est difficile; les coups de vent et les ressacs côtiers sont fréquents, et il y a beaucoup d'aléas dans la régularité et dans la valeur de ces communications.

Les principaux articles de commerce sont (dans l'Empire chinois en particulier): pour le Fo-Kien, le thé, le tabac, le sucre, le camphre; — pour le Tché-kiang, les soies, le thé, les viandes séchées et fumées; — pour la vice-royauté de Nanking, le thé, les tissus de soie et de coton, la poterie; — pour le Chantoung, les fruits et les spiritueux; — pour le Chansi, les pelleteries et le musc; — pour le Chi-li, le ginseng; — pour le Chensi, le fer et le cuivre; — pour le Kansi, l'or et le mercure; — pour le Yun-Nan, le cuivre, l'étain, le thé; — pour le Quangsi et le Szetchuen, le riz et le bois de construction; — pour le Honan, le musc, le miel et le tabac; — pour le Kiangsi, les porcelaines, le chanvre; — pour la vice-royauté de Canton, les tissus de laine et de coton.

L'argent mis dans le commerce rapporte moyennement douze pour cent l'an; on prête l'argent légalement jusqu'à trente-cinq pour cent; les Chinois des côtes méridionales et les Malais font surtout l'office de changeurs, et leur métier est rendu fort lucratif, non seulement par les différences du change entre les diverses monnaies en cours, mais surtout par le cours variable de l'argent, qu'imposent à l'Extrême-Orient les bourses de Chicago et de San-Francisco (car les pays d'Extrême-Orient n'ont que des monnaies d'argent, et il n'y a pas, comme en Europe, de



L'Abaca.

cours fictif de l'argent reconnu par la garantie des États).

On admet que les marchandises d'Europe, importées en Chine, doivent supporter vingt pour cent d'augmentation sur les prix de fabrique, pour frais de commission, transport, fret, etc.

Les principaux articles d'importation en Chine sont: l'opium, le coton (coton en laine, coton filé, coton écru et blanc, calicots écrus, cotons croisés, shirtings, mousselines, jaconas, cambries, flanelles de coton, cotons imprimés et teints, indiennes, andrinoples, lasting), le fer ouvré, l'acier, le plomb, le zinc, l'étain en blocs et en feuilles, l'horlogerie, le



Un Sculpteur sur ivoire.

riz, l'arec, le ginseng, les rotins, le poivre, la cochenille (ces cinq derniers articles sont importés en Chine de l'Extrême-Orient même), l'ivoire, l'oliban, l'ambre.

L'opium qui croît en Chine, au Yun-Nan et au Szetchuen, est loin de suffire à la consommation. Ce sont les importations de Bénarès et de Ceylan qui fournissent, sur les côtes maritimes surtout, l'ingrédient aux fumeurs. On sait que l'Angleterre formule les anathèmes les plus sévères contre ceux de ses nationaux qui fument l'opium; mais elle soutint, il y a cinquante ans, une guerre contre la Chine, pour forcer celle-ci à admettre, sur le territoire du Céleste Empire, le commerce de l'opium de l'Inde. Comme cet opium renferme infiniment plus de toxiques que celui de la Chine, on comprend mal que le gain annuel de soixante millions, que fait la vice-royauté en vendant son opium, ait pu faire taire les scrupules humanitaires de la conscience britannique.

Le riz qui croît en Chine ne suffit point non plus à la consommation de ses nombreux habitants. On en fait venir surtout des Philippines, des Indes néerlandaises, et des plantureux deltas du royaume de Siam et de l'Indo-Chine française.

Les articles d'exportation sont: les aluns blancs, jaunes, violets et noirs, l'anis étoilé (badiane), le ricin, l'argent et l'or œuvrès, le bambou, le sandal, le borax, le verre, le camphre, les jones, la parfumerie, l'huile de casse, la poterie, la colle, le corail, l'écaille, l'encre, la gomme, les toiles de Chine, la laque, le marbre, le mercure, les bois d'ébénisterie (trac, rose, aigle, palissandre, teck, ébène, etc.), la nacre, les nattes tressées, le papier, la porcelaine, la

rhubarbe, les soieries (soies grèges), le sucre, le tabac, le thé (Fokien, Kiangsou, Tchékiang, Faifoo, Poueul), le vermillon, différentes plantes tinctoriales (Cunao), et enfin toutes les antiquités et curiosités dont l'Europe raffole, et que les Extrême-Orientaux fabriquent aujourd'hui, en grande masse et sans beaucoup d'art, pour satisfaire à toutes les demandes, (spécialement les incrustations de nacre et d'ivoire, les faïences, les broderies, les objets d'argent, de cuivre et de bronze, les laques grossières, les armes, etc.).

.

Les associations commerciales entre Extrême-Orientaux sont très nombreuses; et, à cause de la grande dispersion du métal monnavé et de la fortune, elles portent sur un très grand nombre d'associés. Chaque négociant aisé met un petit capital dans une quantité d'affaires, et se contente d'en retirer un gain qui paraîtrait minime à des Européens pressés de jouir ou d'amasser une fortune hâtive, mais qui semble très suffisant à des Jaunes, dont la fortune s'accroît normalement et continuellement, sans que des besoins de luxe ou des désirs de paraître viennent faire de grosses brêches immédiates dans les bénéfices. Les associations commerciales chinoises s'exercent aussi en dehors de l'Empire par l'envoi d'un négociant représentant de l'association, qui est responsable etagit comme le « compradore » d'une Société en actions.

La main-d'œuvre jaune est très économique : son prix varie de cinquante centimes à un franc cinquante par jour, suivant le travail ; et un certain nombre de métiers se font, au domicile ou sur les terres de l'Empereur, pour le logement, la nourriture et un habillement à la fin de l'engagement. Les travaux forts ne sont pas spécialement réservés aux hommes; dans certaines régions, ce sont les hommes qui tissent



Le ben Jardinier.

et qui brodent, et ce sont les femmes qui arrosent et retournent la rizière.

Cette main-d'œuvre, la moins chère et la plus considérable du moude entier, répandue dans beaucoup de régions extérieures, prête à se répandre tous les jours davantage, donne naissance à l'un des problèmes les plus compliqués de l'économie coloniale et sociale. L'Extrême-Orient quî, peu à peu, s'ouvre aux entreprises européennes, est un réservoir presque inépuisable de forces actives ; c'est à ce réservoir, plus encore qu'à celui des Indes, que s'adresseront désormais les pays où la main-d'œuvre est rare et la population indigène insuffisante. Dans quelles conditions cette exportation d'hommes s'exercera-t-elle? et comment la cohésion et l'ardeur prolifique de ces exilés volontaires pourront-elles être canalisées de façon à ne pas mettre en péril la prépondérance des autochtones qui les auront temporairement accueillis?

Déjà dans les limites où elle s'exerce, l'émigration chinoise est considérée comme un danger dans les pays où elle s'est produite spontanément, comme dans les Straits Settlements, à Ceylan, en Australie et surtout en Amérique; on a tâché, par des règlements prohibitifs, de refouler les Chinois, et d'assimiler à la race d'attache au sol les premiers émigrés. Jamais on n'y est parvenu complètement.

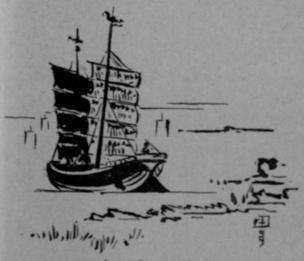
Outre que la tradition religieuse du Jaune lui fait un devoir d'être inhumé dans la terre natale, le sentiment ethnographique du « Gen » se fait chez lui d'autant plus impérieux que l'isolement à l'étranger veut une solidarité plus étroite entre les membres d'une colonie. Les associations commerciales y fleurissent, les « congrégations » (réunions d'hommes d'une même province) s'y entr'aident de la façon la plus étroitement mutuelle; enfin, la protection des Jaunes hors des pays jaunes est l'une des principales préoccupations des sociétés secrètes.

as applittle assettes and

Les sociétés secrètes qui sont organisées en Extrême-Orient comprennent plus d'adhérents en Asie qu'il n'y a d'Européens en Europe; en dehors des traditions, des enseignements et des livres qu'elles conservent ou prétendent conserver, hors de toutes les atteintes du temps, en dehors de la transmission, par quelques collèges hiératiques, des doctrines mystiques de quelques grands maîtres chinois, les Sociétés secrètes (la Griffe, le Nénufar blanc, le Véritable Ancêtre, pour ne citer que les trois principales) poursuivent un double but : la prépondérance de la race chinoise pure en Chine, et la cohésion de tous les représentants de la race jaune vivant hors de Chine.

La prépondérance de l'élément chinois dans le Céleste Empire est entendue à l'exclusion des Tartares, des Turcs et des Mandchoux (et des Européens à fortiori). - La chute de la dynastie mongole est le premier désir de ces « nationalistes » spéciaux. C'est à eux qu'est due la révolte de Nanking et des vice-royautés du Sud; ce sont eux qui ont préparé le triomphe des armes japonaises contre les souverains de Péking ; ce sont eux aujourd'hui qui fomentent, en Chine, les révoltes, les mouvements insurrectionnels et les massacres partiels des missionnaires chrétiens. Ils sont très secrets, très bien conduits, très nombreux et généralement audacieux. Hors des frontières, cette redoutable association politique devient une association purement ethnographique et parfois financière; mais elle poursuit ses buts divers avec la même patience, la même ruse et la même discrétion. C'est une force latente, et par suite inquiétante, avec laquelle doivent compter tous les gouvernements où des Jaunes se trouvent en nombre, même, et principalement, les gouvernements des peuples de race jaune. Nous n'avons de place ici que pour l'affirmer, sans pouvoir passer à la démonstration.

Voici les mercuriales de certaines régions — les régions de la plaine étant au premier des deux tarifs ci-après, les régions montagneuses et lointaines au second des deux tarifs. (A cause des distances et de la



Jonque de commerce.

rareté de la monnaie, la piastre, dans les hautes régions, a une valeur à peu près uniforme de 3 fr. 40 c. à 3 fr. 75 c.).

Sel (les 60 kilogr.), de 1 piastre à 3 piastres 1/2.

Riz (les 60 kilogr.), 2 piastres 40.

Coton (les 60 kilogr.), de 13 à 14 piastres.

Opium (les 3,700 grammes), de 22 à 40 piastres.

(Pour l'opium, le tarif est inversé; c'est la seule marchandise qui soit moins chère dans les régions hautes.)

Bœuf (le kilogr.), 11 cents (le cent est la centième partie de la piastre). La bête sur pied : de 16 à 20 piastres.

Cheval (bon à la monte), 40 piastres.

Éléphant: 800 à 1,100 francs.

Cochon (le kilogr.), 11 cents (la bête sur pied, de 12 à 20 francs).

Poulet (la pièce), 20 cents. Œufs: de 1 à 2 cents la pièce.

Location des moyens de transport et de main-d'œuvre.

Mulets: 8 piastres par mois. Coolies: 4 à 5 piastres par mois.

Une pirogue de 4 à 5 tonnes : 32 cents par jour.

Un batelier: 24 à 32 cents par jour.



## CHAPITRE VIII

Dans toutes ses branches, et en architecture même, l'art primitivement ne fut, chez les Jaunes, qu'un moyen de rendre hommage à la divinité, plus parfait et plus durable que les offrandes du vulgaire. La première règle de l'art fut donc le Rite et la tradition des usages sacrés; l'obéissance stricté aux Livres et à leurs méthodes demeura une obligation étroite; il ne fut point permis de rien céder au goût des artistes; l'antique règle de trois mille ans révolus subsiste comme la charte universelle et infrangible de l'Art.

Obligation du symbolisme religieux, perpétuité des règles dans la manière de le réaliser, tels sont les deux caractères fondamentaux de l'art extrèmeoriental; ce sont là des caractères restrictifs de toute diversité, c'est-à-dire de toute personnalité et de toute influence individuelle dans l'Art.

Ils se révèlent à la fois dans les formes et dans le décor : les formes étaient de toute antiquité et sont demeurées déterminées par des Rituels très stricts : le Yli, le Léki, le Tathsinghoueïtien surtout. Par là, la routine et la convention s'imposèrent dès les premiers jours aux artistes, en les dispensant de toute interprétation personnelle, et en les astreignant à répéter des types immuablement arrêtés. La première préoccupation de l'artiste est de garder les mesures prescrites et de respecter le canon qui lui est imposé. Et dans les galbes les plus heureux, on reconnaît toujours une certaine raideur hiératique; il faudrait, pour en faire des œuvres irréprochables, un peu de liberté dans l'inspiration.

Les motifs ornementaux sont géométriques ou naturels; les premiers sont tous des diversités ou des déformations du « méandre » ou « grecque », qui fut, par les premiers artistes chinois, tiré des « koua », idéogrammes primitifs. Les motifs naturels comprennent les animaux sacrés, dragon, licorne, phénix, tortue, glouton, grue, chauve-souris, etc., qui sont souvent contournés de façon à rappeler, tantôt les formes symboliques prescrites dans les rites, tantôt les accessoires usuels des meubles. C'est ainsi que, en serrurerie, les chauves-souris forment généralement les poignées des meubles, les gongs des appels et les boucliers des guerriers.

Une particularité du génie extrême-oriental est l'amour des monstruosités et des tératologies. Ce n'est pas une simple déformation du goût: l'explication d'une telle bizarrerie est plus haute. Malgré les éducations et la contrainte de l'atavisme, la nature a des droits imprescriptibles, et la représentation des choses animées fera toujours partie du domaine de l'Art. Pour concilier la volonté des traditions avec ces désirs secrets et tout-puissants, les Extrême-Orientaux ont peint et sculpté la nature, mais arrangée et déformée au gré de leurs mythes; les animaux sont devenus fantastiques, en se pliant aux formes des symboles.

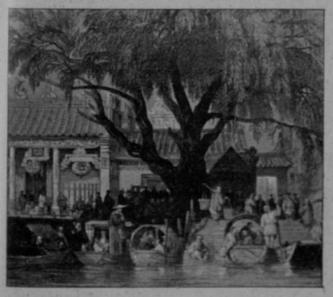
Enfin, spécialement dans les arts du dessin, deux particularités distinguent les Extrême-Orientaux : l'absence de perspective et la vivante originalité du rendu. L'absence de perspective est voulue. La convention de la représentation est, une fois une diminution générale adoptée, de représenter les objets tels qu'ils sont, radépendamment de la notion de distance; l'éloignement, qui n'est plus figuré par les dimensions respectives, le sera par la distance qui sépare le pied de l'objet représenté du trait inférieur du cadre. Ce procédé n'est pas une enfance d'art ou un manque de tact; c'est un principe étudié et professé.

L'originalité s'obtient par l'exagération du détail, et la vie, par l'exagération du mouvement. Le mouvement général d'un animal prêt à bondir est composé de l'exagération, dans un même sens, de tous les mouvements particuliers que font, pour bondir, les différentes parties du corps de cet animal. Comme l'augmentation du mouvement est égale en toutes ses parties, le tout n'en reste pas moins harmonieux et vraisemblable, tout en acquérant une vie extraordinaire.

L'impersonnalité de l'œuvre conduit à l'impersonnalité de l'artiste. Sauf en des cas très rares, il n'y a pas de signatures célèbres; en tous cas, il n'y a ni écoles, ni styles, ni manière, ni siècle, ni musée, ni héritage artistique d'un maître. Bien entendu, il n'y a pas non plus de critique d'art, ni de protection, ni de gloire. 138

L'art du bronze fut un des plus répandus et des plus parfaits de l'Extrême-Orient. On y distingue les bronzes rituels, les bronzes honorifiques, et surtout les mille formes que créa l'invasion du bouddhisme dans les cerveaux chinois: coupes, brûle-parfums, et principalement représentations, variées à l'infini, de la forme humaine, pour satisfaire au culte compliqué du panthéon indien, et enfin les bronzes de style arabe ou persan, que, par le Turkestan, implanta en Chine le mahométisme naissant. Les bronzes s'incrustaient, se damasquinaient, se doraient. L'incrustation du bronze par application d'un métal ductile (ors rouges, violets, jaunes et verts) se fait avec une perfection qu'on ne rencontre nulle part ailleurs dans l'univers.

L'architecture (bois, pierre ou brique) est, de tous les arts extrême-orientaux, le plus sévère, le plus strictement traditionnel. On v remarque bien l'emploi de la voûte, et même de la coupole; mais la formule générale est le ting, toit recourbé et surplombant, reposant sur de courtes colonnes, avec incurvation du milieu de la pente et absence de plafond, de fenêtres latérales et, très souvent, d'étage supérieur. Tous les édifices sont construits sur le plan du ting, dont le schema réapparaît sous les moulures, les sculptures et les ornements. La toiture est la partie principale des constructions; parfois on la double et on la triple. L'uniformité du type de bâtisse rend assez monotones les architectures chinoises, qui sont encore soumises à des règles d'orientation de leurs ouvertures, et à des règles de largeur et de hauteur, suivant la dignité de ceux qui y habitent. Les architectes jaunes remédient tant bien que mal à la pénurie de leurs inventions par la richesse des décors et des sculptures, et par la décoration du « tchaoping », écran en maçonnerie interposé entre



Ting-tcheou.

les façades des maisons et les yeux des promeneurs.

Mais ils ont mis dans leurs villas et leurs jardins la fantaisie qu'ils ne pouvaient mettre dans la symétrie de leurs villes, et ils ont adapté aux divers mouvements du sol les divers agréments du kiosque peint, vernissé, ajouré, couvert de fleurs et de feuilles, et des ponts, en dos d'âne, à doubles tablièrs, à basreliefs jusqu'au niveau de l'eau, bordés d'arbres et de statues, longés de serpents de pierre, ou recouverts de péristyles à colonnades de marbre. Et l'art des jardins, où la nature entière est bizarrement con-



Un Boudoir.

torsionnée et tordue, où de simples fougéres sont poussées par la culture intense jusqu'à des formes géantes, où les fleurs éclatantes sont plus grosses qu'une tête d'homme, et où les plus gros arbres, rabougris par les coupes et les tailles, poussent à l'aise dans des pots de fleurs laqués, l'art des jardins atteint un idéal fantastique, qu'on croirait emprunté à tel rêve hallucinant du fumeur d'opium.

.

La sculpture, en toutes ses branches, fut l'art favori des Jaunes. Il reste malheureusement fort peu de traces de l'ancienne sculpture monumentale, celleci avant disparu avec les monuments eux-mêmes (époque des constructions en briques). On rencontre toutefois encore, en certains points de la Chine, de grands bas-reliefs, dont tous les sujets sont traités de profil, et qui remontent au dixième ou au douzième siècle avant l'ère chrétienne. Ces manifestations artistiques contiennent tout ce qu'a partout d'énergique et de naïf la sculpture des premiers âges, et notamment la sculpture primordiale de l'Assyrie et de la Chaldée. (Cependant on ne peut admettre aucune influence de l'occident de l'Asie sur l'orient.) Mais, de même que pour la statuaire, la sculpture sur pierre, en Extrême-Orient, n'est jamais sortie des procédés et des résultats archaïquement enfantins.

Au contraire, la sculpture sur bois — pour rares qu'en soient les spécimens — indique une remarquable perfection de l'intelligence de l'artiste et une rare habileté de l'outil de l'ouvrier. Il y a là vraiment la continuité d'un art, d'un effort et d'une tradition. Ce sont les bois de bambou, de teck, de cèdre, de trac (bois de fer dont on connaît une douzaine d'espèces), de sandal, de rose, de camphrier et d'ébène, qui servent le plus souvent aux sculpteurs.

Mais où l'Extrême-Oriental excelle et prend une personnalité véritable, c'est dans la sculpture des pierres dures, des gemmes, de l'ivoire et surtout du jade. Amateur passionné des différents aspects de la matière, il a ici le sens délicat et raffiné. Le travail de l'ivoire est franc, énergique et ferme; la ciselure est incisive, et le modelé demeure moelleux et caressant. Sur les surfaces, variées par la finesse du grain et par la diversité des quadrillages de l'ivoire, la lumière glisse, s'éparpille et se reflète; le poli du temps et la caresse de la main lui donnent, depuis la blancheur native jusqu'à la sombre patine des siècles, les coloris les plus chauds et les plus délicats de l'albâtre et de l'ambre. Le jade, matière impérissable et d'une dureté infinie, se module en formes arrondies, en coupes sveltes et caressantes aux doigts, et aussi, sur les bois incrustés, en lianes d'une élasticité et d'une sécurité incomparables. Tant dans la difficulté vaincue que dans le triomphe de la forme, la grâce du génie extrême-oriental est ici sans rivale. Et, du même travail que le jade, quoique avec une moins grande estime pour la matière, l'artiste jaune utilise le quartz hyalin, l'améthyste, la cornaline, la calcédoine, la sardoine, l'héliotrope, la chrysoprase, l'onyx et l'agate. L'artiste est passé maître pour tirer parti des formes de cristallisations et des filaments colorés que son outil découvre à chaque instant dans l'intérieur de la pierre, et surtout pour faire valoir les couleurs inégales des camées.

La céramique est l'art où les Extrême-Orientaux se sont acquis la plus grande et légitime réputation; c'est celui où, dès la plus haute antiquité, ils ont fait preuve de plus d'invention, de richesse d'imagination, et où ils sont, en quelques parties, demeurés inimitables. Dix-sept cents aus avant Jésus-Christ, les Chinois fabriquaient des terres cuites; an nº siècle avant Jésus-Christ, ils eurent des cérames bleus et brillants, mais sans transparence; la translucidité de la matière fut acquise en 618 après Jésus-Christ, et, avec l'acquisition, la sonorité; la porcelaine fut enfin inventée de toutes pièces vers l'an 850 après Jésus-Christ.

Il est impossible d'entrer dans le moindre détail de l'histoire de la pâte et des formes, des colorations et des dessins de la porcelaine chinoise : pendant les cinq époques qui caractérisèrent ce grand art industriel, on remarque principalement : les porcelaines de « neige » et les porcelaines de « couleur cachée » des époques primitives, les porcelaines « bleu du ciel après la pluie » (950), qui sont aujourd'hui révérées comme de véritables trésors, les porcelaines « à émaux plombaux », les craquelés du xme siècle, la percelaine bleu cobalt des Siouan-te, les émaux de grand feu, les pièces bleu turquoise dites « des Musulmans »; les grandes familles de l'apogée de la porcelaine (1550-1660), la famille verte, la peinture sur couverte des Outsai, la famille blanche, la famille rose, les céladons et les flambés; puis les porcelaines à fond noir, les « soufflés », et les célèbres « coquilles d'œufs », « matière, dit M. Paléologue, la plus délicate et la plus parfaite qui soit jamais sortie des mains de l'homme »; les porcelaines à la gouache translucide, les porcelaines irisées, et enfin les porcelaines « à mandarins », qui ont donné naissance aux porcelaines actuelles d'exportation, première décadence de l'art extrême-oriental; enfin les porcelaines à décor persan et les porcelaines à surdécoration européenne (fabrication de Hollande et de Limoges). Chacune de ces familles, de ces industries,

de ces fabriques a une histoire, des marques, des procédés, des trésors, des pièces rares et une véritable gloire.

Dès le ve siècle, les Chinois ont connu l'art du



Le Squelette joyeux (fac-simile d'un dessin chinois).

verre, ils ont su le colorer au feu et l'agrémenter d'émaux [translucides, avec autant d'à-propos que nos maîtres verriers actuels. Il ne reste que peu de pièces de cet art ancien et provenant de ces mêthodes oubliées.

On fit, en Extrême-Orient, beaucoup d'émaux cloisonnés et

champlevés, dont le secret de fabrication fut apporté, dit-on, par des Arabes et même par les premiers Occidentaux qui, au xme siècle, visitèrent la partie tartare des États de Koubilaï. C'est au xvne siècle que l'art de l'émaillerie atteignit la perfection, créant des œuvres d'un style simple et large, d'un coloris opulent, d'une exécution forte. Les émaux peints ne furent en vogue, en Chine, qu'après l'arrivée à Péking des missionnaires européens.

Les peintres chinois ont été, avant tout, des calligraphes et des dessinateurs, en ce sens qu'ils déter-

minent les sujets qu'ils peignent, non par des surfaces ou par des masses, mais par des lignes : ils n'ont jamais su rendre la vie d'un visage humain; ils n'ont jamais su, pour arriver à un ensemble, traiter minutieusement le sujet principal et largement les accessoires; mais ils se sont révélés vraiment, ardemment et finement coloristes; en modulant les tons sur euxmêmes, ils leur ont donné une puissance extrême d'intensité. Et, si les portraitistes ne sont jamais sortis d'une convention hiératique et ennuyeuse, les peintres de paysage ont atteint l'expression la plus savante des effets du clair-obscur. L'art de la peinture en Chine, et le Tcheouli en fait foi, remonte au xue siècle avant Jésus-Christ. Le bouddhisme et le taoïsme donnèrent naissance à une série d'artistes religieux, qui peignirent sur la soie les légendes mystiques en honneur dans les traditions et au fond des temples; il se forma bientôt deux écoles : celle du Nord, rituelle et académique, s'en tint aux sujets religieux et historiques; celle du Sud, plus exubérante et personnelle, s'illustra par le paysage et la nature morte; pendant trois cents ans (xme, xme et xive siècles), les artistes reproduisirent la nature avec une poésie délicate et douce, où les peintres les plus sincères atteignirent rarement; ils préféraient aux couleurs franches et éclatantes les fraicheurs du printemps, les mélancolies d'automne, les brumes légères d'octobre et l'intime tristesse des paysages d'hiver. La perspective aérienne fut, par eux, admirablement rendue. Sous la dynastie mongole, le goût vint des tons vifs et éclatants dans un coloris général très harmonieux et avec un juste sentiment du pittoresque. Dès le xvre siècle, la peinture chinoise fut en décadence, quoique toujours d'une

légèreté surprenante et d'un fini merveilleux, et s'isola de toute inspiration, dans un style froid et bientôt stérile. La peinture, dès lors, tant comme dessin que comme coloris, ne fut plus qu'une application de procédés, dont les séries s'enseignent dans les écoles; et la peinture actuelle n'est plus qu'une juxtaposition de sujets conventionnels et préparés d'avance, une sorte de marqueterie artistique, sans individualisme d'auteur, d'après les productions de laquelle il est impossible de juger des glorieuses époques du pinceau chinois.

L'art du laque est spécial au Japon et à la Chine, attendu que la matière première provient de ces pays exclusivement et ne saurait, sans altération, voyager sur mer. Cette gomme résineuse, provenant de l'espèce des arbres Tsi, se récolte, en Chine, dans les régions du Honan, du Szetchuen et dans la moyenne vallée du Yangtsekiang.

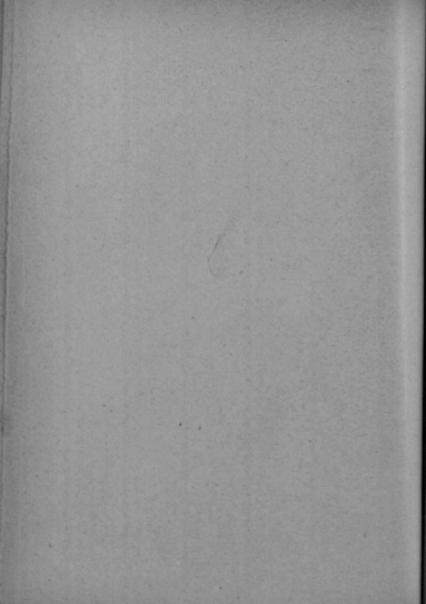
Les principaux laques sont : le laque noir, le laque jaune transparent, le laque ambré; le laque mélangé de paillettes d'or, et dit aventuriné ; le laque mélangé d'éclats de nacre, et dit burgauté. Le laquage, précédé d'une série de polissages et de couches successives de peinture, est une opération fort délicate; et le dessin sur laque, à cause de l'instabilité du vernis, doit être parfait du premier coup, et ne saurait être repris. Les laques sont souvent rehaussés d'ivoire, de jade, de corail, de porcelaines ou de gemmes ciselées au burin.

On sculpte aussi des laques, de couleur généralement rouge ou chamois; la fabrication de ces objets fragiles est aujourd'hui peu abondante. L'évolution historique de l'art extrême-oriental s'est opérée lentement, à cause de l'isolement intellectuel où la race s'est toujours orgueilleusement confinée. — Aujourd'hui, à cause du contact européen, violemment imposé, comme nous l'allons voir en ter-



Paysage de Steppe.

minant cette rapide étude. l'art extrême-oriental se vulgarise, tombe au rang d'une industrie de rapport; les artistes produisent dans des conditions de rapidité et de médiocrité telles, que toutes les branches où ils travaillent inclinent vers une décadence précipitée et peut-être irrémédiable.





## CHAPITRE IX

Bien que l'Extrême-Orient ait moins que tout autre pays du monde subi l'influence du voisin, il est impossible de rien écrire qui le concerne sans mentionner les interventions de la race blanche dans les choses de sa religion et de sa politique.

Les premiers explorateurs de la Chine furent Marco Polo, de Venise, et le Hollandais Gérard de Wusthoff; mais les missionnaires français (jésuites et dominicains, jésuites surtout) furent les premiers Européens qui eurent en Chine un établissement durable, et, à la cour de Péking, une véritable prépondérance. Sous le règne glorieux de Kang-Hi, les missionnaires occupérent de hautes charges dans l'Empire; ils durent leur faveur et la tolérance passagère qui s'attacha à la prédication de leur religion, à la science et aux talents mécaniques, astronomiques et géologiques, dont ils donnérent d'éclatantes

preuves. Ils eurent aussi l'habileté de ne pas contrarier les dogmes philosophiques chinois, et d'adapter sagement le christianisme à ceux de ces dogmes auxquels les Jaunes sont invinciblement attachés: la conception d'un Dieu unique, le culte des Ancêtres, la polygamie au seul point de vue de la perpétuité masculine des races. Ils firent ainsi, au moven de cette largeur de vues et de l'indulgence impériale, un certain nombre d'adeptes et remportèrent de grands succès de prosélytisme, dont les missionnaires dominicains se montrèrent fort jaloux. Les deux ordres s'invectiverent, se dénoncèrent mutuellement à Rome ; et le Pape envoya à Péking un légat pour les mettre d'accord sur la façon dont il fallait engager les Jaunes à pratiquer la religion nouvelle. L'empereur Kang-Hi, étonné de voir les prédicateurs eux-mêmes ne pas s'entendre sur l'objet de leurs prédications, et peu soucieux de voir l'envoyé du Pape commander aux consciences de ses sujets, prit ombrage de ces querelles, craignit l'ambition des nouveaux arrivants, exila dos à dos les disputeurs, proscrivit et bientôt persécuta la religion chrétienne. Ses successeurs, suivant les difficultés politiques du moment, étendirent, restreignirent ou abolirent les édits de proscription, d'exil ou de tolérance; mais le christianisme ne se releva pas d'un si mauvais début; il est aujourd'hui haï dans l'Empire, considéré comme un moven, pour les ambitieux étrangers, de cacher leurs visées ; et les missionnaires, que l'édit de Taokouang protège mal contre les soupçons du peuple, ne font plus de catéchistes que parmi la lie de la population et les récidivistes, qui espèrent trouver, dans leurs Pères spirituels, des protecteurs supplémentaires.

Il faut dire que non seulement les missionnaires, mais tous les Européens ont souffert de cette entrée maladroite, et qu'aujourd'hui encore ils en portent la peine, au moins dans les régions reculées de l'Empire chinois.

Quelques commerçants européens - principalement anglais - s'étant établis à Canton et à Shanghar, les premières difficultés s'élevèrent au sujet des trafics sous pavillons divers, et surtout au sujet de la vente et de la contrebande de l'opium de l'Inde. La première expédition européenne en Chine (1840-1842), conduite par les généraux Elliot, Napier et Pottinger, n'avait pas pour but la protection des Européens, ni des religieux, ni l'ouverture des fleuves chinois au commerce du monde; elle avait pour objet de contraindre la Chine à accepter et à consommer l'opium assez toxique de Malwa et de Bénarés; et ce motif inférieur donne une idée singulière des procédés des nations - qui se croient plus civilisées visà-vis des autres nations qu'on appelle moins civilisées. A la suite de cette guerre dite « de l'opium », Hongkong fut cédé à l'Angleterre, et cinq ports « francs » furent ouverts au commerce universel. Des concessions diplomatiques territoriales sont accordées à la France à Shanghaï (1849) et à Canton (1853). En 1854, la Russie procède à son premier établissement au sud du fleuve Amour; en 1858, elle occupe, au nom de la Sibérie, le bassin de l'Ousouri ; en 1860, Vladivostock est fondé.

A cette même époque a lieu, pour venger des injures faites à des missionnaires et à des commerçants, la campagne anglo-française de Chine, qui se termine, comme on sait, par la victoire de Palikao et la prise de Péking. — Et les troupes françaises, au retour de cette expédition, s'installent en Cochinchine, dont les trois provinces méridionales et la capitale, Saïgon, sont déclarées colonies françaises.

Donc, il y a déjà trente ans, on aperçoit bien la triple brèche faite à l'intégrité chinoise, et les buts poursuivis par trois nations européennes : la Russie, dont les colonies sibériennes ne sont qu'un prolongement démesuré du territoire métropolitain, presse la Chine par la Mandchourie. - La France, par son installation au Sud du continent asiatique, tend à l'atteindre par le Sud. - L'Angleterre, préoccupée de ses intérêts commerciaux, prend position sur les côtes, aux embouchures des grands fleuves, déversoirs naturels des pays riches, sans préjudice de l'extension indéfinie de son Hinterland indien. L'histoire des trente dernières années du xixe siècle se dévoile tout entière dans ces ambitions embryonnaires, et le futur démembrement de la Chine commence là.

L'extension des puissances en Extrême-Orient s'est produite en deux phases, qu'on pourrait appeler celle du développement normal, et celle de l'invasion. L'empire colonial des trois nations qui avaient des points d'appui en Extrême-Orient était destiné à progresser et à s'arrondir, suivant le génie particulier à chacune de ces nations; la France, amoureuse des situations nettes et dominatrices, par des extensions territoriales bjen définies; la Russie, soucieuse de l'unité et de l'utilité de sa prépondérance, par de lentes et logiques endosmoses à travers les longues frontières communes; l'Angleterre, pénétrée surtout d'ambitions commerciales, par des influences latentes,

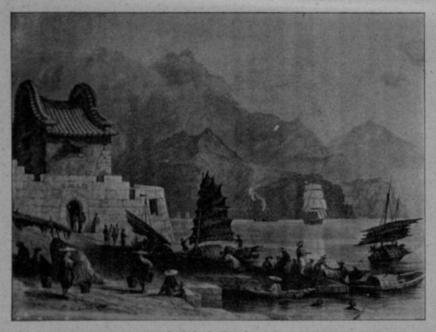
des traités de négoce avantageux, des monopoles, et une certaine part dans la direction financière de l'Empire. - Sous l'influence de ces préoccupations, la France se constitue un domaine important par l'acquisition de la Cochinchine septentrionale (1867), du Cambodge (1867), de l'Annam (1883), du Tonkin (1883), du Laos (1893), et du bassin de Mékhong (1896). - La Russie gagna peu à peu la Mandchourie et le Turkestan, tandis qu'elle abordait le Pamir et traversait les montagnes du Thiansan. - L'Angleterre obtenait une situation prépondérante, au point de vue du commerce, dans tous les grands ports de la côte, à Shanghaï et à Canton, s'installait économiquement dans le riche bassin du Yangtsekiang, et plaçait des sujets anglais dans les douanes et aux plus intéressantes fonctions extérieures. De plus, par la vice-royauté des Indes, conquérante, militaire, agressive, elle s'adjugeait des territoires aux confins du Thibet, conquérait la Birmanie, les États Shans et d'anciens districts vagues, jadis relevant du Siam

Tandis que les zones d'influence, commerciales et autres, s'acquéraient sans bruit et à l'amiable, les avantages territoriaux ne s'obtenaient qu'à la suite de démelés longs et violents, de guerres véritables (expéditions de l'amiral Courbet en Chine, de l'armée coloniale française au Tonkin, de lord Dufferin en Birmanie). Mais tous ces avantages semblaient répondre à des besoins, satisfaire à des désirs justifiables des puissances. En tout cas, toutes les règles internationales étaient observées, et les pays de nouvelle acquisition subissaient un gouvernement déterminé (comme colonie directe, comme protectorat

diplomatique ou immédiat) plus avantageux pour eux que l'indépendance douteuse et sans sécurité que ce gouvernement remplaçait.

La guerre malheureuse que la Chine soutint contre le Japon, à propos du royaume vassal de Corée qui réclamait son indépendance, guerre qui se termina par la perte de Weihaïwei, de Formose et des Pescadores, vint exciter d'autres et de plus brutaux appétits. Les puissances y acquirent en effet une preuve de l'infériorité, non seulement de l'Empire chinois dans la guerre, mais de la race jaune dans toutes les choses de la force ; le trône lui-même semblant menacé par une notable partie du peuple, qui voit anjourd'hui son intérêt dans un réveil de l'idée de race et dans une certaine assimilation aux progrès modernes, il s'agissait d'arracher à la dynastie chancelante ses dernières concessions. Et, au lieu d'attendre que les acquisitions fussent complètement assimilées et européanisées pour en réclamer d'autres, on se jeta sur la Chine comme au moment d'un partage, où le plus fort a le plus de raisons et d'avantages. Et chaque puissance colonisatrice s'étendit au delà de ses forces, préparant ainsi à ses futures générations de lourdes besognes assimilatrices. Il est vrai que, dans cette extrémité même, le Céleste Empire trouve, dans de si nombreuses avidités, un gage de durée ; car les puissances absorbantes, venant à rejoindre leurs frontières et à heurter leurs appétits, regardent avec jalousie les empiètements du voisin; et plutôt que de voir passer à d'autres ce qu'elles ne pourraient raisonnablement prendre pour elles-mêmes, préférent se porter garantes de l'intégrité momentanée du sol chinois.

Pour colorer de convenance ces invasions, que rien



La baie de Kownlown.

156

ne peut justifier, ni le droit, ni les représailles réciproques, ni même le fameux motif, tant invoqué, de la plus haute civilisation à répandre, il fallut inventer de toutes pièces des movens diplomatiques et des États internationaux nouveaux, qui, dans la réalité, ne répondent à rien d'exact et à rien de nécessaire. Ainsi furent créés successivement, pour les urgents besoins des plus mauvaises causes : la cession à bail, où le locataire de l'usufruit devient, par le long usage, et par sa prépondérance matérielle, le possesseur de la nue-propriété; - le territoire neutralisé, sur lequel les voisins puissants s'interdisent toute ingérence : l'État tampon, fiction politique et ethnographique, créé pour éviter la rencontre, sur une frontière insuffisante, de rivalités jalouses, et garanti par les étrangers limitrophes, qui seuls ont intérêt à son existence; - les sphères d'influence, que se réserve, pour l'avenir, un pays qui ne peut pas encore, à l'heure présente, y envoyer des colons, des administrateurs et des soldats ; - les zones de non-intervention, qu'une puissance reconnaît appartenir au Céleste Empire, à l'expresse condition que le Céleste Empire n'en disposera jamais en faveur de qui que ce soit (ce qui est un protectorat fictif et une garantie effective).

A la suite du meurtre d'un missionnnaire protestant, ce fut l'Allemagne qui, la première, inaugura le système en obtenant la cession à bail de Kiaotcheou et de son territoire; vinrent ensuite, par ordre de date, la cession du district de Khokan (Angleterre), l'ouverture de Sikiang (Angleterre), la déclaration de nonaliénation de Haman (France), la convention des chemins de fer du Quangsi (France), la convention de non-aliénation des trois vice-royautés limitrophes du Tonkin (France), la cession à bail de Port-Arthur et de Talienwan (Russie), la cession à bail de Quanghecouvan (France), la cession à bail de Weihaïwei (Angleterre), la cession à bail de la presqu'île de Kownlown (Angleterre), la convention de la nonaliénation de la Mandchourie et de la Mongolie (Russie), la convention de la non-aliénation du bassin du Yangtsekiang (Angleterre).

Ces ambitions territoriales, jamais rassasiées pour elles-mêmes, toujours décues par les avantages concédés aux voisins, conduiront peut-être les puissances européennes à un conflit intercolonial; en tous cas, elles ne peuvent se satisfaire que par la violence. Aussi faut-il savoir un certain gré aux explorateurs, aux chefs de missions géographiques ou commerçantes, aux ingénieurs et aux sociétés industrielles, de tâcher d'ouvrir la Chine au progrès et à notre civilisation, sans l'y contraindre et sans l'amoindrir par des rapts et par l'emploi de la force. La mission lyonnaise de M. Brenier (1857) a plus fait pour l'union du travail et de la main-d'œuvre chinoise avec l'intelligence et le capital européens que les victoires de trois armées d'invasion. Et la meilleure conquête que la race blanche ait faite en Extrême-Orient est certainement l'autorisation de construire le réseau ferré de l'intérieur de la Chine, au moyen d'une émission de titres (cent douze millions) en date du 19 avril 1895. Ce réseau joindra entre eux les bassins fertiles des grands fleuves et comprendra les lignes suivantes :

4° De Péking à la frontière sibérienne par Tientsin, Niontchouang (avec embranchement sur Talienwan et Port-Arthur), Moukden et Kerin (raccordement avec Vladivostock et le transsibérien). 2º de Péking à Wengtcheou, par Tsinan (embranchement sur Kiaotcheou), Chinkiang (embranchement sur Shanghaï), Hangtcheou et Ningpo.

3º De Péking à Singanfou.

4º De Péking à la frontière tonkinoise, par Kinfing, Hankéou, Canton (embranchement sur Kownlown),



Les rapports de bon voisinage.

Wuchow (embranchement sur le Quangsi), Longtchéou (embranchement sur Pakhoi), avec raccordement, à Langson, avec le grand indo-chinois français.

En agissant ainsi, les peuples occidentaux sentent déjà infiniment que le xx<sup>e</sup> siècle verra la suite du développement de l'Europe en Chine, et que l'expansion coloniale, en Asie sera bientôt la condition nécessaire de la vitalité et du maintien de la prospérité des peuples de race blanche. Nous ne pouvons savoir encore ce que réserve l'avenir, comme découvertes agréables ou comme mécomptes; mais il importe que la France soit à la hauteur de sa tâche, et que les Français soient au courant des mœurs et des aspects de ces pays que coloniseront leurs fils. C'est pourquoi ce serait faire œuvre utile et patriotique de répandre - avec plus de détails qu'en un cadre aussi restreint - les connaissances qu'on doit avoir sur la Chine, ses mandarins et ses lois, ses lettrés et ses traditions, son sol et son peuple. En tous cas, de merveilleuses et singulières surprises sont réservées à nos successeurs, au fond de cette Asie mystérieuse et dormante, qu'on croirait inerte, et où se cache et où va s'agiter bientôt, sous l'impulsion de nos sciences et de nos progrès, le plus considérable et le plus intense foyer de l'activité humaine.



L'Empire du Milieu.

## NOTE

## SUR LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS

Nous avons, dans le premier des quatre volumes annoncés sur la Chine, donné une vue d'ensemble de l'Empire du Milieu. Nous avons tâché de résumer, dans le moins de lignes qu'il était possible, les notions générales, les idées mères, les documentations exactes, qui permettaient à l'Européen, en quelques instants, non pas de pénétrer à l'intérieur, mais de se faire une idée des traditions, des lois, des mécanismes politiques et moraux des fils de Han.

La Chine des mandarins doit montrer, avec un suffisant développement, la machine gouvernementale, ses divisions, ses rouages, ses moyens de transmission.

La Chine des lettrés doit déterminer l'état immuable des lettres et des théogonies jaunes, établir les différents systèmes philosophiques et métaphysiques, décrire les principaux savants, réformateurs et vulgarisateurs, dire ce qu'est cette classe intellectuelle des lettrés, combien son influence est profonde, et comment l'amour des anciens maîtres, le respect des antiques traditions et les liens étroits et mystérieux des sociétés secrètes répandent partout et maintiennent sur l'Empire entier la prépondérance des « mandarins de lettres », descendants cérébraux de Lao-tseu et de Confucius.

La Chine des agriculteurs doit faire entrer

l'Européen dans l'intérieur même de la vie des Jaunes, lui faire comprendre cet esprit de race qui supplée là-bas au patriotisme, ce « Gen » solidaire qui supplée là-bas à notre charité, cet amour profond du sol qui correspond à notre foi, cet épicurisme souriant et pacifique qui correspond à notre espérance; elle doit montrer dans son tréfonds cette âme mystérieuse, toute silencieuse, toute retirée sur elle-même; cette hospitalité indifférente mêlée de la méfiance de l'étranger ; cet amour de la rizière maternelle joint au mépris absolu des choses et des gens de guerre, qui pourraient conserver la paix à ces rizières; ce communisme large et pacifique, qui cependant exclut toute participation des non-Jaunes ; enfin cet ensemble de qualités singulières et de défauts antilogiques tout spécial à une race qui s'est volontairement, et depuis des siècles, séparée du reste de l'univers, qui a trouvé son bonheur dans cet isolement, et qui'ne veut pas qu'on l'en dérange.

Tel était le plan général, qui, une fois accompli, aurait donné, de la race et de la civilisation jaunes, un aperçu complet et exact. L'exécution de ce plan, même au point de vue matériel, demande un certain temps. Les circonstances ne nous laissent pas le temps de cette exécution normale.

Au milieu des tragiques événements qui se produisent en Chine, et qui secouent l'Europe entière d'un frisson qu'elle n'avait pas connu peut-être depuis Attila et Gengiskhan, il serait singulier — et les lecteurs trouveraient peut-être insolent — qu'on publiât quoi que ce soit sur le Céleste Empire, sans les entretenir tant soit peu sur les causes de cet in-

cendie qui, éclatant à Péking, menace d'embraser le monde.

C'est dans la Chine des lettrés que ces causes devaient être précisées. Il y a dix ans que nous les connaissons, dix ans que nous avions, dans les revues et les journaux de France, annoncé ce qui se passe aujourd'hui. Toutefois, partageant l'erreur de toutes les diplomaties européennes, nous escomptions une conflagration moins rapide. L'affaire de Kiao-Tcheou, les procédés de Ms Anzer dans le Petchili et l'affaire de la baie de Sammun ont précipité les événements inévitables d'une incalculable portée, et dont il nous faut ici, au risque — uniquement littéraire d'ailleurs — de déranger l'ordonnance de notre plan, dire quelques mots brefs, mais précis.

. .

La Chine, ainsi qu'on pourra s'en rendre un compte logique, d'après les documents exposés dans la Chine des mandarins et la Chine des lettrés, comprend, au point de vue traditionnel, une seule race, mais au point de vue gouvernemental et politique, deux tendances diverses; ces tendances, issues des mêmes principes originels, se poussent plus ou moins aux excès, suivant la situation géographique de la race par rapport à la capitale et suivant sa situation économique et sociale par rapport aux actes et aux préférences de la dynastie régnante.

Au nord, la race chinoise, après avoir subi l'invasion mandchoue, s'est sans doute assimilé ses envahisseurs dans une large mesure; il n'en est pas moins vrai que les Chinois du nord se sont tant soit peu métissés, et que, tant par cet échange de sang que par la journalière habitude, ils ont subi, puis supporté, puis accepté la domination mandchoue au point de considérer, après trois siècles de conquête, la dynastie conquérante comme la dynastie nationale. Celle-ci d'ailleurs, et par représailles, ne ménage pas aux Chinois du nord certaines faveurs et certains avantages: des fonctions de l'Empire, des grades importants, etc.

Au sud, la race chinoise n'a pas souffert directement, il y a trois cents ans, de l'invasion mandchoue; mais elle a conservé toute la pureté de son sang, toute l'intacticité de ses traditions: le conquérant est resté pour elle l'envahisseur et l'ennemi; elle ne lui a pas pardonné son origine étrangère; à chaque instant, cette conquête lui est remise en mémoire, non pas, comme dans le nord, par la présence d'une dynastie et d'une cour d'où sortent mille faveurs et surtout des avantages commerciaux, mais par l'envoi, aux plus hautes fonctions des vice-royautés du sud, de mandarins mandchoux ou métissés, qui font leur fortune sur les populations qu'ils administrent, et qui enlèvent, aux mieux doués des véritables Célestes, toute chance de parvenir aux grands honneurs.

La conclusion naturelle est que, si le nord est disposé à prendre fait et cause pour la dynastie, le sud tient, au contraire, par tous moyens, à démontrer sa mauvaise volonté à l'égard des conquérants, et, si cela devenait possible un jour, à leur enlever le trône du Fils du Ciel.

Cette double tendance est bien marquée par les lettrés du nord et du sud, et surtout par les directes émanations des lettrés et du peuple chinois, les sociétés secrètes. Nous n'en pouvons rien dire ici,

cette étude étant spécialement réservée au troisième volume de la série; il nous suffira de dire que des deux grandes sociétés secrètes qui se partagent la Chine (et dont les mille sectes mystérieuses dont on parle ne sont que des ramifications ou des personnifications temporaires), l'une, au nord (le grand ou le véritable Ancêtre, ou la Triade), songe exclusivement à pratiquer efficacement la solidarité chinoise, le « Gen », par l'expulsion, pacifique ou violente, de tous les non-Jaunes. La deuxième, au sud (Nénufar blanc, Épée, Lys rouge, Griffe, etc.), de doctrine révolutionnaire et communiste, songe exclusivement à donner l'hégémonie en Chine à la race chinoise, par l'expulsion de tous les non-Chinois, au nombre desquels sont compris les Mandchoux et les empereurs de Péking. (C'est ainsi qu'on s'explique comment les empereurs de Péking vinrent en aide aux Européens dans la guerre dite des Taïping, pour abattre le sud de la Chine qui avait établi à Nanking une dynastie nationale.)

Mais si les deux parties de la race chinoise sont ainsi divisées en ce qui concerne la famille impériale et les mandataires du céleste pouvoir, du moins l'Empire du Milieu se retrouve formidablement uni sur la question des étrangers, dont l'hospitalité chinoise admet volontiers la présence individuelle au point de vue savant, explorateur ou commercial, mais dont le « Gen » chinois repousse absolument toute ingérence dans les affaires politiques et traditionnelles des « fils de Han ».

Nous avons indiqué dans le précédent chapitre, et très sommairement, combien, dans leurs expéditions et leurs conquêtes imprévues, les puissances européennes avaient méconnu et froissé profondément ce sentiment commun à tous les Chinois ; comment elles se jalousaient entre elles et contrecarraient leurs desseins respectifs au point que les Jaunes purent douter que les Blancs sussent jamais s'unir contre eux ; on sait quels faibles effectifs militaires les Européens ont toujours laissés à la garde de leurs possessions asiatiques. D'autre part, le peuple chinois est le moins informé, parmi tous les peuples du monde, de ce qui se passe hors de ses frontières; il ignore absolument l'Europe, ses armées, ses moyens de guerre. Blessés, battus, froissés continuellement - comme nous le verrons - par les moindres actes des résidents européens, ce demi-milliard d'êtres humains qu'on venait ainsi molester chez eux, au nom d'une civilisation supérieure dont ils ne veulent pas, devait infailliblement se révolter contre de telles obsessions, au jour où la patience chinoise aurait été poussée à bout par quelque imprudence trop forte ou quelque trop violente conquête.

Ce jour est venu. La révolte a éclaté, terrible, dans le nord-est seulement. Nous allons rapidement l'étudier dans ses causes secondes, ses phases tragiques, et dire si elle a des chances de s'étendre à la race tout entière et de triompher, par le nombre, de la science et des engins militaires des envahisseurs coalisés.

Cette étude demanderait un volume. Ce n'est ni le lieu ni le cas de le faire. Je la présenterai donc très simplement.

La cause primordiale est - sans nul doute -

l'ingérence des missionnaires blancs, de quelque religion qu'ils fussent, dans les affaires politiques et sociales de la Chine; le prosélytisme chrétien précisément commença avec Kanghi, premier empereur mandchou; après avoir prêché une religion, les Européens voulurent être propriétaires, puis avoir le droit de justice sur le sol qu'ils possédaient : dans la construction de leurs édifices (et cela arrivait tout récemment à l'évêque allemand à Péking), ils enfreignaient les lois de l'Empire; dans l'abornement de leurs propriétés, ils violaient les droits communaux ; ils briguèrent et obtinrent des fonctions politiques; des persécutions nombreuses et cruelles s'ensuivirent : ils semblaient d'ailleurs précéder les autres étrangers et leur faciliter l'invasion ; enfin je laisse aux curieux le soin de connaître, dans le singulier et attachant volume de M. Simon, notre ancien consul en Chine (la Cité chinoise : voir la bibliographie), de quelle façon étaient embrigadés les catéchumènes, comment on procédait aux conversions et aux baptêmes, et enfin comment se créèrent les œuvres de la « Sainte Enfance » et des « Petits Chinois ».

Les causes secondes sont politiques et commerciales: la Chine, tant qu'elle a pu, vis-à-vis des autres et d'elle-même, « sauver sa face », a supporté assez patiemment la diminution de son empire et de son prestige extérieur: c'est ainsi que la Corée devint indépendante, que la Russie acquit d'immenses territoires dans la Mongolie et le Turkestan chinois, que l'Angleterre s'appropria la Birmanie, et que la France conquit son empire indo-chinois. La guerre même avec le Japon, qui était plutôt une querelle de famille, ne lui enleva que deux points de la côte nord-

et l'île de Formose (laquelle est assez grande pour se défendre toute seule). L'homogénéité du colosse chinois subsistait.

Elle fut brusquement détruite par la conquête violente que l'Allemagne fit de Kiaotcheou. Au nom de la diplomatie, de la logique et de l'humanité, cette agression ne fut ni explicable, ni excusable; ce fut la simple satisfaction d'une ambition, la révélation inopinée d'une politique coloniale jusqu'alors insoupçonnée ; ce ne fut ni un acte de justice, ni un acte de réparation. Cette agression en appela d'autres, plus honnêtes dans la forme, tout aussi abusives quant au fond : la Russie s'installa à Port-Arthur, la France à Quang-Chau-Wan, l'Angleterre à Kaolung. Mais l'injure irrémédiable, qui donna naissance au mouvement actuel (en tant que mandarinal et politique). fut l'orgueilleux ultimatum de l'Italie concernant la baie de Sam-Mun; du jour où le Tsong-li-Yamen rejeta cet ultimatum, il se prépara à la guerre future.

Commercialement, les empiètements de l'Angleterre, tant du côté du Si-Kiang que du côté de la Birmanie, que dans tout le bassin du Yang-tse-Kiang, sont le digne couronnement de cette odieuse « guerre de l'opium » sur laquelle il n'y a pas à revenir ici. Les Chinois, molestés dans leur vie intérieure, dans leurs propriétés, jusque dans l'intimité de leurs demeures, par les monopoles, les impôts, l'établissement des Compagnies de navigation, ont pris pour les étrangers une haine instinctive et peut-être bien inébranlable.

Et la cause dernière et populaire fut l'établissement de nombreuses voies ferrées sur tout le territoire chinois; ces constructions amènent une notable quantité d'étrangers qui se trouvent dans une situation élevée et commandent à une nombreuse main-d'œuvre indigène; elles sont en outre considérées comme une main-mise sur le pays, et comme un avant-coureur d'une invasion blanche, pacifique ou guerrière, mais toujours redoutable; enfin le tracé des lignes ferrées traverse des terrains sacrés depuis des siècles et viole, dans d'antiques cimetières, les ossements révérés des Ancêtres, ce qui, pour un Chinois, est la dernière injure et le suprème sacrilège.

Et, depuis cinq ans, les Européens n'ont pas cessé d'inquiéter le parti des mandarins par leurs exigences territoriales et de révolter le peuple par leurs entreprises. Chasseurs imprudents, ils ont cru la bête morte, parce qu'elle était immobile; ils se sont jetés tous ensemble, et sans précaution, à la curée; or, la bête dormait seulement; la voici qui s'éveille, qui s'étire et qui mord.

.

Fort heureusement pour les suites de la lutte — quoique malheureusement pour les victimes diplomatiques qui tombérent aux premiers holocaustes — ce fut au nord-est qu'éclata la révolte : elle s'y est jusqu'à présent cantonnée. L'explication de ce phénomène, que les chancelleries semblent n'avoir pas prévu, est toute naturelle ; et le prince Tuan, chef de la révolte, maître un instant de Péking et du sort de l'Empire, l'a soulignée dans cette phrase qui commença le coup d'État du 19 juin : « Je suis le père de l'héritier présomptif, et par tous les moyens je lui conserverai son héritage. »

En effet, par suite des exigences réitérées et excessives de l'Europe, la Chine avait perdu sa face. Un Fils du Ciel, assez malheureux pour en être arrivé là, ne doit pas survivre à son malheur. C'est une loi traditionnelle de l'Empire, et si Quangdzu s'était résigné à cette mort protocolaire, le fils du prince Tuan devenait empereur, et le prince Tuan, régent. Or, Quangdzu, qui était jeune et intelligent, ne voulut point mourir; et il tâcha à rendre à son pays la face perdue, par d'utiles et d'énergiques réformes. Il s'aliéna donc immédiatement tout le parti conservateur mandchou, qui veut le statu quo, et surtout le prince Tuan, dont l'ambition était ainsi déjouée.

Le ministre choisi par Quangdzu pour la réalisation de ses projets fut le réformateur sudiste Kangyu-weï. On connaît les péripéties de ce premier drame qui se joua l'an dernier à la cour de Péking. Kang-yu-weï, membre des sociétés secrètes du sud, partisan de l'hégémonie chinoise, convaincu que la Chine ne recouvrerait sa grandeur passée qu'en empruntant aux Européens les institutions et les engins par lesquels la Chine avait été diminuée et vaincue, Kang-yu-wei commença ses brusques réformes, pendant que Li-Hung-Chang commandait au Creusot, à Essen et ailleurs, des canons et des fusils de modèles européens. La Chine marchait rapidement - sans que l'Europe s'en doutât - vers des destinées nouvelles. Mais l'Impératrice douairière veillait. Plus réfléchie que son neveu l'Empereur, elle sentait, elle devinait que les réformes du révolutionnaire sudiste auraient pour effet inévitable la chute de la dynastie mandchoue et le transfert de la couronne à

une dynastie nationale, qui s'installerait à Nanking ou à Singanfou. Et elle avertit l'Empereur. Bon gré mal gré, celui-ci fut contraint à renvoyer Kang-yu-weï, qui ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Li-Hung-Chang fut rappelé au pouvoir, dès son retour d'Europe; l'impératrice douairière usurpa, pour la cinquième fois, le pouvoir suprême, et l'infortuné Quangdzu, dépouillé de ses attributions, fut interné dans une île délicieuse, peuplée d'oiseaux et de femmes.

Cette révolution de palais changeait tout de nouveau; et c'est par une réaction violente que l'impératrice songeait à rétablir la « face » de l'Empire. Peu à peu, les armées chinoises étaient mises en possession des armes commandées en Europe; elles étaient pourvues d'instructeurs russes et allemands; elles se disciplinaient et s'augmentaient tous les jours; des canons de tous calibres armaient les remparts des villes; les arsenaux regorgeaient. Les temps étaient proches.

Li-Hung-Chang fut écarté et nommé vice-roi de Canton ; les principaux ministères furent remis au plus farouchement irrédentistes des Mandchoux ; le prince Tuan entra au conseil privé. Et c'est à ce moment précis que, à cause des déblaiements sacrilèges occasionnés par l'établissement des voies ferrées, commença la rébellion des Kiao-tze, secte du « Thiendia-nhien » (véritable Ancètre), improprement appelée en Europe : Socièté des Boxers.

Pendant quatre mois, la révolte couva, indécise, ne sachant si elle était, ou non, approuvée par la cour de Péking; et, dans cette époque d'indécision, les symptômes de la rébellion se manifestèrent aussi

bien au centre et au sud qu'au nord ; il s'agissait de préparer un mouvement général contre les étrangers ; tous les Chinois voulaient bien y participer. Mais lorsque, par un premier édit, l'impératrice sembla approuver les Boxers en blâmant le général chinois qui avait fait tirer dessus, la situation se dessina. Les Boxers se déclarèrent les soutiens du trône, désignèrent le prince Tuan pour leur chef et virent se joindre à eux tous les contingents chinois des provinces du nord. Par contre, les Chinois du sud, croyant qu'il s'agissait d'un événement seulement dynastique et mandchou, et non pas d'une révolte nationale et chinoise, demeurèrent tranquillement chez eux ; leurs vice-rois déclarèrent ne pas obéir aux ordres guerriers venus de Péking, et le consul français au Yun-Nan, M. François, put, sans escorte et sans danger, réintégrer le Tonkin français, de même qu'il eût pu, s'il avait voulu, demeurer tout paisiblement à Yun-Nansen.

L'explication de ces grands mouvements et de ces reculs subits des masses populaires montre combien peu comptent, dans les événements qui se déroulent, les actes des flottes et des troupes internationales réunies dans le golfe et sur le sol du Petchili. L'affaire des forts de Takou ne fut qu'un prétexte. L'impératrice douairière, hésitante, débordée par la rapidité des circonstances, l'âme toujours remplie des prudents conseils du vieux Li-Hung-Chang, qui fut vingt ans premier ministre, l'impératrice pencha pour des mesures moyennes, en raison de la connaissance qu'elle avait des forces occidentales. Le prince Tuan, qui les ignorait, fort de l'appui des Boxers, des sociétés secrètes du nord, des troupes chinoises arri-

vant de toutes parts, de la populace en effervescence dans les rues de Péking, fit à l'impératrice ce que l'impératrice avait fait à l'empereur; il la déposséda, et, avait-on prétendu, l'empoisonna en même temps que l'empereur lui-même. Dès lors, au nom de son fils, héritier du trône, le prince Tuan était maître absolu.

Mais, même en Chine, tous les moyens ne sont pas bons pour se saisir du pouvoir suprême : malgré et peut-être même à cause — des massacres ordonnés dans Péking, les vice-rois du sud se concertérent pour protéger les étrangers et refuser obéissance à l'usurpateur mandchou, tandis que, dans la capitale même, le prince Cheng organisait la contre-révolution chinoise et protégeait, dans les légations à moitié détruites, les Européens aux abois.

Tel est, à l'heure présente, l'état de la querelle. Voyons quels avantages et quels dangers, tant pour la propagation de la révolte en Chine que pour l'éclosion de complications internationales, peut présenter l'intervention des puissances européennes.

.

Cette intervention se produit toujours insuffisamment et trop tard. Insuffisamment, parce que les troupes coloniales des puissances installées en Asie ne peuvent envoyer en Chine que de faibles détachements et sont tout entières employées à la garde de leurs possessions respectives; trop tard, parce que les métropoles, d'où partent les contingents enfin respectables, sont en moyenne à trente jours de mer des événements à réprimer.

Et la répression en elle-même sera toujours mé-

diocre; car toutes les puissances se jalousent à tel point qu'aucune d'elles ne saurait faire triompher la cause de la civilisation blanche, sans que toutes les autres en prennent ombrage.

Toute action en Extrême-Orient qui ne serait pas concertée entre toutes les puissances intéressées ou se disant intéressées, peut amener un terrible conflit international, où la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne et la France seraient engagées de la plus sanglante façon. Il est d'ailleurs impossible aux États-Unis, au Japon et à l'Italie de se désintéresser de la question chinoise. Et voilà donc, perpétuellement suspendue sur les diplomaties, la menace terrifiante d'une conflagration universelle et d'une guerre mondiale.

Aucun souverain, aucun État ne voulant endosser devant l'histoire une pareille responsabilité, il s'ensuit que les efforts coalisés de l'Europe seront toujours lents, diffus, vagues, et, par conséquent, inutiles et vains.

Si toutefois une action européenne devenait décisive et obtenait des résultats éclatants, nous n'y verrions que le signal de la chute de la dynastie, puis sans doute d'un démembrement partiel et temporaire de l'Empire, et enfin d'un soulèvement général et incoërcible des cinq cents millions de Jaunes de l'Extrème-Orient.

Si la dynastie coopère avec les troupes internationales au rétablissement de l'ordre, le sud de la Chine demeurera tranquille dans l'expectative d'une meilleure occasion; et le Fils du Ciel en sera quitte pour une indemnité, qui, si énorme soit-elle, lui semblera toujours facile à payer, puisque ses sujets sont pour ainsi dire exempts d'impôts (ils paient 1 fr. 25, par tête et par an), et qu'il suffirait d'établir, une seule année, l'impôt à 11 fr. 25 par tête, pour payer une rançon de cinq milliards, sans avoir à contracter le moindre emprunt.

Mais le danger, pour être ajourné, n'en existera pas moins. Il demeurera latent et éclatera à l'heure dite, sur un événement imprévu. La haine des peuples du nord, le désir de progrès et d'indépendance des peuples du sud resteront cachés au cœur de la race; et plus tard ils se révèleront de nouveau, plus difficile il sera d'éteindre l'incendie. Un jour viendra où cela sera impossible; et c'est ici le cas, en terminant, d'indiquer ce qu'est ce fameux « Péril Jaune » dont on parle beaucoup, dont on rit un peu, qu'on ignore totalement, et qui existe formidable, comme il exista un siècle ou deux avant Attila, Kosroës, ou Gengiskhan.

Le péril jaune, toujours grandissant, s'alimente de trois éléments, de trois faits indéniables : l'augmentation indéfinie de la prolifique race jaune ; l'accession de la Chine aux progrès militaires actuels ; enfin l'entrée orgueilleuse du Japon dans le concert des nations dites civilisées. — L'imprudence, ou la longanimité, ou l'avidité commerciale de l'Europe a favorisé deux de ces phénomènes contemporains.

Ceci est infiniment plus sérieux que toutes les révoltes, grandes ou petites, qui peuvent et pourront avoir pour théâtre une ville, une province, une région.

Sans cesse la race chinoise augmente d'une inquiétante façon; et comme la race ne saurait vivre que dans les grandes agglomérations des ports ou sur les surfaces agricoles, il s'ensuit que le terrain utile, où la race chinoise peut atteindre son maximum de densité, est relativement restreint. Les montagnes n'abritent que des tribus spéciales auxquelles ne s'adjoindront jamais les gens des plaines; les contrées incultes, asséchées et désertiques, sont plus nombreuses que les cartes ne l'enseignent. Bientôt le Chinois n'aura plus de place en Chine. Déjà il a voulu remédier pacifiquement à cette pléthore; il s'est répandu en Indo-Chine, à Singapore, à Ceylan, en Australie, en Californie et jusqu'à New-York. Mais en Indo-Chine où un tel voisinage peut être dangereux, en Amérique et dans les colonies anglaises, on dose savamment ou on empêche complètement cette émigration. Et la race déborde ; le jour où les Chinois seront trop serrés les uns contre les autres, bon gré mal gré, il leur faudra bien sortir de chez eux. Et il suffira, ce jour-là, d'un souverain guerrier (ils en ont eu) pour revoir le temps des « Grandes Hordes ».

De plus, la Chine, silencieusement, marche au progrès militaire. L'actuelle facilité des communications, la complaisance avec laquelle la race blanche a reçu les commandes chinoises, fondu les canons et les obus chinois, instruit les troupes chinoises, éduqué les diplomates chinois, ont montré aux mandarins et aux lettrès les immenses avantages que les progrès industriels et militaires ont procurés à des pays quinze fois moins peuplés et moins riches que le Géleste Empire. La révolte actuelle, qui n'est qu'un épisode, montre que les Chinois de 1900 ne sont plus déjà les Chinois de 1860. Plus le temps passera, plus

les progrès s'accentueront, même avec une dynastie rétrograde. Et après avoir longtemps ri des Chinois grotesques et vaincus, l'Europe aura affaire à une Chine égale par la science et invincible par le nombre.

Et le Japon, frère cadet de la Chine, habité par une race analogue, de mêmes traditions, de même ethnographie, de même écriture, de même religion, aspire au rôle, non pas, comme on le croit, de conquérant, mais de régénérateur de la Chine. Cette ardeur, que la quiétude chinoise ignore, les Japonais, imbus de l'esprit moderne, prétendent l'infuser à leurs frères aînés, solennellement endormis. Leurs armées habilement dressées, leurs flottes puissantes, leurs engins perfectionnés, leurs matériels tout récents, leur donnent une voix prépondérante en Extrème-Orient. C'est désormais le peuple directeur, là-bas.

L'Europe sembla s'en apercevoir quand elle lui arracha les avantages acquis au traité de Simonosaki. L'Europe aujourd'hui semble l'oublier puisqu'elle confie en grande partie au Japon le soin de réprimer la révolte des Boxers. C'est là une imprudence effroyable. Pour nous avoir imités, le Japon ne nous aime pas plus que ne fait la Chine ellemème; peut-être même nous hait-il davantage en toute connaissance de cause. Et c'est contre nous que le Japon rève l'hégémonie en Extrême-Orient. Les deux frères ennemis se réconcilieront un jour ; et le Japon apprendra à la Chine ce qu'il sait lui-mème. Ce jour-là, le péril jaune sera constitué de toutes pièces. La Chine aura trouvé à la fois des avertisseurs, des éducateurs et des guides. Et c'est le Japon

qui mènera, à travers les steppes chinoises, sibériennes et russes, l'exode formidable de six cents millions d'hommes (que prédirent les sages lettrès du temps des Ming) et qui renouvellera la face du vieux monde et changera la couleur du sang des hommes.



# BIBLIOGRAPHIE

Dans cette courte notice, il ne faut pas croire trouver le titre de tous les ouvrages ou documents, plus ou moins exacts ou intéressants, que l'expérience ou l'imagination des Européens ont accumulés touchant le Céleste Empire. On se tromperait du tout au tout à semblable appréciation. Nous n'avons entendu, au contraire, citer ici qu'un nombre assez restreint d'ouvrages, où sont étudiées — avec des détails que l'exiguité de notre format ne nous permettait pas de donner, et qui d'ailleurs ne sont pas de mise dans une encyclopédie vulgarisatrice — toutes les questions que présente, dans une forme résumée et concise, l'Empire du Milieu.

A cette qualité, ces ouvrages en joignent une autre, pour le moins aussi précieuse : écrits tous par des marins, des soldats, des diplomates ou des explorateurs, ils jettent une vive et vraie lumière sur les différents points qu'ils traitent, dans la politique on la civilisation jaunes ; et ainsi ils présentent, à l'esprit du lecteur avisé et réfléchi, les causes profondes et anciennes de toute l'histoire actuelle de la Chine et des événements surprenants que le xxe siècle nous y réserve. Ceux, dont le petit volume qui précède aura éveillé l'intelligente curiosité, trouveront amplement de quoi la satisfaire dans les traités plus spéciaux

et touffus, dont la nomenclature est ci-jointe. Ils y trouveront même certains des anciens documents où nous avons été heureux de pouvoir étayer une expérience plus récente et l'ardeur de nos convictions. Et ainsi ils pourront se rendre compte, par des vues vraiment prophétiques qu'ils verront exprimées dans des récits datant de plus d'un siècle, combien la race chinoise est demeurée constante dans ses traditions et ses passions mêmes, et combien cette formidable et consciente immobilité oppose de puissants obstacles à ceux qui veulent, contre son gré même, faire marcher cette race dans des voies étrangères à son génie.

 L'EMPIRE DU MILIEU, par le marquis de Courcy (Perrin et Cie).

Description géographique, précis historique, institutions sociales, religieuses, politiques, notions sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce. 1 fort volume in-8°, 9 francs.

 LA CHINE QUI S'OUVRE, par Pinon et de Marcillac (Perrin et Gie).

Ouvrage accompagné d'une carte de l'Extrême-Orient, des plans de Chang-Haï et Hong-Kong et augmenté d'appendices et de documents. Ouvrage couronné de l'Académie française. 4° édition. 1 volume in-16, 3 fr. 50.

 LA CHINE ET L'EUROPE, par FERBARI (Perrin et Cie).

Leur histoire et leurs traditions comparées, 2º édidition. 1 fort volume in-12, 4 francs.  ASIATIC STUDIES: UNIVERSITY EXTEN-SION MANUALS, by sir Alfred Lyall (London, J. Murray, Albemarle-Street, 1890).

Ge volume résume, avec toute la science pratique du célèbre auteur de « Rise dominion of Britannia » (même librairie), toute la théorie de la politique anglaise aux Indes et en Extrême-Orient. Les thèses, présentées avec une imperturbabilité vraiment professorale, sont celles qu'on présente, à Oxford et ailleurs, pour faire des jeunes Anglais les premiers et les plus « utilitaires » des colonisateurs. Là est condensée, en traits lumineux et vifs, toute l'expérience coloniale anglaise depuis Lawrence.

 AUTOUR DU TONKIN, par le prince Henri d'Orléans (Paris, Calmann-Lévy 1894).

Dans ce récent voyage d'un de nos plus jeunes et plus illustres explorateurs asiatiques, on trouvera, sous la forme vive et vécue que savent toujours employer ceux qui payèrent de leurs personnes, les renseignements les plus récents et les plus exacts sur les vice-royautés du sud de la Chine, qui sont limitrophes de nos possessions tonkinoises, et que, par suite, il nous importe le plus de connaître. Entre autres intéressants et instructifs rapports, dus à la plume sagace du prince Henri d'Orléans, il faut encore citer, à propos de la récente révolution chinoise, l'étude parue dans le numéro du 15 juillet 1900, des Questions diplomatiques et coloniales (Paris, 16, rue Cassette, — n° 82).

 LA CHINE, d'après des documents chinois, par J. Растипе (Paris, Firmin-Didot, 1839). Cet ouvrage du vaillant et savant missionnaire est, sous une forme historique, la meilleure monographie encyclopédique du Céleste Empire. Rien n'y est oublié; et on y sent un étonnement sympathique devant une civilisation inconnue, qui met autant de raffinement dans ses lettres et dans ses dehors que dans ses barbaries, malgré tout subsistantes.

- LA CHINE, par Lawrence OLIPHANT, traduction de Guizot (Paris, Michel-Lévy, 1875).
- LA CHINE, par J.-F. Davis, traduit par Pichard (Paris, Paulin, 4857).
- LA CHINE ET LES PUISSANCES EURO-PÉENNES, par Sinibaldo de Mas, ministre d'Espagne en Chine.

2 volumes, Paris, Hachette et Cie 1861.

 LES CHINOIS PEINTS PAR UN FRANÇAIS, par Paul Antonini (Paris, Ollendorff, 1886).

Ouvrage agréable, un peu superficiel ; le peintre a plus de fantaisie et d'éclat que de scrupules.

 LA CITÉ CHINOISE, par G.-E. Simon, ancien consul de France en Chine, Nouvelle Revue, 1885.

Cet ouvrage est un pur chef-d'œuvre de vérité, d'assimilation et de courage. Paraissant aujourd'hui, il ferait scandale, mais serait immédiatement illustre. Paru il y a vingt ans, il devançait son heure et est demeuré inconnu. Jamais on n'a, en aucun pays, mieux parlé de la Chine et plus impartialement étudié les C hinois.

- CONQUETE DE LA CHINE PAR LES MAND-CHOUX, par Vojeu de Brunem (Paris, Duplain, 1754).
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE EN ASIE,
   volumes, par Philippe Lehault (Paris, Berger-Levrault et G<sup>o</sup>, 1895).
- THE FAR EAST; PEOPLES AND POLITICS, by H. Norman (Londres, Fisher, Paternostersquare, 4895).
- OPENING OF CHINA, by sir Archibald Corqueoux (Londres, Murray, 1850).
- THE PROBLEM OF FAR EAST, by lord Curzon (London, Murray, 1898).

Ici le célèbre ennemi de la France, que son impérialisme intransigeant a poussé jusqu'à la dignité suprème de vice-roi des Indes, donne toute la valeur des acquisitions anglaises en Extrême-Orient, et dévoile la portée de ses ambitions immenses. Tout Français, si pénible que cela puisse être à son amourpropre, doit lire ce livre, fait d'intraitable orgueil et d'irréductible égoïsme ; il connaîtra ainsi le prix des moindres fautes politiques et les dangers multiples que nos rivaux nous préparent, sans que nous fassions rien pour éviter d'en souffrir.

 LA PROVINCE DE YUN-NAN, par Ed. Rocher, consul de France à Mongtze (Paris, Challamel, 1895). 48. LE PÉRIL JAUNE, par Louis Vignon, professeur à l'École des Langues orientales (Paris, 1892, imprimerie de l'École).

Livre d'un théoricien, qu'aujourd'hui la pratique éclaire. Livre d'un savant, que des soldats vont corriger à coups de fusil.

- TROUGH BURMAH TO WESTERN CHINA, by Dt William (London, Murray, 1897).
- VOYAGE DANS L'EMPIRE CHINOIS, par L. de Carné, lieutenant de vaisseau (Paris, Delagrave, 1875).

Récit du passage, dans la Chine méridionale, de l'expédition de Francis Garnier.

 LA QUESTION D'EXTRÊME-ORIENT, par A. DE POUVOURVILLE, avec une préface de M. G. Ha-NOTAUX (Paris, Pedone, août 1900).

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	ON	 	

#### CHAPITRE PREMIER

Aspect général de la Chine: montagne; plaine; steppe. Détermination physique de l'«Extrême-Orient». — Le continent asiatique: son ossature; les côtes et les océans. — Les glaces et les solitudes des systèmes himalayens; les régions de montagnes; les régions des forêts; les régions des plaines; les régions des steppes.

#### CHAPITRE II

Les hauts plateaux et les plateaux moyens de l'Asie centrale. — Le régime des eaux : les bassins intérieurs ; les régions désertiques ; les vallées moyennes ; les deltas alluvionnaires.

Climats. — Climats maritimes: vents courants, cyclones. —
Climat moyen; climat terrestre; hygrométrie; saisons
chaudes, saisons des pluies; sécheresse, brouillard, électricité; climats forestiers.

Régime hydrologique des forêts. — Débordements et crues; forêts vierges; essences rares; bois de fer; bambous; leur rôle dans la vie chinoise; nocuité de certaines eaux. Débit des cours d'eaux. Endiguement des fleuves; drainage des deltas cultivés intérieurement.

Les cultures générales. — Le riz; la terre et sa valeur; les récoltes; l'engrais. Cultures potagères : canne à sucre. — Cotonniers, camphriers, caféiers, chanvre, tabac, jute, plantes tinctoriales, vernis, pavots, etc. Arbres à fruits. — Flore cultivée; flore naturelle, végétation. — Faune : races domestiques 

#### CHAPITRE III

- La Race Jaune. Chinois, Mongols, Mandchoux. Signes distinctifs de la race; populations diverses des ports et des côtes, des villes de l'intérieur. Population agricole : sédentarisme; populations montagnardes; tribus autochtones et nomades; indépendance. Densité. Genre de vie.
- Habitations. Maisons des villes; habitations et fermes des campagnes; les logis forestiers et montagnards; les villages sur pilotis; les villages de radeaux. — Huttes et tentes nomades.
- Gostumes. Différence entre le sud et le nord; le costume masculin et féminin. Goiffure et barbe. Chaussure; mutilation des pieds; costumes rituels et de parade. — Ornements et bijoux.
- Alimentation. Le riz; le poisson; volaille et viande sèche; condiments; boissons. Usage des bagnettes. . . . . 53

#### CHAPITRE IV

- Organisation politique et sociale. Caste des mandarins : leur recrutement initial ; les ministères ; les vice-royantès. Hiérarchies administratives nommées par l'Empereur. Hiérarchies communales élues. Le Fils du Giel. La dynastie actuelle. Mécanisme général du gouvernement.
- Les frontières. États feudataires; leur rôle politique et défensif.
- La famille. La souche; le chef de famille; ses pouvoirs et sa responsabilité. La commune : le maire élu; ses droits et ses devoirs. Les naissances : importance rituelle et ethnologique des mâles. Le mariage et la polygamie spéciale des Jaunes; répudiation; adultère. Rôle de la femme mariée dans la maison et dans la famille. Usages familiaux. La moet: l'esprit de la famille; l'autel ancestral. Sentiments nationaux; absence du patriotisme; sentiment de la race; indifference quant à la possession nationale du sol, aux choses de la guerre, aux résultats de la force.

#### CHAPITRE V

- Traditions, religions et philosophies. Antiquité de la tradition jaune. Fohi. Les livres sacrés : le Yiking ; systèmes théogoniques primitifs. Laotseu : le taoisme. Confucius : le culte des Ancêtres ; rénovation des lettres ; les quatre livres classiques. Le bouddhisme : sa morale. Le symbolisme de la religion populaire actuelle.
- Les examens des lettrés. La caste des lettrés; honneurs où sont tenues les études littéraires.

### CHAPITRE VI

- La justice. Les codes primitifs; antiquité des lois; interprétations multiples; de la façon de composer les codes; les pénalités; les genres de mort pénale; l'exil. — Responsabilité de l'accusateur et du juge. — Les mandarins de justice: leur impunité véritable; vénalité.
- Isolement du citoyen vis-à-vis des castes. La solidarité : le « Gen ». La mutualité ; absence du paupérisme.
- La vie en Extrême-Orient. Sédentarisme, La vie des mandarins, des lettrés et des commerçants dans les villes. — La vie agricole et campagnarde. — Goûts d'études et de littérature.
- L'opium. Son rôle actuel dans l'état social ; ses effets physiques et intellectuels ; exagérations diverses.
- Vie, sur les frontières, des pirates et des « hors la loi ».. 103

#### CHAPITRE VII

Histoire sommaire du Céleste Empire ; la suite des dynasties de Singanfou et de Péking. Antiquité de la civilisation et des connaissances en Extrême-Orient. — Le « grand siècle » des Jaunes. L'empereur Chi-Hoang-thi, le Napoléon chinois : Guerres ; la Grande Muraille ; persécution des lettrés. Les grandes invasions : Khoubilaï, petit-fils de Gengiskhan. — La dynastie nationale des Ming. — La dynastie mandchoue ; l'empereur Kanghi.

Industrie et commerce: voies de communication; vente et échange; l'argent; change et agio; articles d'importation; opium; articles d'exportation. — Associations commerciales. — Main-d'œuvre. — Émigration.

Sociétés secrètes: leur but social et politique.

### CHAPITRE VIII

- L'art en Extrème-Orient. Symbolisme religieux, rituel de l'esthétique. Formes et décors; motifs ornementaux; les monstres; la perspective: l'originalité et l'impersonnalité.

#### CHAPITRE IX

- Les Européens en Extrême-Orient. Les dominicains et les jésuites à Péking au xvn' siècle. — Les persécutions. — Les explorateurs et les commerçants. — Premiers établissements.
- La guerre de l'opium. Les ports francs. Hong-Kong. Shanghaï. — La Russie. — L'Angleterre. — La France. — Conquête de la Cochinchine, du Cambodge, de l'Annam, du Tonkin, du Laos, — de la Mongolie, de la Mandchourie, — de la Birmanie, des États Shans.
- Évolution des ambitions européennes : nouvelles fictions diplomatiques. — La guerre sino-japonaise ; Formose, les Pescadores. Kiaotcheou, Hainan, Quangcheouwan, Port-Arthur, Talienwan,

## 189

### TABLE DES MATIÈRES

Weihaïwei, etc. — Conventions de non-aliénation. — Le fu réseau ferré chinois. — Le xx° siècle et l'avenir de l'Extrê:	
Orient	149
Note sur les événements actuels	161
Bibliographie	179



# TABLE DES ILLUSTRATIONS

Nos		Pages
1	Frise en caractères	7
2	Cul-de-lampe : Idéogramme de la Longévité	10
3	Frise: au bord de la mer Jaune	11
4	Le Plateau et la Montagne	17
5	Dans les Deltas	22
6	Au bord de la mer de Chine	23
7	Pont rustique	24
8	Frise : Bambous	27
9	La Plaine et les Rizières	41
10	Un Habitant des Forêts	50
11	Frise: Le Riz et le Thé	53
12	Abris dans les Montagnes	55
13	Une rue couverte à Canton	58
14	Village aquatique	64
15	Un pont en Chine	66
16	Maison campagnarde	68
17	Frise: la Fortune publique	71
18	Un Régulier chinois	81
19	Un Chef des Sociétés secrètes	82
20	La Brouette chinoise	85
21	Pendant l'orage	86
22	Frise : Les Ye-Kiuns	89
23	Péristyle de pagode	94
25	Divinité bouddhique	100
25	Frise : Le Sommeil du Juste	103
26	La Déesse du fover	110
27	Buffle	115
28	Frise : La Grande Muraille	117
29	Marchand de poteries	124
30	L'Abaca	126
31	Un Sculpteur sur ivoire	127
32	Le bon Jardinier	130
33	Jonque de commerce	133
34	Frise: Brûle-parfums et Potiches	135
35	Ting-tcheou	139
36	Un Boudoir	140
37	Le Squelette joveux	144
38	Paysage de Steppe.	147
30	Frise: Un combat en 1883,	160
40	La baie de Kownlown	155
41	Rapports de bon voisinage	
42	Cul-de-lampe : Idéogramme du bonheur	178
1918	Cartes de la Chine pages 26	et 160



